XXIII 4

BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Sm. Annæ,
MARIANOPOLI.

SERMONS

DU PÈRE

BRYDAYNE.

—

TOME V.

SERMONS

DU PÈRE

BRYDAYNE,

MISSIONNAIRE ROYAL,

PUBLIÉS SUR LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES.

QUATRIÈME ÉDITION.

—

TOME CINQUIÈME.

BRUXELLES,

IMPRIMERIE DE M. VANDERBORGHT, LIBRAIRE,

MARCHÉ-AUX-POULETS, N° 26.

—

1846

CONFÉRENCE

SUR L'IMPURETÉ.

Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi?
Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres de Jésus-Christ? I Cor. vi. 15.

Il y a un enfer, mes frères; on vous l'a dit *ce matin*. Je vous le répète encore : il y a un enfer. Souvenez-vous-en bien, et ne l'oubliez jamais. Il y a un enfer, c'est-à-dire, un étang de feu et de flammes où sont plongés et ensevelis tous les pécheurs qui sont morts sans avoir fait pénitence, les jureurs, les faux témoins, les vindicatifs, les larrons, les médisants, les ivrognes; mais les pécheurs qui y tombent en plus grand nombre et qui y sont effroyablement tourmentés, ce sont, sans contredit, les impudiques. Touché, et vivement touché de la perte de tant de chrétiens que le péché de l'impureté damne tous les jours, j'ai résolu, mes frères, de vous entretenir aujourd'hui de cette matière, pour vous inspirer toute l'horreur que mérite un vice si détestable. Il faut avouer, mes frères, et je ne vous le dissimule point, que je redoute infiniment d'avoir à vous parler d'un semblable sujet : car comme il y a, dans la religion, des mystères de sainteté qu'il n'est pas permis de pénétrer, tant ils sont augustes, il y a aussi, dans la morale, des mystères d'iniquités qu'il est extrêmement dangereux de

développer, tant ils sont odieux et infames. A quoi est-ce donc que je m'expose aujourd'hui dans cette Conférence? hélas! à souiller la pureté de ma langue ou à blesser la délicatesse de vos oreilles. Car enfin, comment parler de l'impureté chastement? Mais aussi quelle apparence d'en taire et d'en dissimuler les désordres? et puisque la plupart des hommes ne rougissent plus de les commettre, pourquoi rougirais-je moi-même de porter au moins dans les cœurs la confusion qui ne paraît plus sur le visage? J'en parlerai donc, mes frères, j'en parlerai, sans cependant oublier ce que je dois à la modestie chrétienne et à la sainteté du lieu où je suis; j'en parlerai avec retenue. Ames chastes, âmes pures, ne craignez rien; Vierges de Jésus-Christ, levez hardiment la tête; je ne prétends point vous faire rougir : je viens au contraire publier vos triomphes et vos victoires, je viens faire l'éloge de la vertu que vous chérissez le plus. Mais si je parle avec retenue aux âmes chastes, je parlerai avec force aux âmes impudiques : car en épargnant la pudeur des uns, je ne dois point épargner la conscience des autres. Chrétiens sensuels et brutaux, baissez donc ici les yeux, et soyez couvert de honte et de confusion, puisque je ne suis monté en chaire que pour dépeindre aux yeux de tout cet auditoire toute l'horreur et toute l'infamie de votre conduite. Plût à Dieu, mes frères, que mes paroles fussent assez efficaces et assez puissantes pour vous faire détester cet abominable péché autant qu'il le mérite, et pour le détruire entièrement dans vos cœurs! Plût à Dieu de pouvoir le bannir pour toujours de vos familles et de cette pa-

roisse; que dis-je? de toute la terre, au prix de ma vie! Si je pouvais le détruire et l'exterminer, je croirais avoir arraché à l'enfer des millions d'âmes, et avoir remporté sur lui la plus complète de toutes les victoires. Pour réussir dans cet important dessein, adressons-nous à la Mère de pureté; et quoique ce ne soit pas notre usage dans les Conférences, chantons-lui cependant le Cantique ordinaire : *Je vous salue* : après quoi, Monsieur, vous me ferez les questions qu'il vous plaira sur la matière déjà proposée, auxquelles je répondrai de la manière la plus exacte et la plus chaste qu'il me sera possible. *Ave, Maria.*

1re DEMANDE.

L'impureté est-elle un péché bien énorme?

RÉPONSE.

C'est un péché si énorme, répond l'apôtre saint Paul, qu'il ne doit pas être seulement nommé parmi les Chrétiens; et si les Prêtres, si les Missionnaires vous en parlent aujourd'hui, mes frères, ce n'est que pour vous engager à n'en parler jamais vous-mêmes. Jugez de là quelle horreur ne devons-nous pas avoir de le commettre! C'est un vice, un crime si horrible, que je n'en vois guères de plus injurieux à Dieu, ni de plus indigne du Chrétien. Car enfin, qu'est-ce qu'un Chrétien? O Chrétiens! reconnaissez ici quelle est votre dignité, votre noblesse : *O Christiane, agnosce dignitatem tuam* (1). Le Chrétien est l'image de Dieu

(1) S. Léon.

par la création et encore plus par le baptême. Son âme est pure, spirituelle, incorruptible comme lui. Or, par l'impureté, il efface, il défigure, il gâte entièrement tous les traits de cette divine ressemblance, en rendant son âme toute matérielle et voluptueuse. Quel serait l'outrage qu'on ferait à un roi, si on jetait son image dans la boue? il serait très-sanglant. L'outrage qu'un impudique fait à Dieu est-il moins grand, lorsque ce malheureux plonge, pour ainsi dire, son Dieu dans l'ordure, c'est-à-dire, dans le péché dont il souille sa chair? Le Chrétien est le membre de Jésus-Christ, dit saint Paul : *Corpora vestra membra sunt Christi* (1). Sa chair est en quelque façon devenue celle du Fils de Dieu dans le baptême et par la communion. Quelle union plus heureuse et plus honorable pour vous, mes frères, mais quelle abomination, quel sacrilége horrible, si vous déshonorez vos corps, si vous profanez votre chair par l'impureté! Hélas! vous faites servir Jésus-Christ même à vos iniquités; vous lui arrachez avec violence ses propres membres, selon l'expression de l'Apôtre, pour en faire les membres d'une prostituée. Est-il rien au monde de plus étrange, de plus horrible? Le Chrétien enfin est le temple vivant du Saint-Esprit. L'Esprit saint, mes frères, habite dans nous par sa grâce : *Templum Dei estis* (2). Quel crime ne commettrait pas cet homme détestable qui choisirait nos églises pour y commettre des infamies, qui emploierait nos vaisseaux sacrés pour accomplir ses abominables desseins! Ah! mes frères, pourrait-on

(1) I. Cor. vi. 15. — (2) I. Cor. iii. 16.

pousser l'insolence et l'impiété plus loin? Non, sans doute. Impudiques, vous êtes cependant mille fois plus coupables. Ce sacrilége ne profanerait que des vases inanimés et un temple matériel; mais vous, par vos saletés, vous déshonorez, vous souillez honteusement vos âmes et vos corps, qui sont les vaisseaux sacrés et les temples vivants de l'Esprit saint; vous chassez Dieu de vos cœurs, vous le bannissez de sa Maison et de son Sanctuaire, pour y placer la créature, pour y faire régner le démon. O ciel! quel effroyable crime! Qu'est-ce donc que l'impureté dans le cœur et dans le corps d'un Chrétien, si ce n'est l'abomination de la désolation dans le Lieu saint? Est-il donc rien de plus outrageux à Dieu, de plus indigne du Chrétien, que cet infame péché? Que dis-je? indigne du Chrétien! indigne même de l'homme, car il n'est point de vice qui rende l'homme plus semblable à la bête. Être envieux, dit saint Bernard, c'est le péché des démons; être vindicatif, c'est le péché des hommes; mais être impudique, c'est le déréglement des bêtes. O hommes! voilà jusqu'à quel point vous vous avilissez, vous vous dégradez. Lorsque vous roulez dans votre esprit de criminelles pensées, lorsque vos cœurs conçoivent de sales désirs, lorsque vous abandonnez vos corps aux abominables plaisirs de la chair, bien loin d'être Chrétiens, vous n'êtes pas même raisonnables, vous cessez en quelque manière d'être homme, et vous devenez semblables, le dirai-je? à des bêtes infames, à des boucs impurs, à des animaux lascifs et immondes. D'où vient cela? c'est que, disent les Théologiens, quand vous péchez de la sorte, vous ne réglez

pas vos actions par la raison, qui est le propre de l'homme, mais par les sens et la volupté, qui vous est commune avec les bêtes. Je dis plus : vous êtes même au-dessous de la condition des bêtes, vous êtes pires que les bêtes, mille fois plus abominables, puisque vous êtes criminels dans vos emportements, ce que les bêtes ne peuvent être : c'est le raisonnement de saint Chrysostôme. Hélas! mes frères, est-ce ainsi que vous regardez le péché d'impureté, quand vous le traitez de péché pardonnable, de péché de fragilité? quand vous en faites le sujet de vos entretiens les plus agréables et l'objet de votre complaisance? Est-il de péché plus grief, plus honteux, plus horrible, quand vous ne le considéreriez qu'en lui-même? Mais en est-il de plus funeste dans ses suites? N'est-il pas encore la source fatale d'une infinité de désordres, comme de l'idolâtrie, du parjure, du larcin, du sacrilége, de la colère, de la vengeance, quelquefois même du meurtre? que sais-je de tous les crimes? car qui dit impureté, dit, au rapport de saint Ambroise, l'abrégé de tous les vices : *Luxuria seminarium et origo vitiorum.*

2e DEMANDE.

Je ne vois pas, mon Père, comment l'impureté amène avec elle tant de désordres, l'idolâtrie, le parjure, le larcin, le meurtre, etc. Faites-le-moi comprendre.

RÉPONSE.

Monsieur, je n'ai rien avancé que je ne sois en état de prouver. Oui, l'impureté est la source de tous les

vices et l'origine de tous les crimes; en sorte que l'impudique est un homme rempli de péchés. Écoutez-moi bien, et vous en conviendrez bientôt avec moi. L'impudique est un idolâtre. Car qu'importe, dit Tertullien, d'adorer des statues de bois, ou des idoles de chair? n'est-ce pas toujours être idolâtre? Or, je vous le demande, qu'est-ce que cette attache violente que vous avez pour cette honteuse passion, pour cette misérable créature dont vous êtes toujours occupé et pénétré, à qui vous consacrez nuit et jour toutes vos pensées, tous vos sentiments, tout votre amour, toute votre complaisance? à qui vous sacrifiez même votre liberté, votre repos, votre santé, vos biens, votre honneur, votre conscience, votre âme, votre Dieu? Qu'est-ce donc que cette attache malheureuse, sinon une espèce d'adoration et de culte que vous rendez à l'objet infame de votre cœur, au préjudice du culte suprême que vous devez à Dieu seul? N'est-ce pas là se rendre coupable d'idolâtrie? L'impudique est un parjure. Car enfin, combien voyons-nous de filles amoureuses, de femmes libertines, qui protestent toujours à leurs mères et à leurs maris, qui protestent, dis-je, sur leur conscience et sur leur foi, n'avoir pas vu leurs amants, pendant qu'elles auront resté avec eux des heures entières, et qu'elles leur auront même donné les libertés les plus criminelles! Combien de jeunes débauchés, qui pour contenter leur honteuse passion, promettront à une fille, avec les serments les plus exécrables, de ne la point abandonner, si le malheur leur arrive, et qui décampent ensuite ou insultent à leur faiblesse après leur avoir ravi l'honneur! Ne sont-ce pas là des par-

jures horribles? L'impudique est un sacrilége. Ou il cache par honte dans le Tribunal de la pénitence ses liaisons criminelles, ses dangereuses fréquentations, ses infames commerces, ses pensées, ses désirs, ses sales habitudes; car il n'y a point de chaînes plus difficiles à rompre que celles de l'impurté; ou, s'il les déclare il ne s'en repent point, il ne s'en corrige jamais. Qu'est-ce que tout cela? si ce n'est d'effroyables profanations des Sacrements, et d'horribles sacriléges? L'impudique est un voleur. En effet, combien voyons-nous de jeunes hommes et de jeunes filles, qui pillent, qui volent impunément, dans leurs maisons, tout ce qu'ils rencontrent, pour avoir de quoi se faire des présents les uns aux autres, et se donner des marques réciproques d'amitié et de tendresse? Combien même de pères de famille qui dissipent leurs biens, qui ruinent leurs enfants, qui appauvrissent leurs femmes, afin d'entretenir, pour ainsi dire, le luxe et le libertinage d'une prostituée? Témoin cet impudique dont parle l'Évangile, que la passion ruina jusqu'au point qu'il se vît réduit à garder les pourceaux : *Dissipavit substantiam suum vivendo luxuriosè* (1). Mais la passion de l'impureté ne se contente pas de ruiner une famille; elle en trouble encore le repos : car de là viennent les jalousies, les querelles, les divorces et les divisions effroyables que nous voyons souvent entre les pères et les enfants, entre les maris et les femmes, entre les frères et les sœurs, entre les parents, les voisins et les amis; de là les médisances, les calomnies

(1) Luc. xv. 13.

les plus noires, les haines, les rages, les trahisons, les perfidies les plus horribles, les plus détestables, les duels, les plus furieuses vengeances, les meurtres les plus cruels, les conspirations, les complots pour se défaire d'un mari jaloux ou d'un rival qui chagrine, les poisons les plus funestes, tant de remèdes diaboliques que le désespoir met entre les mains des femmes et des filles abandonnées pour donner la mort au fruit de leur crime. Tout cela ne coûte rien à l'impudique. Ah! grand Dieu! à quels effroyables excès ce vice ne conduit-il point? Faut-il s'étonner si Dieu l'a toujours puni d'une manière si terrible? Les exemples de la vengeance que Dieu tire de ce crime sont en si grand nombre, qu'il faudrait des volumes entiers pour les rapporter en détail. Voici les principaux. Les eaux du déluge n'inondèrent toute la terre que pour éteindre les feux de l'amour profane que la concupiscence avait allumés partout. Les flammes du Ciel ne tombèrent sur les infames habitants de Sodome et de Gomorrhe, que pour les réduire tous en cendre, et pour abolir par-là jusqu'aux moindres traces de leurs impuretés abominables. Phinées est loué, dans les Livres saints, pour avoir frappé de mort un Juif et une femme Madianite, dans le temps même qu'ils commettaient le crime. David tombe dans l'adultère, et est accablé des fléaux du Seigneur; Dieu lui dit que l'épée ne sortira jamais de sa maison, qu'il n'ait expié par une longue et sévère pénitence l'impureté qu'il a commise. Enfin nous voyons dans l'Écriture, que plus de vingt-quatre mille Israélites sont égorgés et massacrés pour laver leurs impuretés dans leur sang. O hommes charnels

et impudiques, tant de punitions épouvantables ne vous ouvriront-elles point les yeux, et ne vous feront-elles point comprendre combien il est dangereux d'irriter le Seigneur par un crime pour lequel il a tant d'horreur?

3me DEMANDE.

Mais, mon Père, nous ne voyons point aujourd'hui de semblables punitions. Le Seigneur sans doute ne déteste point ce péché comme il le faisait autrefois.

RÉPONSE.

Je l'avoue, mes frères, nous ne voyons point de nos jours, comme on le vit autrefois, des déluges d'eau et de feu pour punir le péché de l'impureté; car ce vice est aujourd'hui tellement répandu dans le monde, que pour le détruire il faudrait nécessairement noyer presque tous les hommes, brûler toutes les maisons, renverser toutes les villes, abîmer toute la terre. Mais manque-t-il au Seigneur d'autres ressources, dans les trésors de sa colère, pour venger l'injure que lui fait ce détestable crime? Et d'où pensez-vous que viennent tant de misères et tant de fléaux du Ciel, tant de calamités qui inondent le monde, ces maladies honteuses, ces morts subites et imprévues qui affligent, qui désespèrent souvent les familles, ces inondations ou ces sécheresses, ces grêles, ces tempêtes, ces orages qui ravagent les campagnes, ces guerres sanglantes, ces famines et ces pestes cruelles qui désolent quelquefois les provinces et les royaumes entiers? Ah! tous ces effroyables malheurs qui vous accablent, dit saint

Thomas de Villeneuve, ne sont pour l'ordinaire que les effets de la colère de Dieu sur les déréglements des hommes; c'est l'impureté principalement qui nous attire tous ces châtiments. Ces punitions invisibles que Dieu exerce toujours sur les impudiques, ne doivent-elles pas nous la faire extrêmement craindre et éviter? Est-il rien de plus effroyable que ces troubles, que cet aveuglement, que cet endurcissement, et que cette impénitence finale qui sont comme les suites nécessaires de ce crime? En effet, quel est le pécheur dont la conscience soit plus déchirée et bourrelée que celle de l'impudique? Avant qu'il commette son crime, que de soins, que d'inquiétudes et de peines ne se donne-t-il point pour cacher ses criminelles démarches? Ici il faut éviter l'œil d'un père vigilant ou d'un mari jaloux, là tromper une mère attentive à vous observer; tantôt s'assurer de la fidélité d'un ami, tantôt payer bien cher les soins d'un domestique qui ménage l'intrigue; sans cesse prendre de nouvelles mesures, épier les occasions, compter les moments, attendre la nuit, chercher les lieux les plus écartés, encore tremble-t-on à toute heure d'être surpris. O Ciel! que de cruelles agitations, que de tourments, pour un moment de plaisir! Non, je ne craindrai point de dire avec saint Augustin, que le Paradis n'a pas souvent tant coûté à nos Martyrs, qu'un infame plaisir coûte tous les jours à ces esclaves de la volupté. Abominable impudique, vous avez donc enfin assouvi votre passion. Eh bien! êtes-vous pour cela plus satisfait et plus content? Hélas! tant s'en faut, mes frères; à peine l'impudique a goûté le fruit de son

incontinence, qu'il en éprouve l'amertume, et que son propre péché devient comme à Caïn, son supplice et son tourment. Le trouble et les remords s'emparent d'abord de son cœur; ses horreurs augmentent lorsqu'il pense aux suites de son péché, à l'éclat que doit faire sa conduite, à la honte et à la diffamation qui doit lui en revenir : jusque-là, mes frères, qu'il s'est souvent trouvé des malheureuses qui se sont données la mort de désespoir. Or ces tristesses, ces vives alarmes, ces horribles déchirements de conscience, ne sont-ils pas des châtiments bien terribles, quoique invisibles? L'aveuglement de l'esprit, qui en est comme inséparable, est bien plus terrible encore : témoin Salomon, le plus sage des hommes, qui se livra à l'amour déréglé des femmes; après les avoir adorées, il adora jusqu'à leurs idoles, leur fit bâtir des temples, et leur offrit de l'encens et des sacrifices : témoin ces juges abominables dont parle l'Écriture, que la passion aveugla jusqu'au point de leur faire détourner les yeux de dessus eux-mêmes et de dessus Dieu pour attaquer plus insolemment la chasteté de Susanne. Ah! quand un impudique veut contenter sa brutalité, c'est un aveugle qui ferme les yeux à toutes les lumières de la grâce, et qui ne fait aucune attention à tous ses devoirs. Une fille ne se souvient plus que son honneur est attaché à sa vertu; un magistrat n'a plus d'égard à son emploi, ni au bon exemple qu'il doit au peuple; un homme d'Église n'a plus devant les yeux la sainteté de sa profession ni l'indignité qu'il y a de la souiller; un vieillard oublie sa gravité, son âge, ses cheveux blancs, qui doivent

le rendre vénérable à tout le monde; un homme de qualité, un bourgeois n'aperçoit plus la honte et l'infamie dont il se couvre en s'attachant quelquefois à des personnes bien au-dessous de sa naissance, à des grisettes, à de viles servantes, à des femmes, à des filles de rien; un ami ne considère plus les devoirs les plus sacrés de l'amitié, et porte le déshonneur jusques dans la famille de son ami; un homme, une femme mariée ne pense plus à la fidélité du mariage et à la parole donnée aux pieds des autels. L'aveuglement, mes frères, est le partage de tous ces infames pécheurs. N'en soyez point surpris; c'est cette plaie d'ennemi : *Plaga inimici* (1), dont Dieu frappe ordinairement tous les impudiques; plaie effroyable, qui leur cause ensuite un endurcissement que rien ne peut amollir. Pénitence, mort, paradis, enfer, éternité, jugement de Dieu, rien ne les touche plus. Mais peut-être que la considération de leur honneur les frappera plus que les vérités de la Religion et que la perte de leur âme? Point du tout. Dites à cet homme, qu'il est le scandale de la paroisse, la fable et la risée du peuple; qu'il cause un déplaisir mortel à tous ses amis; qu'il met sa femme et ses enfants dans le désespoir par ses infames débauches : qu'en arrivera-t-il? il se moquera de vous, il tournera tout en raillerie, et n'en fera ni plus ni moins. Que dis-je? il en viendra jusqu'à cet excès d'endurcissement et de folie, que de se glorifier de son déshonneur même : *Gloria in confusione ipsorum* (2). Dites encore à cette fille libertine, que tout

(1) Jerem. xxx. 14. — (2) Philip. III. 29.

le monde parle de sa faiblesse, qu'elle se ruine de réputation et d'honneur, qu'elle passe dans tout le pays pour une infame et une prostituée : N'importe, vous répondra-t-elle, qu'on en dise tout ce qu'on voudra, je suis contente, pourvu que je jouisse de ma liberté. Mais considérez le déshonneur et la honte que vous causez à votre famille, à tous ceux qui s'intéressent à votre conduite; il ne saurait être plus grand. Cela seul n'est-il pas capable de vous frapper? Non, vous dira-t-elle, je n'en suis point touchée; et quelque mécontentement que je donne à mes parents, je veux être maîtresse de mes actions, et n'en rendre compte à personne. Je fréquente cette maison, et je la fréquenterai encore. J'aime ce jeune homme; oui, je l'aime, et je l'aimerai toute ma vie. L'amour a blessé mon cœur, et je désespère de guérir jamais de ma plaie. Tu as raison, malheureuse impudique, de désespérer; car enfin qui pourrait te guérir et te faire revenir de ton endurcissement? Or, mes frères, n'est-ce pas là le langage d'un cœur véritablement endurci, puisque nulle considération ni divine ni humaine ne le peut toucher? On a donc beau vous exhorter, malheureux que vous êtes! à quitter cette passion honteuse qui vous domine, vous n'en ferez jamais rien. Et voici, cœurs endurcis, ce qui vous arrivera : vous ajouterez crimes sur crimes, abominations sur abominations. Mais quelles peuvent être les horribles suites d'un tel endurcissement, sinon l'impénitence finale et la damnation éternelle? Car quand est-ce, impudiques, que vous prétendriez à la pénitence et au salut? Serait-ce dans la vieillesse? mais y aura-t-il de vieillesse pour

vous qui abrégez tous les jours votre vie par tant d'excès? et quand vous y parviendriez à cette vieillesse, la vieillesse en vous ôtant vos forces et votre feu vous ôtera-t-elle votre chair et vos passions? votre chair et vos passions, selon ce que dit saint Jérôme, ne se corrompront-elles pas toujours plus, à mesure qu'elles vieilliront davantage? Tant de misérables vieillards qui cachent tous les jours sous des cheveux gris et sous une vieille cendre les plus impudiques flammes, ne doivent-ils pas vous en convaincre et vous faire trembler en même temps? Quand est-ce donc, mon cher frère, que vous prétendriez à la pénitence et au salut? serait-ce à l'heure de votre mort? mais le pourriez-vous sans un grand miracle de la grâce, et Dieu le fera-t-il pour vous? N'est-il pas plus juste, au contraire, qu'il retire son esprit de l'homme quand il est devenu chair : *Quia caro est* (1); qu'il vous abandonne pour lors à votre sens réprouvé, après vous être si long-temps abandonnés vous-mêmes aux désirs déréglés de votre cœur? N'est-il pas plus juste, au contraire, que vous fassiez la mort effroyable des impies, après avoir mené une vie toute sensuelle et toute brutale? N'est-il pas plus juste enfin que vous alliez brûler éternellement dans les flammes de l'enfer, après avoir brûlé toute votre vie des ardeurs et des feux de l'impudicité? Oui, cela est très-juste, et ne sera que trop vrai pour vous; car tels sont les épouvantables malheurs dont le Seigneur vous menace dans toutes les pages de l'Écriture, pour punir un

(1) Gen. VI. 3.

péché, un crime que vous regardez comme une faute pardonnable. Faites-y bien vos réflexions.

4e DEMANDE.

En combien de manières commet-on le péché d'impureté?

RÉPONSE.

Je commence comme malgré moi une triste énumération des différents péchés d'impureté qui se peuvent commettre. Mais si ce détail est épineux, délicat et dangereux, j'ose dire qu'il est encore plus nécessaire. Soyez très-attentifs, et j'espère qu'avec la grâce de Dieu vous n'y trouverez cependant rien que d'instructif et d'édifiant. Et pour répondre d'abord avec ordre et précision à la demande qu'on vient de me faire, commençons par établir ici un principe incontestable, qui est, que, comme en matière d'impureté rien n'est péché, s'il n'est volontaire, tout, au contraire, tout est péché mortel, tout est crime, dès-lors qu'il se fait de propos délibéré et avec une suffisante réflexion. Point de légèreté de matière sur ce point, comme il en est sur la plupart des autres. Cette vérité posée, je réponds qu'on peut pécher contre la pureté par les pensées, par les désirs et par les actions. Par les pensées, lorsqu'on pense à de mauvaises choses volontairement et avec plaisir; lorsqu'on arrête son imagination à des objets déshonnêtes, et qu'on le fait avec un plein consentement et une entière réflexion : pour lors ces sortes de pensées sont des péchés mortels et en abomination à Dieu, comme dit l'Écriture :

Abominatio Domini cogitationes malæ (1). Ce sont, dit saint Cyprien, autant de couleuvres que vous nourrissez dans votre sein, et qui vous tuent. Or sur ces mauvaises pensées, j'ai trois avis importants à vous donner : le premier, c'est qu'il ne faut point du tout confondre la pensée avec le désir, comme font la plupart des gens, surtout ceux de la campagne; ce sont deux péchés bien différents. Penser volontairement à une action criminelle, c'est un péché mortel; désirer de la commettre, c'en est un autre. Souvenez-vous bien de distinguer toujours ces deux choses. Le second avis, c'est de ne vous point troubler des mauvaises pensées qui vous viennent, pourvu qu'auparavant vous n'y ayez pas donné occasion, et qu'il n'y ait point de faute de votre part à les rejeter; parce que, dans ce cas-là, si vous repoussez ces mauvaises pensées aussitôt que votre raison s'en aperçoit, bien loin d'être des péchés, ce sont des actes de vertu qui méritent leur récompense devant Dieu. Je dis, aussitôt, parce que les mauvaises pensées, au rapport de saint Grégoire, s'allument dans une âme, comme le feu dans la paille; et que, comme, si l'on n'éteint promptement le feu, il brûle tout ce qu'il rencontre, de même, si l'on n'éteint pas d'abord le feu de l'impudicité par quelque retour sur soi-même ou quelque élévation d'esprit et de cœur à Dieu, il fait un embrasement dans l'âme qui est souvent sans remède. N'attendez pas, dit saint Jérôme, que l'ennemi se fortifie, mais attaquez l'ennemi pendant qu'il est encore faible et que les com-

(1) Prov. xv. 26.

bats sont moins violents. Enfin le troisième avis que je vous donne sur les mauvaises pensées, c'est de vous en accuser toujours dans vos confessions, que vous y ayez consenti ou non. Car comme on s'aveugle souvent soi-même sur cette matière, et que d'ailleurs la chose est extrêmement délicate, étant très-difficile de bien discerner quand ces pensées sont des péchés ou qu'elles ne le sont pas, je crois qu'alors il est très-important pour vous de vous en accuser, après un sérieux examen. Votre confesseur et votre propre conscience vous éclaireront suffisamment. En agissant de la sorte, vous prenez le parti le plus sûr et vous ne courez aucun risque. Voilà pour les pensées.

Je dis, en second lieu, qu'on peut pécher contre la pureté, par les désirs, lorsqu'on souhaite de faire quelque action impure, de tomber dans quelque péché déshonnête. Or cette volonté, ce désir, est un péché de même nature que l'action que l'on voudrait commettre; et quoiqu'il ne soit pas si grief que l'action, il est pourtant très-criminel, expressément défendu par ces paroles de la loi divine : *Non concupisces* (1) : Vous ne convoiterez point; et par ces autres de Jésus-Christ : Quiconque regarde une femme avec un mauvais désir, a déjà commis l'adultère dans son cœur (2); et ces mauvais désirs et ces pensées criminelles, car je parle ici des uns et des autres également, sont d'autant plus à craindre, que ce sont là des péchés intérieurs qui se multiplient presque à l'infini. Car pour un péché d'action que l'on commettra, on en fera

(1) Exod. xx. 17. — (2) Matth. v. 28.

mille de désirs et de pensées; parce qu'on n'a pas toujours l'occasion ni la commodité de voir un objet dangereux ni de faire une action mauvaise, au lieu qu'on peut, quand on veut avoir de mauvais désirs et entretenir des pensées déshonnêtes. On se lasse souvent des actions déréglées; elles causent de la honte et du dégoût : mais on ne se lasse jamais d'y penser et de désirer de les commettre. Ce sont des péchés de tous les temps de la vie, de la jeunesse, de l'âge le plus avancé, de la vieillesse la plus languissante et la plus reculée. Ils se commettent en toute sorte de lieux, qu'on soit seul, qu'on soit accompagné, dans les maisons, dans les rues, dans les places publiques, dans le cloître, dans les églises, dans les lieux les plus saints, souvent même pendant qu'on y prie. Ces péchés regardent toutes sortes de personnes, dans quelque état qu'elles puissent être; vieux, jeunes, gens mariés, personnes consacrées à Dieu : car généralement tous les hommes peuvent être sujets à ces honteuses faiblesses, mais surtout vous, mes enfants, qui vivez dans les liaisons dangereuses ou criminelles; les fréquentations étant pour le moins un abîme de péchés en matière de pensées et de désirs. Et voilà, mes frères, ce qui doit vous faire trembler tous tant que vous êtes, et vous faire apporter sur votre esprit et votre cœur une extrême vigilance, parce qu'ils sont eux seuls la source de tant de désordres.

Je dis enfin, qu'on peut pécher contre la pureté, par les actions; et dans ce mot d'actions, je renferme tous les péchés qui peuvent se commettre par tous les sens de l'homme. On pèche par les regards : j'entends

ces regards curieux et affectés sur les objets déshonnêtes et défendus. On ne peut douter, après la parole du Sauveur que j'ai déjà citée, que ces sortes de regards ne soient criminels et même de grands péchés. David, pour avoir regardé trop curieusement une femme, de quels horribles crimes ne se rendit-il pas coupable? Mais si les regards sont si funestes, que dirons-nous des femmes et des filles qui causent ces regards et qui se les attirent par leurs vains ajustements, par leur hardiesse, leur sein découvert et leurs immodesties. O! que de crimes ne commettent-elles pas par elles-mêmes, seulement en les faisant commettre aux autres! Les regards sont encore des péchés, quand on lit de mauvais livres ou qu'on regarde des tableaux lascifs et impies. Lire ces mauvais livres, regarder ces sortes de peintures, c'est jeter de l'huile dans le feu; c'est, selon saint Jérôme, chercher le péril, et par conséquent courir à sa perte. Voilà pourquoi les saints Conciles, et surtout celui de Trente, les ont toujours expressément défendus. On pèche contre la pureté, par les paroles, quand on tient des discours équivoques ou impudiques, ou qu'on chante des chansons profanes et déshonnêtes. Il n'est rien, dit saint Paul, qui gâte les bonnes mœurs que les paroles obscènes; on ne saurait donc les excuser. Cependant est-il rien de plus commun aujourd'hui dans le monde? Où sont les conversations et les compagnies où l'on ne se divertisse effrontément à dire quelque sottise ou à chanter quelque obscénité? Autrefois c'étaient des païens infames qui prenaient ces sortes de libertés; et aujourd'hui ce sont des chrétiens qui se donnent pour

les disciples chastes de Jésus-Christ. Autrefois c'étaient des grenadiers et des soldats qui tenaient de pareils discours; et aujourd'hui ce sont des femmes, des filles, des enfants, qui tous doivent avoir la pudeur et la modestie en partage. Ah! malheureuse langue, langue infernale et diabolique, ne vaudrait-il pas mieux pour toi que tu fusses arrachée et jetée aux chiens, que de te souiller par tant d'infamies? Mais vous, mes frères, vous surtout, mes chères sœurs, à qui ces discours impurs ne sont que trop tenus pour l'ordinaire, vous qui, au lieu de témoigner alors un courage de lion, et de venger l'injure qu'on fait à Dieu et souvent à votre honneur même, les favorisez, au contraire, en les entendant avec plaisir, en applaudissant à ceux qui les prononcent, en riant souvent de ce qui devrait vous faire rougir; n'êtes-vous pas aussi coupables, et ne méritez-vous pas les mêmes punitions? Sans doute, puisque pour lors vous consentez au mal, et que ce n'est qu'à votre occasion qu'il se fait : car il n'y aurait point de mauvaises langues, s'il n'y avait point de mauvaises oreilles. On pèche enfin contre la pureté, par des libertés criminelles, par des baisers illicites, par des attouchements infames et déshonnêtes, par tant d'immodesties ou plutôt d'abominations secrètes dont Dieu seul est témoin, par des rendez-vous suspects et scandaleux, par des fornications honteuses, par d'horribles adultères, par de monstrueux incestes, par les brutalités les plus effroyables et les plus indignes de l'homme; que dirai-je encore? Ah! mon esprit, arrête-toi. Pourquoi veux-tu t'infecter par de si sales idées? Ah! ma langue, ne découvrons point ici la

honte et l'infamie de notre siècle. Contentons-nous de remarquer que la licence n'a jamais été peut-être plus emportée qu'elle l'est aujourd'hui; et que si les pensées, les désirs, les paroles et les regards sont des péchés énormes devant Dieu, toutes ces actions déshonnêtes que je viens de nommer doivent être, à ses yeux, des crimes effroyables, dignes mille fois de l'enfer.

5me DEMANDE.

Mais, mon Père, chacun dans son état est-il obligé d'éviter généralement tous les péchés dont vous venez de nous faire le détail, regards, pensées, désirs, paroles, actions, que sais-je? La chose paraît impossible, dans le siècle corrompu où nous vivons.

RÉPONSE.

Je réponds que, quelque déréglé que soit le siècle où nous sommes, l'observation du précepte de la chasteté ne nous est pas impossible. Il n'y a qu'un Luther, et des hommes tout-à-fait corrompus comme lui, qui puissent avancer une pareille impiété. Il est vrai, la loi de la continence est une loi difficile à garder, mais ce n'est pas un joug tyrannique, ni qui soit au-dessus de nos forces; parce que, ce que nous ne pouvons pas absolument de nous-mêmes, nous le pouvons aisément, dit saint Paul, avec la grâce de Jésus-Christ, qui nous est toujours offerte. Nous pouvons donc éviter toute sorte d'impureté, et être parfaitement chastes tous tant que nous sommes; cela est hors de doute : mais ce n'est pas assez, nous sommes encore essentiellement obligés de l'être, chacun dans notre état.

Je commence d'abord par les Prêtres, dont l'état doit être d'autant plus pur et plus saint, qu'il est infiniment élevé au-dessus de tous les autres. Oui, Messieurs, nous qui avons l'honneur d'être les Ministres du Dieu de toute sainteté, et que le Saint-Esprit appelle, par la bouche de ses Prophètes, les Anges du Seigneur, nous, dis-je, Prêtres de Jésus-Christ, nous devons avoir un amour très-singulier pour la sainte vertu de la pureté, et une extrême horreur du vice qui lui est contraire. Le vœu sacré que nous en avons fait à la face de toute l'Église, la sainteté des Sacrements que nous administrons aux fidèles, la divine parole que nous annonçons aux peuples, le sacrifice de l'Agneau pur et sans tache que nous offrons si souvent; toutes ces redoutables fonctions ne nous obligent-elles pas à mener une vie sainte, pure, irréprochable, angélique? Et si malgré tout cela notre imagination se dissipe par mille images indécentes; si notre bouche ne s'ouvre que pour des discours profanes; si toute notre conduite enfin n'est pas hors de tout soupçon, car le seul soupçon, dit Tertullien, est capable de la flétrir; que faisons-nous? ah! Messieurs, tremblons, nous sommes des perfides, des sacriléges, des profanateurs, mille fois indignes de l'auguste caractère que nous portons; et bien loin d'être le sel de la terre et la lumière du monde, nous en devenons, par le plus grand de tous les malheurs, le poison et le scandale.

Les jeunes gens doivent être chastes, et éviter avec un soin extrême le péché de l'impureté. Malgré l'impétuosité de leurs passions et le danger des occasions, ils doivent être chastes. Sitôt qu'une mauvaise pensée

entre dans votre esprit, votre premier soin doit être de la rejeter, et de ne pas permettre qu'elle passe dans votre cœur. C'est encore une obligation pour vous, je ne dis pas de vous interdire seulement des actions criminelles, mais même de n'écouter jamais aucun discours, ni de jeter jamais la vue sur aucun objet capable de causer quelque mauvaise impression dans votre âme. C'est par-là que vous vous attirerez abondamment les faveurs du Ciel et les caresses de Jésus-Christ. Car d'où vient que saint Jean l'Évangéliste fut toujours son favori, son disciple bien-aimé, qu'il reposa sur son sein, qu'il fut le fils adoptif de Marie? pourquoi toutes ces tendresses et ces bontés pour ce saint jeune homme? c'est, répond saint Jérôme, qu'il avait la chasteté pour partage, et qu'étant vierge il demeura toujours vierge. En effet, quoi de plus aimable, de plus charmant et de plus beau aux yeux de Dieu, qu'un jeune homme sage, modeste, retenu, en qui l'on voit l'amour de la pudeur et de la vertu empreint sur le visage, qui rougit dès qu'il aperçoit l'ombre seule du vice. Ce n'est pas un homme, c'est un ange. Faut-il s'étonner si le Seigneur le regarde avec des yeux de complaisance?

Filles chrétiennes, vous devez être chastes; votre cœur doit être à Dieu seul, et demeurer tellement lié avec lui, qu'aucune créature ne puisse jamais le posséder. Mais non-seulement votre cœur doit être pur, vous devez encore prendre garde qu'il n'échappe rien ni dans vos actions, ni dans vos paroles, ni dans vos manières, ni dans vos démarches, ni dans votre maintien, ni même dans vos habits, qui soit contraire à la

pudeur. Ah! vous devez trembler au moindre mot et à la moindre action qui blesse la chasteté. Votre pureté vous doit être plus chère que toutes les richesses de la terre et que toutes les couronnes de l'univers, en un mot, plus que votre vie même. C'est cette aimable vertu qui fait l'apanage et le véritable ornement d'une fille chrétienne; c'est elle qui la rend partout la bonne odeur de Jésus-Christ, de ce céleste Époux des vierges, le modèle des autres jeunes filles, enfin l'admiration et la joie de tous les Anges.

Les veufs et les veuves doivent être chastes. Hommes veufs, vous devez être chastes; et c'est une obligation indispensable pour vous de veiller sur tous vos sens, pour que l'esprit immonde ne nuise point à la pureté de votre âme. Car souvenez-vous bien de ce que je m'en vais vous dire, et ne l'oubliez jamais : tout ce qui vous était permis dans le mariage, vous est aujourd'hui expressément défendu; et vous devez vous tenir dans les bornes de la plus étroite chasteté. Dieu a bien voulu vous réduire, en vous privant de vos épouses, à un état saint et heureux, puisque par-là vous n'avez plus à partager votre cœur avec la créature, et que ce n'est qu'à votre bon Maître que vous avez à plaire. Je vous en dis de même, veuves chrétiennes; vous devez être chastes, c'est-à-dire, que vos pensées, vos paroles et vos désirs ne doivent plus tendre qu'à contenter Jésus-Christ qui veut bien vous faire l'honneur d'être votre chaste Époux. Saint Paul, il est vrai, nous recommande d'avoir du respect et de la charité pour vous, mais il prétend aussi, avec juste raison, que vous vous l'attiriez par une conduite pure

et irréprochable. En effet, ne serait-ce pas une chose très-indigne et tout-à-fait honteuse pour vous, de vouloir vivre parmi les délices et les plaisirs de la chair, tandis que Jésus-Christ votre Époux est couronné d'épines et attaché sur une croix? Non, non, vous n'y devez plus penser. L'affliction et la tristesse, les pleurs et les larmes, les oraisons et les prières continuelles, voilà, pauvre veuve, votre partage : *Viduas honora. Quæ verè vidua est, instet obsecrationibus et orationibus nocte ac die* (1).

Les personnes engagées dans le mariage doivent êtres chastes. Oui, gens mariés, vous devez être chastes, et éviter l'impureté, jusques même dans l'état que vous avez embrassé. Je sais bien qu'il s'est établi parmi vous une maxime, que tout est permis dans le mariage : maxime fausse, maxime dangereuse et criminelle, maxime abominable et introduite par le démon. Car d'où vient que l'apôtre saint Paul recommande si particulièrement aux premiers chrétiens de traiter le mariage avec toute sorte de décence et d'honnêteté, si ce n'est pour vous donner à entendre qu'il y a des actions criminelles, contraires à la sainteté de cet état; et que si le Seigneur a établi le mariage pour vous donner des enfants et pour modérer les ardeurs de votre cupidité, il n'a jamais prétendu l'établir pour assouvir vos brutalités et contenter vos infames passions? Malheur donc aux personnes mariées, qui en font un si pernicieux usage. Tout n'y est pas permis, tout n'y est pas permis, souvenez-vous-en bien.

(1) I Tim. v. 3. 5.

Ah! mes frères, que d'hommes et de femmes damnées pour avoir suivi, dans le mariage, ce funeste principe! Mais dites-nous donc, mon Père, ce qui nous est permis ou ce qui nous est défendu, afin que nous sachions à quoi nous en tenir? A Dieu ne plaise, mes frères, que j'entre ici dans un pareil détail, que je blesse les chastes oreilles de ceux qui m'écoutent, et que je profane la sainteté de cette chaire en nommant ici toutes les turpitudes et tous les excès qui se commettent dans l'état saint du mariage! Il y en aurait sans doute pour faire rougir le ciel et la terre. Tout ce que je puis cependant, pour votre sûreté et votre instruction, c'est de vous engager à vous adresser à un habile et chaste confesseur; c'est de vous bien examiner vous-même pour voir si vous avez sujet de vous reprocher quelque chose sur cette matière; c'est enfin de penser souvent à la mort, et de voir ce que vous voudriez avoir fait ou n'avoir pas fait sur ce sujet dans cette dernière heure : car, à ce terrible moment, l'on juge tout autrement des choses. Observez ces trois avis, et agissez conformément aux salutaires réflexions que vous aurez faites.

6me DEMANDE.

Tout le monde doit donc être chaste, et éviter les péchés contre la pureté; d'où vient cependant que l'impureté est si commune?

RÉPONSE.

Vous avez bien raison, Monsieur, de supposer que le péché de l'impureté est très-commun aujourd'hui;

car où sont les endroits, les villages, les hameaux, les maisons, les familles, les villes, les provinces qui ne soient embrasées de ce feu infernal? Ah! qu'il est peu de lieux exempts de ce crime! Où sont les personnes riches, pauvres, vieux, jeunes, grands, petits, hommes, femmes, qui ne soient sujets à ce malheureux péché? Ah! mes frères, qu'il est peu d'âmes parfaitement chastes dans le siècle où nous sommes! Faut-il s'étonner après cela, si le nombre des Élus est si petit, persuadés d'ailleurs, comme nous le sommes, que les impudiques n'entreront jamais dans le Royaume des Cieux? Mais d'où vient, me demandez-vous, que l'impureté, un péché si énorme que tous les hommes doivent éviter avec tant de soin et que Dieu punit avec tant de rigueur, d'où vient qu'elle est cependant si commune? Ah! mes frères, il n'est pas mal aisé de répondre à votre question. Écoutez-moi bien : c'est qu'il n'est point de péché plus facile à commettre que celui-ci. Car tout ce qui est en nous, tout ce qui est hors de nous, et même tout ce qui est loin de nous, y porte sans cesse. Au-dedans de nous, la concupiscence n'est-elle pas cet aiguillon de la chair qui nous livre de continuels combats, et qui n'épargne pas même les plus grands Saints? Nos sens, d'un autre côté, ne sont-ils pas autant de fenêtres par lesquelles rien n'est si facile à l'impureté que d'entrer dans notre âme? Une œillade, une parole, un soupir ne suffisent-ils pas quelquefois pour mettre un cœur tout en feu. Mais si vous ajoutez à tout cela l'intempérance, l'oisiveté, et la négligence des parents à veiller sur leurs enfants et à les corriger sur ce point, ne serez-vous

pas surpris, au contraire, de ne pas voir l'impureté plus commune qu'elle n'est, puisque ce sont là autant de chemins larges et ouverts qui conduisent nécessairement à ce vice détestable? Oui, mes frères, l'intempérance est une source d'impureté. Il est impossible que le corps rassasié, engraissé, enivré, ne pousse l'esprit à la révolte et ne l'entraîne dans le vice avec elle : *Impinguatus, incrassatus, recalcitravit* (1). En effet, si un saint Jérôme couvert d'un cilice, nourri d'herbes et de racines, et ne buvant que de l'eau, en a ressenti les flammes, quelles seront vos tentations, mes frères, si vous vivez dans la bonne chère et dans l'excès du vin? N'est-ce pas là, dit ce grand Saint, donner à son corps déjà plein de feu, de quoi brûler toujours davantage? L'oisiveté n'est pas moins féconde en impureté que la gourmandise. Le Prophète dit que ce fut elle qui attira sur Sodome et Gomorrhe, ce débordement effroyable de péchés; et les poètes; si savants sur cette matière, n'attribuent point à d'autres sources les conquêtes de l'amour. Mais pourquoi aller chercher si loin des exemples que nous avons tous les jours devant les yeux? Votre propre expérience ne vous fait-elle pas assez sentir ce que je dis? Est-il de temps où vous soyez moins tentés, que les jours de travail? Et si le démon vous attaque, n'est-ce pas dans le moment que vous êtes oisifs et que vous n'avez rien à faire? Sans doute parce que pour lors vous êtes certainement beaucoup plus faibles et moins en état de lui résister. Enfin la troisième

(1) Deut. XXXII. 15.

cause de l'impureté et celle que nous devons déplorer le plus, c'est la négligence que les parents ont à veiller sur leurs enfants quand ils sont jeunes, et à les corriger quand ils sont plus grands et qu'ils font quelque faute sur cette matière. Pères et mères, souffrez que je vous le dise avec douleur, la plupart des impudicités dont nous sommes témoins, sont les tristes suites de la malheureuse négligence que vous apportez à veiller sur vos enfants; et si nous voyons partout tant d'abominables impudiques, c'est à vous que nous en sommes redevables : mais le Seigneur saura bien s'en venger un jour et vous mettre à la raison, puisque vous négligez d'y mettre vos enfants. En effet, quand ils sont jeunes, quel soin en prenez-vous? Quelles paroles impures ne vous échappe-t-il pas, à quelles actions peu honnêtes ne vous laissez-vous pas aller, de nuit, de jour, en leur présence? Comment les faites-vous coucher, dans quel endroit, et avec qui? Ah! malheureux que vous êtes! vous leur faites sucer le vice avec le lait, et vous leur présentez le poison presque aussitôt que vous leur avez donné la vie. Est-il surprenant, après cela, qu'à mesure qu'ils croissent en âge, ils croissent aussi en malice, et qu'étant enfin devenus plus grands, ils deviennent aussi plus impudiques? Je ne dis rien de trop : car à quoi pensent-ils, ces enfants, ces garçons et ces filles, dans leur jeunesse corrompue? de quoi s'occupent-ils pour lors? Ardents pour le plaisir, emportés par l'impureté, esclaves de la coucupiscence, est-il de paroles sales qu'ils ne disent, de rendez-vous qu'ils ne donnent, de tentations auxquelles ils ne s'exposent et

ne succombent, de mauvais lieux où ils ne se trouvent? Mais pensez-vous pour lors à les corriger avec plus de soin que vous n'avez veillé sur eux dans leur bas âge? Hélas! tant s'en faut. C'est de quoi pour l'ordinaire vous ne vous mettez nullement en peine. Quelle horrible négligence! quelle insensibilité! quel scandale! Quoi! malheureux père, vous savez que ce jeune homme est un débauché, un libertin qui tient des discours impurs, qui court la nuit et le jour d'un lieu dans un autre, tantôt pour séduire l'innocence d'une fille, tantôt pour corrompre la fidélité d'une femme, presque toujours pour quelque mauvais dessein; et bien loin de le châtier, de le punir, vous ne lui dites rien, vous fermez les yeux à ses désordres, et vous dormez tranquillement dans votre lit! Silence condamnable, funeste sommeil, qui vous conduira infailliblement vous-même à une mort éternelle! Et vous, misérables mères, vous n'ignorez pas que votre fille soit une volage, une hardie, sans pudeur et sans modestie; de plus, qu'elle aime passionnément la danse, jusqu'à tout sacrifier pour ce seul plaisir; qu'elle a des liaisons avec un tel jeune homme, et qu'elle le souffre même auprès d'elle à des heures indues : sans doute vous n'ignorez rien de tout cela, puisque, pour l'ordinaire, tout se passe sous vos yeux, et qu'une longue expérience ne vous a peut-être que trop appris le danger de ces malheureuses occasions. Cependant bien loin de remédier à tous ces désordres, vous les approuvez, vous les favorisez, vous y prêtez même quelquefois la main. Ah! mère indigne et sans honneur, mère cruelle et barbare, votre fille se

perd auprès de ce jeune homme; et si elle vient à faire quelque faute, méritez-vous qu'on vous plaigne, après une telle conduite? Votre fille se damme au milieu de cette danse criminelle, toutes les libertés qu'elle prend ou qu'elle donne sont autant de degrés par où elle descend dans l'abîme de sa réprobation; et bien loin de la retirer du précipice affreux où elle se jette par vos discours ou par votre silence, vous l'y poussez toujours davantage. N'est-ce pas là le comble de l'aveuglement? que dis-je? l'effet de la plus horrible cruauté?

7me DEMANDE.

Mais pourquoi tant se récrier contre les danses et les fréquentations? Est-il rien au monde de plus innocent?

RÉPONSE.

Vous dites que les danses et les fréquentations sont innocentes; et moi je prétends qu'elles sont toujours très-dangereuses, et souvent très-criminelles. Ce n'est pas un mal de danser, dites-vous; d'où vient que le Saint-Esprit nous avertit, dans l'Écriture, d'éviter de se trouver avec les femmes et les filles qui dansent, de peur de périr par leurs artifices? D'où vient que Jésus-Christ, dans l'Évangile, et l'apôtre saint Paul, dans ses Épîtres, ne nous recommandent rien tant que de combattre nos passions, que de mortifier nos corps, que de gémir et de pleurer sans cesse sur nos péchés? Est-il rien cependant de plus contraire à cet esprit de pénitence, que les danses et les bals où tout concourt à irriter la cupidité? Ce n'est pas un mal de

danser, dites-vous; et d'où vient que les saints Pères et les Conciles se sont toujours fortement élevés contre la danse? Tertullien ne nous assure-t-il pas que c'est le démon qui l'a inventée et qui y préside? Saint Chrysostôme ne dit-il pas qu'il faudrait chasser honteusement de nos églises tous les chrétiens et toutes les chrétiennes qui dansent, et ne leur jamais permettre d'assister à nos redoutables mystères? Saint Ambroise ne prétend-il pas qu'il n'y a pour l'ordinaire que des femmes et des filles perdues qui aiment ces folies? et saint Augustin n'avoue-t-il pas que, quoiqu'il soit un grand péché de travailler un jour de fête, c'en est encore un plus grand de danser le saint jour de dimanche! Or, mes frères, ce que les saints Pères ont dit, les Conciles assistés de l'Esprit saint l'ont confirmé. Celui de Paris, tenu en 1212, celui de Rouen, célébré en 1581, ceux de Tours, de Reims, de Tolède, de Rome, de Carthage, de Laodicée, et une infinité d'autres que le temps ne me permet pas de nommer, désapprouvent, proscrivent, condamnent hautement la danse. Il y en a même qui la défendent sous peine d'excommunication et d'anathème : et l'on ne peut que louer leur zèle; car enfin, sans parler ici des querelles, des batteries, des combats et des meurtres qui souvent y prennent naissance; de combien d'autres maux, de combien de scandales et d'impudicités n'est-elle pas tous les jours la source fatale? Les filles n'y paraissent qu'après avoir passé des heures entières à se parer, à s'ajuster, à se déguiser, à cacher autant qu'il se peut tous les défauts de leur visage, pour paraître plus belles et plus aimables aux yeux des jeunes hom-

mes. Ceux-ci n'y vont ordinairement que pour voir, que pour parler, que pour s'attacher et former quelque liaison avec celles qui leur plaisent davantage. O ciel! qui pourrait représenter tous les piéges que le démon tend alors aux uns et aux autres? Que de pensées impures, que de désirs infames, que de regards tendres et amoureux, que de ris immodérés, que de chansons déshonnêtes, que de paroles équivoques, que de discours lascifs, que de gestes passionnés, que de postures indécentes, que de baisers illicites, que de libertés criminelles! Finissons cette énumération, quoique souvent il s'en fasse bien davantage; et contentons-nous de dire que la danse est aujourd'hui la perte et la damnation de la jeunesse, le renversement de toute honnêteté chrétienne, le théâtre de toute sorte d'impuretés, la honte et le scandale du christianisme. Mais si les jeunes personnes pèchent si grièvement, dans la danse, en s'abandonnant à tant de désordres, les pères et les mères qui les souffrent, les joueurs d'instruments, aussi bien que ceux qui leur louent ou leur prêtent leur maison pour danser, ne pèchent pas moins, et se rendent coupables devant Dieu d'autant de crimes qu'il s'en commet dans ces scandaleuses assemblées. Dites après cela qu'il n'est rien de plus innocent que la danse, et que vous n'y allez que pour passer agréablement quelques heures. C'est donc ainsi que vous faites passer le crime en récréation, et le libertinage en amusement! Quel effroyable aveuglement! Quant aux fréquentations, je ne vois pas non plus comment on peut les excuser. Car qui doute que les familiarités et les conversations avec les personnes

d'un autre sexe ne soient une occasion très-prochaine de mille désordres, puisque l'Écriture nous défend de regarder même une fille, de peur qu'elle ne soit une pierre d'achoppement pour nous. En effet, tout est dangereux dans une personne du sexe, tout y est fatal à l'innocence et à la pudeur : elle tue par ses regards, comme le basilic; par son chant, comme les sirènes; par ses caresses, comme les singes; par ses approches, comme l'aspic. Tout parle en elle, tout charme, tout ravit; les attraits de son visage, la douceur de ses yeux, les ornements de sa tête, l'inflexion de sa voix, ses chansons molles et tendres, ses manières honnêtes et civiles, que dis-je? son extérieur même modeste et négligé, ses rebuts, ses mépris, son air fier et dédaigneux, tout gagne, tout corrompt, tout empoisonne une âme. En vain vous retranchez-vous, dit saint Augustin, sur la droiture et l'incorruptibilité de votre cœur : Samson était plus fort qu'un lion et plus dur qu'un rocher, et cependant il s'est adouci dans le sein de Dalila. David était un prince selon le cœur de Dieu, Salomon était le plus sage de tous les hommes; sans doute vous n'avez pas plus de sainteté ni plus de sagesse qu'eux : si donc la trop grande familiarité des femmes, vous dit le même Docteur, et leurs caresses empoisonnées ont perdu ces deux grands rois, à quoi peuvent penser ceux qui recherchent les entretiens des personnes d'un autre sexe, qui demeurent avec elles dans une même maison, qui assistent à des bals ou à des veillées où elles se trouvent? O! que de péchés et de crimes il se commet dans ces sortes de rendez-vous ou d'entrevues!

On se plaint tous les jours, mes frères, et l'on s'étonne de ce que l'on ne vit jamais dans les siècles passés tant de débauches et tant de fautes scandaleuses parmi la jeunesse. Pour moi je m'en plains avec vous autres, mais je n'en suis point étonné. Autrefois quand un jeune homme s'approchait d'une fille, ce n'était qu'avec une sagesse et une retenue digne d'admiration, et sous un modeste semblant; et s'il s'en approchait quelquefois avec un peu trop de liberté, la jeune personne pâlissait, rougissait, se cachait, se retirait, et témoignait par une sainte fierté et un saint mépris que sa pureté lui était plus chère que toutes les caresses des hommes. Mais à présent, ni les uns ni les autres ne rougissent plus, ils ne se cachent plus, ils n'ont plus honte de rien. Bien loin de fuir et de craindre, la passion des filles est quelquefois si enflammée et si violente, qu'elles recherchent plus souvent les hommes qu'elles n'en sont recherchées : *Earum libido*, dit un Père de l'Église, *sic accensa est, ut sæpiùs petant viros quàm petantur*. Est-il surprenant, après cela, qu'on voie parmi elles tant de désordres et de scandales? Ces malheureuses fréquentations en sont la source; en sorte que, qui dit aujourd'hui fréquentation, dit abomination, dit damnation : souvenez-vous-en bien.

8e DEMANDE.

Mais, mon Père, il faut bien s'établir. On ne le peut, si l'on ne fréquente. Pourvu que tout se passe dans l'honnêteté et sous les yeux des parents, quel mal y a-t-il? Je vous dirai même que mon confesseur ne m'en a jamais fait un cas comme vous.

RÉPONSE.

Vous voulez donc vous établir, mes enfants? A la bonne heure, établissez-vous, pourvu que ce soit la volonté de Dieu, et que vos parents y consentent. Mais ne pensez pas, ma chère fille, que vous puissiez en conscience, sous prétexte d'un établissement, permettre à ce jeune homme ces assiduités criminelles. Car enfin, ce n'est pas ainsi que vous devez vous préparer l'un et l'autre au saint état du mariage. Ne savez-vous pas qu'il faut être aussi saint et aussi pur en se mariant, qu'en participant au Corps de Jésus-Christ par la communion? et croyez-vous bien que le Seigneur vous bénisse dans un état auquel vous ne vous serez disposés que par le déréglement et le libertinage? Si vous le croyez, il faut vous détromper; vous êtes dans la plus grande de toutes les erreurs; puisque, au contraire, c'est là l'unique moyen de ne pas réussir, et d'attirer sur votre mariage toutes sortes de malédictions. Tant de mariages malheureux que les fréquentations ont précédées doivent vous faire trembler. Vous voulez vous établir, établissez-vous; mais commencez par vous interdire ces dangereuses fréquentations, et par bannir d'auprès de vous cette fille, ce jeune homme, qui est une occasion de péché pour vous. Que si vous croyez ne pouvoir pas absolument vous marier sans examiner auparavant si le parti qu'on vous fait et la personne qu'on vous propose vous convient, voyez-vous l'un l'autre, j'y consens; mais à ces conditions : premièrement, que ce soit toujours avec beaucoup de retenue; en second lieu,

que ce ne soit jamais seuls ; troisièmement enfin, très-rarement. Deux, trois, quatre ou cinq fois tout au plus doivent suffire pour vous déterminer à conclure un mariage ou à n'y plus penser. Croyez-moi, ma fille, dit saint Jérôme, celui qui vous recherche en mariage a bonne intention, ou il ne l'a pas : s'il ne l'a pas, il faut que vous ayez perdu tout sentiment d'honneur en le voyant et en le recevant en cachette et en particulier; s'il a bonne intention, plus vous serez réservée, honnête et chaste, plus vous vous attirerez son estime; comme au contraire, plus vous serez officieuse, accommodante, attachée à lui plaire dans les choses qui blessent la pudeur, plus vous vous attirerez des mépris et de la honte. Car il n'y a nul homme qui ne soit bien aise d'être sûr que son épouse lui sera fidèle. Or, ce jeune homme n'aura-t-il pas lieu de soupçonner votre fidélité, quand vous cédez si facilement à sa passion? et n'a-t-il pas sujet de croire que vous ne serez pas plus ferme pour un autre, que vous ne l'avez été pour lui ? Oui, il le croit, il le pense; il fait plus, car il le dit. O! que cette fille, dit-il en lui-même ou avec ses amis, a peu d'honneur et de retenue! je me donnerai bien de garde de la prendre pour femme: elle ne serait peut-être pas plus sage qu'étant fille, et elle pourrait bien permettre à d'autres ce qu'elle me permet maintenant à moi-même. Voilà, mes chères filles, de quoi s'entretiennent souvent les jeunes hommes, après avoir eu de vous ce qu'ils souhaitaient. Et de là qu'arrive-t-il? il arrive qu'ils oublient les promesses qu'ils vous ont si souvent réitérées, et qu'ils en cherchent d'autres plus chastes

et plus retenues. Vous voilà donc trompée; vous passez déjà dans l'esprit de tout le monde pour une libertine, et vous y avez donné sujet par votre trop grande facilité; en sorte qu'il ne se présente plus aucun établissement pour vous. Attendez-vous qu'on vous plaigne? Non, vous ne le méritez pas. Allez, malheureuse, allez, criminelle, allez pleurer votre péché, ne vous montrez plus devant le monde, parce que tout ce que vous rencontreriez vous reprocherait votre honte et votre crime. Voilà à quoi aboutissent souvent ces fréquentations et ces amourettes : bien loin d'accélérer une heureuse alliance, elles n'y apportent que des obstacles, et ne servent pour l'ordinaire qu'à laisser une fille dans l'oubli, dans la honte et l'infamie. Mais, mon Père, vous supposez que ce sont ici des fréquentations criminelles. Il faut que vous sachiez que les nôtres ne sont pas de cette nature : tout s'y passe avec honnêteté et avec bienséance, et nous nous garderions bien de rien faire ni de rien dire contre la pudeur et la modestie chrétienne. Vous le dites, vous le pensez, mes enfants, mais je n'en crois rien; car il n'y a point de matière sur laquelle les jeunes gens se fassent une conscience plus fausse et plus erronnée que celle-ci. Tertullien se plaint que de son temps il y avait des personnes qui réduisaient la chasteté à ne se point souiller du dernier crime. O! qu'il y a de jeunes hommes et de jeunes filles qui sont encore aujourd'hui dans la même erreur; qui comptent pour rien ces liaisons dangereuses qu'ils entretiennent, ces privautés secrètes qu'ils souffrent, ces tendres marques d'amitié qu'ils se donnent, ces lettres fréquentes qu'ils s'écrivent,

ces intrigues qu'ils forment, et qui sont les funestes avances du péché et les commencements d'une chute mortelle! Mais quand ces fréquentations seraient innocentes pour vous, le sont-elles pour ceux avec qui vous les avez? La conversation avec les femmes est un commerce d'impureté qui paraît une bagatelle et que l'on regarde comme quelque chose de fort innocent, mais qui est pourtant quelque chose de fort dangereux, selon le langage de l'Écriture et des saints Pères. Les paroles des femmes, dit le Sage, sont autant de filets qui attirent et qui enchaînent les âmes : *Irretivit eum multis sermonibus* (1). Combien y en a-t-il qui, parmi ces fréquentations prétendues honnêtes et ces visites de bienséance, donnent à leurs yeux une liberté entière, prêtent leurs oreilles à des discours scandaleux ou équivoques, repassent dans leur esprit les mauvais entretiens qui se sont tenus en leur présence! combien qui se permettent tout enfin, et qui ne croient point pécher contre la pureté, parce qu'ils ne tombent pas dans les derniers déréglements! N'est-ce pas là l'aveuglement le plus déplorable? Je sais bien qu'on ne donne pas tout d'un coup dans les plus affreux désordres. Il y a en nous un certain naturel de pudeur qui ne se perd pas la première fois qu'on se voit. Si vous voulez, ce ne sera d'abord de part et d'autre qu'honnêteté, que bienséance et que politesse; mais voyez les suites de toutes ces civilités mondaines, et vous tremblerez. L'inclination s'y mêle; l'amitié, l'amour, la tendresse s'y joignent bientôt après; on languit, on sèche, on ne

(1) Prov. VII. 21.

peut ni manger ni dormir si l'on ne se voit, si l'on ne se voit fréquemment; on parle ensemble, on forme des projets, on se donne des rendez-vous de nuit, de jour, enfin l'on tombe dans des péchés que je n'ose nommer ici. Un exemple vous fera encore mieux sentir ce que je dis. David ne pensait pas au mal lorsqu'il vit Bethsabée; il n'avait aucun mauvais dessein; mais la beauté de cette femme le charma, et comme il ne résista point au commencement de cette passion, il joignit un homicide à un adultère. Et sans aller chercher si loin; combien de personnes n'ai-je pas vues moi-même, qui étaient aussi fermes, aussi résolues, aussi éloignées du mal que vous, à qui cependant toutes ces fréquentations innocentes, ainsi que vous le prétendez, ont servi de piége et d'occasion des chutes les plus funestes? Pourquoi ne devez-vous pas craindre le même malheur? Et ne me dites point ici, pour excuser votre passion, que tout se passe sous les yeux de vos parents; malheureux! s'ils le souffrent. Car enfin, quelque vigilance et quelque attention qu'ils apportent sur votre conduite, peuvent-ils pénétrer dans l'intérieur de votre âme? Sont-ils témoins pour lors de vos pensées et de vos désirs? Mais combien de baisers et de coups d'œil ne se donne-t-il pas dans ces occasions, sans qu'ils s'en aperçoivent? Or ignorez-vous qu'il ne faut qu'une seule de ces pensées impures ou de ces libertés criminelles, pour vous damner et pour vous perdre? Oserez-vous m'alléguer encore que vos confesseurs ne vous ont jamais rien dit contre ces sortes de fréquentations, non plus que contre les danses? Est-il surprenant qu'ils ne vous fassent aucune difficulté sur ce point, pendant

que vous leur déguisez tous les désordres qui s'y passent, et qu'à vous entendre il n'est rien au monde de plus innocent que ces amusements. Mais soyez sincères; avouez-leur ingénument les désirs et les pensées que ces liaisons vous causent, les libertés qui s'y donnent, les péchés qui s'y commettent, et vous verrez bientôt s'ils ne changent pas à votre égard de conduite et de langage. Quant à nous, qui sommes perduadés que les danses et les fréquentations, de la manière qu'elles se font aujourd'hui, ne sont pas ordinairement sans crime, nous vous déclarons ici, en présence de Jésus-Christ, qu'il n'y aura point d'absolution pour vous, si vous n'y renoncez constamment. Autrement, malheur à nous, si nous étions assez lâches ou assez complaisants que de lever la main pour vous absoudre! Nous profanerions le Sang de Jésus-Christ, nous commettrions la plus horrible de toutes les prévarications, et l'on pourrait dire un jour de nous et des Missionnaires, que des aveugles se sont jetés, avec ceux qu'ils conduisaient, dans le précipice du péché, et de celui du péché dans l'abîme de l'enfer. Dieu nous préserve tous de cet effroyable malheur!

9me DEMANDE.

Nous sommes convaincus de tout ce que vous nous dites. Le péché que vous avez attaqué mérite toute notre aversion. Prescrivez-nous, s'il vous plait, à l'heure qu'il est, les moyens qu'il faut prendre pour l'éviter. Nous sommes prêts à tout faire.

RÉPONSE.

Je bénis le Seigneur, mes frères, de ce qu'il com-

mence de vous inspirer beaucoup d'horreur pour cet énorme péché; et je vous avoue que je suis au comble de ma joie, en vous voyant si fort empressés à me demander quelques remèdes pour vous en garantir. En voici quatre des plus excellents : tâchez d'en profiter. Le premier, c'est la prière; le second, la fréquentation des Sacrements; le troisième, la mortification des sens; le quatrième enfin, et le plus puissant de tous c'est la fuite des occasions. Renouvelez toute votre attention, car c'est ici tout le fruit que vous devez tirer de cette Conférence.

Je dis d'abord que le premier moyen dont vous devez vous servir pour éviter l'impureté, c'est la prière. Votre faiblesse vous doit être assez connue, mes frères. Hélas! elle est extrême. Vous reposer sur vous seuls, c'est vous appuyer sur ce qui est plus fragile qu'un roseau que le vent agite. Que devez-vous donc faire à la moindre approche de l'ennemi? Ah! dit saint Jérôme, aussitôt que la cupidité se fait sentir et que le charme du plaisir commence à faire impression sur vous, vous devez recourir à Dieu, qui seul peut, dit le Sage, vous accorder le don de la continence; vous devez vous jeter avec confiance entre ses bras, lui représenter votre misère, votre penchant au mal, et le péril où vous êtes de vous damner, s'il n'a pitié de vous. Conjurez-le avec gémissements et avec larmes, d'être lui-même votre soutien et votre force; et pour obtenir plus aisément le secours puissant de sa grâce, adressez-vous à Marie : c'est la reine des Vierges, et la Mère de la pureté; elle s'intéressera pour vous, elle vous prendra sous sa protection, et vous défendra

puissamment contre toutes les tentations de la chair. Joignez encore à ces ferventes prières, de salutaires réflexions, tantôt sur les supplices de l'enfer et sur les terribles jugements de Dieu, tantôt sur la Passion douloureuse et la Mort sanglante de Jésus-Christ : ce sont là des objets bien propres à vous inspirer l'horreur des plaisirs ! Mais surtout remplissez-vous bien, pénétrez-vous bien de la présence de Dieu, qui est partout; pensez continuellement qu'il vous regarde. O le puissant remède contre le péché d'impurté! car disaient le pieux Joseph et la chaste Susanne, comment oser commettre, à la vue d'un Dieu, un crime que vous n'oseriez commettre devant un homme?

Vous devez, en second lieu, fréquenter les Sacrements, si vous voulez vous préserver du péché dont je parle. Car pour éviter, mes frères, ce malheureux vice, vous avez besoin de beaucoup de grâces. Or où les puiseriez-vous, ces grâces, si ce n'est dans les Sacrements, qui en sont des sources abondantes? Allez donc vous jeter souvent aux pieds d'un confesseur, découvrez-lui humblement vos tentations, vos faiblesses, et suivez avec docilité ses salutaires avis. C'est de là que vous tirerez des forces admirables pour résister à tous les attraits de la volupté. Car l'esprit impur, dit saint Ignace, ne craint rien tant que cette parfaite ouverture de cœur que nous avons pour ceux qui nous conduisent, et que cet humble aveu que nous leur faisons de nos misères. Approchez-vous aussi de temps en temps de l'Eucharistie; elle est un excellent moyen pour vous soutenir dans la pureté que Dieu demande. C'est là, disent les Pères, ce froment

des élus et ce vin précieux qui fait les vierges. En effet, par l'usage de ce Sacrement, l'âme est comme transformée en Jésus-Christ. Or Jésus-Christ étant l'innocence même, son corps, son esprit, son cœur étant infiniment chastes; dans une bonne communion quelle ardeur ne vous inspirera-t-il pas pour la vertu de la pureté, et quelle horreur pour tout ce qui y est contraire?

Le troisième moyen que j'ai à vous proposer pour vous garantir de l'impureté, c'est la mortification des sens. Les sens sont les grands ennemis de la chasteté; ils ne cessent de nous solliciter au mal : plus nous leur accordons, plus ils deviennent fiers et impérieux. Le grand principe de saint Augustin, c'est de les tenir toujours dans de justes bornes, de les arrêter dès le commencement, de les contredire en tout, de peur, dit-il, d'armer notre ennemi contre nous-même : *Noli armare adversarium contra te.* Si donc la cupidité se révolte, mes frères, si la tentation vous presse; point de pitié, point d'indulgence, point de lâche et de mauvaise complaisance pour vos sens : retenez vos pieds, et empêchez-les de courir dans les assemblées profanes : *Tene pedes, ne eant ad illicita;* retenez vos mains, et gardez-vous bien de leur donner aucune liberté qui puisse en souiller la pureté : *Tene manus ab omni scelere;* retenez vos yeux, et ne leur permettez jamais de considérer les objets qui enflamment les passions : *Tene oculos, ne malè adtendant;* retenez votre langue, et mettez à votre bouche une garde qui l'empêche de proférer aucune parole indécente; retenez vos oreilles, et bouchez-les d'épines, afin qu'elles

ne soient point attentives à des discours capables d'irriter la cupidité : *Tene aures, ne verba libidinis libenter audiant.* En un mot, retenez tous vos sens : *Tene totum corpus ;* punissez, châtiez, mortifiez votre corps rebelle, et réduisez-le, comme l'Apôtre, dans une heureuse servitude, tantôt par les disciplines et les cilices, tantôt par les veilles et les jeûnes. Cette sorte de démons, dit Jésus-Christ, ne se chasse d'une âme que par la prière, les austérités et les mortifications, parce que, dit saint Augustin, notre chair se voyant ainsi domptée, apprend à devenir paisible et à ne nous plus tourmenter. C'est le moyen dont les Saints se sont toujours servis avec avantage contre les attaques de l'esprit immonde. Servez-vous-en vous-mêmes, mes frères, et vous éprouverez les mêmes effets.

Enfin le quatrième et dernier moyen que je vous donne pour éviter cet infame péché, c'est de fuir les occasions. Il est de certains vices, mes frères, qu'on ne peut vaincre qu'en fuyant : tel est le péché d'impureté. C'est un ennemi également dangereux et redoutable; on est à demi vaincu et on veut l'être tout-à-fait, quand on s'en approche, ou qu'on s'en laisse approcher. David, Samson, Salomon et tant d'autres saints Personnages ne sont tombés dans de grands crimes, que parce qu'ils se sont exposés à des occasions dangereuses. Il faut donc se résoudre à fuir. Saint Augustin ne donnait pas d'autres conseils à un jeune homme qui, après avoir vécu long-temps dans l'impureté, se mit sous sa conduite pour mener désormais une vie chaste. Grand Évêque, charitable Pas-

teur, lui disait ce jeune homme véritablement touché de Dieu, prescrivez-moi, je vous prie, quelque remède pour sortir du tourment où je suis : l'esprit impur me tourmente nuit et jour; ah! que dois-je faire pour en triompher? Mon fils, lui répondit ce sage et saint Directeur, vous n'avez pas de plus sûr moyen pour vous en délivrer, que de fuir. Fuyez, fuyez : *Fuge, fuge.* Le jeune homme se retire, après avoir reçu cet important avis, résolu de le suivre et de le pratiquer avec la dernière fidélité. En effet, d'abord il se condamne à la retraite, il s'interdit tout commerce avec les hommes, il évite avec un soin extrême jusqu'aux liaisons les plus innocentes avec les personnes du sexe, il s'adonne au travail, il s'applique à de saintes lectures, il prie, il jeûne, il se mortifie; que pouvait-il faire de plus? Aussi le démon de l'impureté le laisse en repos et ne le tente plus. Il retourne vers le Saint, pour lui dire qu'il a observé exactement ce qu'il lui avait prescrit, et pour lui demander quelque nouveau conseil sur le même sujet. Mais quel est ce nouveau conseil que le saint Docteur lui donne? C'est de fuir toujours davantage, toujours avec plus de soin et d'ardeur. Fuyez, mon enfant, lui dit-il, fuyez de toutes vos forces : *Fuge, fuge;* je vous l'ai dit et je vous le répète encore, et quand vous me consulteriez cent fois sur cette matière, cent fois je vous répondrais la même chose, parce que ce n'est qu'en fuyant que vous pouvez vaincre et assurer votre salut. Assaillis des mêmes tentations que ce jeune homme, et remplis comme lui d'horreur et d'aversion pour l'impureté, vous continuez sans doute de me deman-

der ici quelque excellent moyen de vous en garantir? Eh! que puis-je faire de mieux que de vous prescrire celui que saint Augustin donnait à ce jeune débauché, qui était d'en éviter sans cesse jusqu'aux moindres occasions. Voulez-vous donc, mes frères, vous préserver de cet énorme péché, et mener désormais une vie chaste et pure : Fuyez, fuyez: *Fuge, fuge.* C'est le seul parti que vous ayez à prendre. Fuyez les festins et la débauche : on ne voit guères, dit un Père de l'Église, qu'un homme ou une femme qui aime le vin et la bonne chère soit chaste. Fuyez l'oisiveté, et aimez le travail : l'oisiveté est la mère de l'incontinence; elle perdit les habitants de Sodome, et vous perdra vous-même si vous ne vous occupez. Fuyez la vanité. Quand une personne du sexe a de la vanité, elle veut plaire aux hommes; quand on veut si fort plaire aux hommes, on n'est pas fâché d'être aimé; et quand on veut être aimé, on n'est pas éloigné d'aimer. Un cœur qui est dans cette disposition n'est pas déjà trop chaste. Fuyez les curiosités dangereuses et la lecture des mauvais livres : ce sont là comme autant de piéges tendus à l'innocence. Fuyez les dons et les présents : ils sont capables de séduire les épouses les plus fidèles et les filles les plus chastes, et de les faire tomber dans les plus grands désordres. Fuyez les spectacles et les comédies, les bals et les danses, qui sont la source de tant de familiarités criminelles. Fuyez les compagnies des libertins, les conversations licencieuses, les entretiens équivoques et déréglés, les divertissements contraires à la pureté; fuyez les fréquentations, les attachements, les tendresses, les affections parti-

culières avec les personnes du sexe : rien de plus fatal à la pudeur. Fuyez même les liaisons tendres et sensibles avec elles, quelque saintes et quelque pieuses qu'elles puissent être. L'amour spirituel se change aisément en un amour sensuel; on commence par l'esprit, et souvent on finit par la chair. Fuyez enfin toutes les personnes, les lieux, les endroits, les veillées, les maisons, les promenades, les visites, en un mot toutes les occasions et les écueils où votre pureté peut faire naufrage. Quand ceux et celles avec qui vous êtes liés vous seraient encore plus chers, quand les maisons que vous fréquentez ou même que vous habitez vous seraient encore plus attachées, quand les divertissements que vous prenez et les visites que vous faites ou que vous rendez vous seraient encore plus agréables et plus douces; dès lors que ce sont pour vous des occasions de chute et de péché, vous êtes sans contredit obligé de vous en séparer au plus tôt, et d'y renoncer pour toujours. C'est là cet œil droit que Jésus-Christ vous commande d'arracher, cette main droite qu'il vous ordonne de couper et de jeter loin de vous; parce qu'il vous est plus avantageux, dit le Sauveur, de perdre un de vos membres, que si votre corps était jeté tout entier dans l'enfer.

Voilà, mes frères, les moyens que Dieu nous a donnés pour nous préserver de l'impureté. Si vous tombez dans ce péché honteux, ne vous en prenez qu'à vous-même, puisqu'en vous servant de ces excellents moyens, vous pouvez vous en délivrer et vivre dans la pureté chrétienne.

10e DEMANDE.

J'en profiterai, mon Père, avec la grâce de Dieu. Voyez, à l'heure qu'il est, si vous auriez, en finissant, quelque avis à nous donner.

RÉPONSE.

J'ai deux avis importants à vous donner avant de finir. J'adresse le premier aux âmes chastes, et je donne le second aux impudiques ; aux uns, afin qu'ils ne tombent point : *Qui non ceciderunt, ne cadant* ; aux autres, afin qu'ils se relèvent : *Qui ceciderunt, ut surgant.*

Ames chastes, je viens vous dire, en finissant, de vous affliger et de vous réjouir tout ensemble : de vous affliger à la vue de tant de désordres causés par le démon de l'impureté. L'Apôtre saint Paul apprend un crime énorme auquel un habitant de Corinthe s'était malheureusement laissé aller; le saint Apôtre en est d'abord saisi de douleur; mais quels reproches ne fait-il pas aux Corinthiens, de ce qu'ils n'étaient pas assez vivement touchés d'un aussi horrible péché? Quoi, leur dit-il, après cela vous êtes encore enflés d'orgueil, au lieu que vous auriez dû être dans les pleurs ! Voilà, âmes saintes, âmes pures, voilà quelles doivent être vos dispositions. Vous voyez quelquefois beaucoup de désordres et de scandales, vous entendez tous les jours de tristes et effroyables récits. Ah! que devez-vous faire pour lors? C'est votre Dieu, votre Père céleste, Jésus-Christ, votre Époux, qui est offensé ; ce sont des chrétiens, vos frères et vos sœurs, qui

sont coupables. Comme il n'est pas en votre pouvoir d'y apporter remède et de détruire le règne de la cupidité, ah! bien loin de vous en entretenir dans toutes les maisons, comme vous le faites, et de les apprendre souvent à ceux qui ne les savaient pas, vous devez être dans la tristesse, et répandre des larmes abondantes à la vue de tant de péchés qui inondent le monde. Mais si la charité, d'une part, vous porte à vous affliger, quel sujet n'avez-vous pas, de l'autre, de vous réjouir dans le Seigneur? C'est lui qui vous inspire tant d'horreur pour tout ce qui pourrait offenser votre pureté; qui éloigne de vous tant de périls où la vertu, sans son secours, ne peut que faire de tristes naufrages; c'est lui qui vous donne tant d'attrait et d'amour pour cette belle vertu de pureté qui vous rend si parfaitement semblables aux Anges; c'est lui enfin qui doit vous couronner et vous glorifier dans le Ciel comme ses chastes Épouses. Car vous devez être persuadés qu'après avoir imité, par votre pureté, l'Agneau sans tache, sur la terre, vous aurez le bonheur de le suivre et de le bénir éternellement dans le séjour de sa gloire. Réjouissez-vous donc, Vierges de Jésus-Christ, et faites éclater partout les sentiments de la plus vive reconnaissance envers le céleste Époux qui vous comble de tant de grâces et qui vous fait de si magnifiques promesses.

Pour vous, impudiques abominables, en qui l'habitude invétérée dans le crime s'est tournée, pour ainsi dire, en nécessité; vous, infames pécheurs, qui vous êtes fait une âme toute charnelle à force de vous livrer à vos brutales passions; pauvres malheureux! je

ne sais plus que vous dire. Vous dirai-je que votre salut est désespéré? A Dieu ne plaise que je désespère ainsi des malades pour qui le Sang d'un Dieu laisse encore quelque ressource! Vous dirai-je que la porte du Ciel vous est ouverte? Mais l'Écriture ne nous apprend-elle pas que rien d'impur n'entrera dans le Royaume des Cieux? Ne vous y trompez pas, dit l'apôtre saint Paul, ni les fornicateurs, ni les infames, ni les adultères ne seront point héritiers du Royaume de Dieu. Impudiques, voyez-vous ce beau Ciel; ah! détournez-vos yeux, vous n'y entrerez jamais; la porte vous en sera éternellement fermée. Eh! que deviendrez-vous donc? quel sera votre partage? Ce sera, dit saint Jean, d'aller brûler pendant toute une éternité dans un étang de feu et de soufre. O condition des hommes tout-à-fait déplorable! s'écrie ici saint Augustin, de se condamner à des supplices si horribles et de si longue durée, pour des plaisirs si légers et qui durent si peu! Quel aveuglement effroyable n'est pas le vôtre, malheureux pécheurs, de vous exposer à une éternité de supplices pour un moment de plaisir! Pour un moment de plaisir, une éternité de supplices! O moment de plaisir, que tu es court! O éternité de supplices, que tu es longue! Flammes impudiques, que vous êtes funestes! Flammes de l'enfer, que vous êtes cuisantes!

Seigneur, bannissez de la terre le péché d'impureté. Faites comprendre aux hommes qui en sont coupables, l'horreur extrême qu'ils en doivent avoir. Ne souffrez pas que leurs âmes, qui sont vos images et le prix de votre Sang, en soient plus long-temps souillées. Faites que vraiment touchés de leur malheur, ils travaillent

à éviter par la pénitence les maux éternels dont vous les menacez, et qu'enfin lavés et purifiés de leurs crimes, ils puissent obtenir de votre miséricorde la récompense que vous avez promise aux pécheurs pénitents, dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, mes frères, Au nom du Père, etc.

FRAGMENTS

SUR LE MÊME SUJET.

Je ne parle point ici, femmes mondaines, de ces derniers désordres, dont le seul honneur du monde vous fait abstenir, et à l'égard desquels Dieu doit peu vous tenir compte de vos victoires; puisque si vous remportez des victoires, c'est bien moins pour lui que pour vous-même. Je parle de ces autres désordres moins odieux, ce semble, mais qui sont toujours autant de crimes.

Je parle de ces conversations libertines, d'où naissent tant de maux, et qui portent à une âme de si mortelles atteintes.

Je parle de ces entretiens secrets et familiers, dont la familiarité même et le secret sont de si puissants attraits aux plus funestes attachements.

Je parle de ces amitiés prétendues honnêtes, mais dont la tendresse est le poison le plus subtil et le plus pénétrant pour infecter les cœurs et pour les corrompre.

Je parle de ces commerces assidus de visites, de lettres, de parties, que saint Jérôme appelait si bien les derniers indices d'une chasteté mourante : *Morituræ virginitatis indicia.*

Je parle de ces artifices de la vanité humaine employés à relever les agréments d'une beauté pernicieuse.

Je parle de cette détestable ambition d'avoir des adorateurs au préjudice du souverain Maître, à qui seul tout culte et tout hommage appartient.

Je parle de ces douceurs vraies ou fausses, témoignées à un homme mondain, dont on entretient par-là les criminelles espérances.

Je parle de ces habillements immodestes que ni la coutume ni la mode n'autoriseront jamais, parce que ni la mode ni la coutume ne prescriront jamais contre le droit divin.

Ce ne sont là, dites-vous, que des bagatelles; mais la question est de savoir si Dieu en jugera comme vous, et si vous-mêmes, lorsqu'il vous faudra comparaître devant son tribunal, vous n'en jugerez pas autrement. Vous prétendez que ce sont là des choses indifférentes; et moi je soutiens que ce sont tout autant de crimes. Vous prétendez que pour vivre dans les règles, il faut vivre de la sorte; et moi je soutiens que vivre de la sorte, c'est violer toutes les règles de la religion que vous professez. Quel scandale de voir des femmes, dans le christianisme, tenir une pareille conduite, s'accoutumer à de semblables discours, en faire un divertissement et un jeu, aimer les railleries et les équivoques, se plaire à les entendre, ou ne témoigner là-dessus qu'une fausse répugnance, et d'un air qui, bien loin d'en arrêter la licence, ne sert qu'à la rendre encore plus hardie et qu'à l'exciter!

C'est de vous, mes sœurs, (le savez-vous, et jamais y avez-vous bien pensé devant Dieu)? c'est de vous

que dépend, en quelque sorte, la sainteté et la réforme du christianisme; et si vous étiez toutes aussi chrétiennes que vous devez l'être, le monde, par la plus heureuse nécessité, deviendrait chrétien. Ce qui afflige tous les Ministres de l'Évangile, c'est que l'on prétend maintenant, et peut-être avec justice, vous rendre reponsables de ces débordements des mœurs que nous voyons croître de jour en jour; et que l'on n'en accuse plus simplement vos lâchetés, vos complaisances, vos faiblesses; mais qu'on l'impute à vos artifices et à votre dépravation. N'est-il pas étonnant, en effet, qu'au mépris de cette modestie, de cette régularité, et de cette pudeur que Dieu vous avait données en partage, et que le vice même respectait dans vous, il y en ait, parmi vous, d'assez endurcies, pour affecter de se distinguer par un enjouement et une liberté auxquelles tant d'âmes se laissent prendre comme à l'appât le plus corrupteur? Combien de femmes, perdues d'honneur aussi bien que de conscience, par un renversement inouï, ne voit-on pas faire les avances et les frais, s'épuiser, s'endetter, se ruiner pour les mondains à qui elles sont asservies, dont elles essuient tous les caprices, qui n'ont pour elles que des hauteurs, et qui ordonnent de tout chez elles en maîtres.

Un sexe tout entier n'a presque point d'autre ennemi de sa gloire que ce vice infame. Quelques défauts qu'ait une femme, une fille, elle a toujours dans sa pudicité, de quoi soutenir sa fierté, mais de quelque

autre vertu qu'elle se vante, elle porte avec ce seul défaut la confusion sur le front.

Et vous, hommes charnels, en vain rejetez-vous sur le sexe le plus faible l'opprobre et la confusion d'un péché commun à tous les deux. Étrange illusion, dit saint Augustin, que dans un péché commun la honte ne soit pas égale! Mais, non : ce ne fut pas seulement sur les femmes étrangères qui séduisirent Salomon, que l'on rejette la honte de l'impureté; c'est aussi sur Salomon même que l'opprobre s'attacha. Il est vrai qu'on admirera dans tous les temps le merveilleux cours de son règne; mais dans tous les temps aussi on rougira des égarements de sa vie, et l'on ne regardera qu'avec plus d'horreur l'affreuse tache, dit l'Écriture, que sa passion lui a fait imprimer à sa gloire.

Je vous le demande, mes frères, combien voit-on d'impudiques dans le monde qui se convertissent? je dis, d'impudiques par état. En trouvez-vous beaucoup en qui la grâce ait opéré ce changement? Je trouve bien, disait autrefois saint Chrysostôme, des âmes pures qui se sont tout-à-fait préservées du péché; il y en a eu de tout temps et il y en aura toujours pour l'édification de la ville et pour la gloire de Jésus-Christ. Je vois dans le christianisme des sociétés d'hommes crucifiés au monde et à la chair, qui sur la terre semblent vivre comme les Anges du Ciel; j'y vois des assemblées de Vierges, qui, selon l'expression de saint Jean, ont blanchi leur vêtement dans le sang de l'Agneau; j'y vois des femmes pleines de vertu, des veuves

d'une réputation et d'une vie irréprochable; mais des chrétiens chastes et réglés après avoir vécu dans le désordre, mais des hommes autrefois lascifs et voluptueux qui aient cessé de l'être, mais des âmes libertines et dissolues qui recouvrent le don de la pudeur après l'avoir perdu par l'incontinence; ah! mes frères, reprenait ce saint Docteur, c'est ce que je cherche dans le monde, mais assez inutilement; et c'est ce qui me fait douter si, lorsqu'il s'agit de ce crime, la pénitence n'est pas encore plus rare que l'innocence, et s'il n'est pas plus facile de ne pas tomber du tout, que de se relever après sa chute.

FRAGMENT

D'UNE INSTRUCTION

SUR L'OCCASION PROCHAINE.

. . . . . .

Comprenez de là combien les occasions prochaines sont dangereuses. Mais voici des exemples, tirés des Livres saints, qui nous le feront encore mieux sentir. Ève, la première des femmes, était juste et dans l'état d'innocence; mais elle était curieuse, et c'est une tentation bien commune au sexe. Il n'y avait pas longtemps qu'elle était avec Adam son mari; elle le quitte, elle va seule se promener dans le jardin, elle rencontre le serpent, elle s'arrête, elle s'entretient avec lui, quelque hideux qu'il soit, elle ne laisse pas de l'écouter, enfin elle le croit; et parce qu'elle avait cherché l'occasion, ou qu'elle y était volontairement demeurée, elle y périt malheureusement. Elle mangea du fruit défendu, et en fit manger à Adam; elle tomba dans le crime, et perdit la grâce de son Dieu. David, ce prince selon le cœur de Dieu, ce roi juste, ce modèle de sainteté et de perfection, se promenait dans une des salles de son palais; il aperçoit de loin Bethsabée : mais si cette femme était loin de lui, dit saint Augustin, la passion en était bien proche : *Mulier longè, libido propè*. Ah! grand prince, retirez-vous de là; si vous ne détournez vos yeux, vous voilà perdu. Il ne le fit pas,

il n'évita pas l'occasion, il ne prit pas une précaution si nécessaire, et de Prophète qu'il était, il devint un homicide et un adultère. Si Salomon, cet homme incomparable pour sa sagesse et sa piété, eût d'abord éloigné les femmes étrangères qui le séduisirent dans la suite, il ne se fût pas porté à des excès si honteux et si indignes de son caractère et de son rang. Mais il se rendit familier avec elles, il les retira auprès de lui; et dans quel précipice se laissa-t-il conduire? L'amour déréglé qu'il eut pour ces femmes le fit tomber dans les adultères les plus effroyables. De l'adultère il passe à l'idolâtrie : il adore autant de fausses divinités que ses concubines lui en présentent; il leur fait construire des temples, il leur offre de l'encens. Salomon devient un scandale public et un prince idolâtre, parce qu'il s'expose à l'occasion. Que dites-vous à cela, mes frères, et qu'en pensez-vous? Êtes-vous plus saints que ne l'étaient ces deux grands rois si chéris du Ciel, et avez-vous moins à craindre de votre faiblesse? Vous vous précipitez de vous-même dans une occasion dangereuse : allez, immanquablement vous tomberez dans le péché. Eh! mes frères, vous ne le savez que trop, par une fatale expérience du passé; car enfin, combien y en a-t-il parmi vous qui vivraient encore dans la grâce de Dieu, s'ils n'avaient pas eu cette passion effrénée pour la débauche, les divertissements et les jeux, occasions où ils se sont perdus par des excès, des jurements et des blasphèmes? Combien y a-t-il de jeunes gens dans cette Paroisse, qui auraient encore leur innocence baptismale, s'ils eussent évité soigneusement la lecture des mauvais livres, les fréquentations

et les danses, funestes occasions qui n'ont servi qu'à allumer le feu de l'impureté dans leur cœur? L'expérience funeste que vous avez du péché doit vous instruire, doit vous faire trembler pour l'avenir. Tout cela, mes frères, doit vous faire sentir que si vous n'évitez les occasions, quelque sainteté que vous ayez, vous vous perdrez infailliblement; c'est Dieu même qui vous l'assure. C'est de là sans doute que venait cette sainte réserve de Job, qui avait fait un pacte avec ses yeux pour ne laisser jamais échapper un seul regard qui pût faire la moindre impression sur son âme. C'est de là sans doute que venait cette admirable sobriété de saint Timothée, qui n'usait du vin qu'en très-petite quantité, pour n'y pas trouver une occasion de luxure : *In quo est luxuria* (1); cette sainte retenue de saint Augustin, lequel, après sa conversion, ne voulut jamais permettre à sa propre sœur de demeurer avec lui, ne recevant qu'avec peine ses visites, et ne lui parlant jamais qu'en présence de quelques témoins. Les exemples de ces grands Saints, qui aimaient le Seigneur, qui craignaient le péché, doivent nous apprendre combien il est dangereux de s'exposer aux mauvaises occasions, parce qu'elles nous font perdre la grâce de Dieu, vous venez de le voir; j'ajoute, parce qu'elles nous empêchent de la recouvrer par la pénitence. Oui, pécheurs, soyez-en bien persuadés, si vous n'évitez avec soin les occasions du péché, vous ne vous convertirez point, vous ne reviendrez jamais à Dieu par la pénitence. Car voici comme je raisonne, d'après

(1) Ephes. v. 18.

les Pères : On ne peut faire pénitence, lorsqu'on a une volonté expresse ou tacite de pécher, ou lorsqu'on commet les actes mêmes du péché : rien n'est si formellement opposé à la véritable pénitence. Or tel est votre état, pécheurs qui restez volontairement dans l'occasion prochaine. Donc vous ne sauriez faire pénitence. Que vous ayez la volonté expresse ou tacite de pécher, rien de plus certain; et voici comme je le prouve. Celui, dit saint Thomas, qui veut la cause dont un tel effet suit ou nécessairement ou ordinairement, veut actuellement cet effet : *Qui vult causam ex qua necessariò vel regulariter sequitur effectus, cupit virtualiter effectum* (1). Le péché suit toujours ou presque toujours de l'occasion du péché. Vous voulez rester dans l'occasion : voulant la cause, vous voulez l'effet; vous avez donc la volonté de pécher. Or, mes frères, est-ce se repentir d'avoir péché, que de vouloir pécher encore? Quelle illusion! quelle erreur! En second lieu : vous commettez actuellement un péché mortel, en vous exposant à cette occasion. Est-il rien de plus contraire à une solide conversion? Ah! mon Dieu, fortifiez-moi, et faites bien comprendre cette vérité à mes auditeurs. Il y a deux péchés en ceci, mes frères, s'exposer, c'est le premier; tomber, c'est le second. Je m'explique par un exemple. Dans cette occasion d'impureté à laquelle vous vous exposez, soit en restant dans cette maison, soit en vous trouvant à cette danse, soit en fréquentant cette personne : quand vous ne tomberiez pas dans l'impureté, vous avez

(1) S. Thom. 1. II. 96.

péché mortellement en vous exposant au danger d'y tomber; car Dieu vous défend, par le même précepte, et l'impureté, et l'occasion d'y tomber; et quoique vous n'ayez pas commis l'acte extérieur de l'impureté, vous avez déjà commis un péché mortel, en ce que vous vous êtes exposé au danger manifeste de le commettre. Dites-nous après cela que tout se fait honnêtement, que Dieu n'y est pas offensé! mais ne suffit-il pas de s'exposer à l'occasion, pour pécher? et le danger auquel vous vous exposez de l'offenser, n'est-il pas un péché, et un péché très-grand! Vous n'y offensez pas Dieu! mais je vous dis et je vous répète que vous l'offenserez tôt ou tard; car il est de foi que quiconque aime le péril, y périra, c'est-à-dire, y péchera. La cause qui demeure toujours la même, produit toujours le même effet. Or, mes frères, est-ce faire pénitence que de rester dans le danger de pécher, dans la volonté de pécher, que de commettre actuellement même le péché?

Et qui serait le Confesseur qui oserait entreprendre de vous donner l'absolution dans cet état? Non, non, cela nous est expressément défendu par l'Église; et malheur à nous, si nous venions à vous absoudre, tant que vous vivez dans l'occasion prochaine! La paix que nous vous donnerions, dit saint Cyprien, serait une paix qui nous serait, à nous, pernicieuse; et à vous, infructueuse et inutile. L'indulgence que nous vous accorderions serait une indulgence qui ne vous servirait de rien, et qui nous damnerait nous-mêmes. Après cela, cherchez des Confesseurs lâches et timides; plaignez-vous de nous, quand nous vous paraissons trop

sévères. Si nous en usions autrement à votre égard, nous serions des prévaricateurs, nous profanerions les Sacrements de l'Église; et vous, vous commettriez les plus monstrueux sacriléges, au lieu de faire pénitence. En effet, mes frères, qu'est-ce que faire pénitence? c'est haïr, c'est détester le péché de tout son cœur, dit saint Thomas, c'est pleurer les péchés qu'on a commis, et ne commettre plus les péchés qu'on a pleurés : et rester dans les occasions, c'est aimer le péché; et vivre dans l'occasion, c'est n'être pas fâché d'avoir commis ces péchés, et en vouloir commettre de nouveaux. Je ne mens point, et je dis la vérité en Jésus-Christ : *Veritatem dico, non mentior* (1). C'est vous qui mentez, pécheurs, si vous dites le contraire. Celui qui, en marchant dans un chemin glissant, a fait plusieurs chutes, et qui continue d'y marcher, est un menteur quand il dit qu'il est fâché de tomber, et qu'il serait bien fâché de tomber encore. Cela n'est-il pas vrai? Appliquons cet exemple à notre sujet : *Cecidisse satìs non piget qui in lubrico ambulat.* Cette boutique, cette maison, cette compagnie, ce jeune homme, ce cabaret, ce jeu, cette conversation, cette personne, cet emploi, cette danse, sont autant d'endroits glissants pour vous. Hélas! combien n'y avez-vous pas fait de chutes! Et vous y voulez encore marcher? il est donc faux que vous vous repentiez suffisamment, et que vous soyez sincèrement fâché de vos fautes; par conséquent, point de pénitence. Faire pénitence, dit saint Augustin, c'est ôter et retrancher toutes les causes et

(1) I. Tim. II. 7.

les occasions de ses péchés : *Satisfactio pœnitentiæ est peccatorum causas exscindere.* On ne peut faire pénitence, dit le Concile de Latran, pendant qu'on est dans des emplois, dans des professions qu'on ne peut exercer sans péché, parce qu'on est toujours dans l'occasion. Et bien loin de les ôter, vous les recherchez, vous en embrassez toujours de nouvelles! de précipice vous allez en précipice! Et vous voudriez me faire croire après cela, que vous êtes affligés de l'offense de Dieu, parce que peut-être vous versez des larmes sur votre état! Et moi je vous dis que c'est faussement que vous répandez des larmes. Vous dites que vous haïssez le péché, parce que vous vous confessez, parce que vous pleurez : et moi je vous dis que vous l'aimez, parce que vous vivez dans l'occasion. Ah! si vous vous repentiez, si vous pleuriez amèrement, comme saint Pierre, comme lui vous sortiriez au plus tôt de l'occasion du péché, où, selon le vénérable Bède, il vous est impossible de faire pénitence. Vous, ivrogne, vous sortiriez pour toujours de ce cabaret, vous vous interdiriez, pour toute votre vie, ce lieu de débauche et de dissolution où vous êtes tombé dans de si horribles excès. Vous, impudique détestable, vous sortiriez de cette maison, pour n'y mettre jamais plus le pied; de cette maison, où un tel, une telle vous ont porté au péché, et ont été pour vous un sujet de scandale et de chute. Si vous détestiez souverainement vos péchés, vous chasseriez de chez vous cette malheureuse créature, qui vous sert d'attrait pour satisfaire vos passions, avec qui vous entretenez un mauvais commerce; vous lui fermeriez la porte de

votre maison, et vous ne l'y laisseriez jamais mettre les pieds de sa vie. Vous, jeunes gens, vous éviteriez les danses et les fréquentations, qui sont des sources funestes de désordres. Vous, fille chrétienne, vous fuiriez l'abord de ce jeune homme, comme celui d'un serpent dangereux. Vous, jeune homme, vous éviteriez cette rue, cette maison, ce rendez-vous, cette promenade, cette veillée, cet endroit où vous avez offensé Dieu, avec cette fille, par vos mauvaises pensées et par vos libertés criminelles. Vous éviteriez ces jeux, ces festins fréquents où vous dépensez follement le bien de votre famille, et où vous damnez souvent vos âmes par les péchés que la passion vous y fait commettre; vous éviteriez avec un soin extrême ces compagnies, ces assemblées mondaines où l'on ne parle que de plaisir et de joie, où le prochain est toujours sur le tapis. Si vous étiez pénétrés d'une véritable douleur à la vue de vos iniquités, vous brûleriez ces livres d'amourettes où vous avez fait tant de lectures impures; vous jetteriez au feu ces tableaux, ces peintures indécentes qui ont été pour vous et pour d'autres la cause de tant de mauvais regards, et la source de tant de pensées et de tant de désirs infames. Si vous étiez sincèrement repentant de vos fautes, vous termineriez au plus tôt ce procès, qui est une occasion à tant de médisances, de haines, de querelles, de mensonges et de désunions; vous renonceriez à ce trafic usuraire, à ce négoce où vous commettez tant d'injustices; à cette condition, à ce métier, à cet emploi que vous ne pouvez exercer sans vous rendre coupable d'une infinité de crimes, eu égard à vos dis-

positions présumées mauvaises. Vous, domestiques et servantes, vous quitteriez cette maison, ce maître, cette maîtresse qui vous font servir à des actions infames, à porter des lettres d'amour, à l'exécution de leurs vengeances, à maltraiter ceux à qui ils veulent du mal, couper leurs arbres, ou leur causer quelque autre dommage. Ah! voilà les preuves les plus infaillibles d'une pénitence véritable. Sans cela, point de repentir, point de conversion sincère, et par conséquent point de salut éternel. Et de là vient que la plupart des Docteurs croient que Salomon est damné, parce que, dit-on, il n'a pas détruit, pendant sa vie, les temples qu'il avait fait bâtir à l'honneur des faux dieux : temples qui avaient été pour lui des occasions d'idolâtrie et de scandale. Voilà, mes frères, la vérité dont il fallait vous instruire, que l'on ne peut se sauver ni faire pénitence pendant qu'on reste volontairement dans l'occasion prochaine du péché; et c'est l'instruction du Saint-Esprit, qui a présidé aux Conciles, et qui a éclairé et animé les Pères. Si quelqu'un vous dit le contraire, je vous conseille de lui dire anathème, comme saint Paul le commande aux Galates : car la doctrine opposée est fausse, impie et scandaleuse. Il faut vous convaincre présentement que les raisons que vous alléguez pour ne pas sortir des occasions, bien loin de vous excuser vous accusent, et au lieu de vous justifier vous condamnent. C'est ma seconde partie, dans laquelle, pour n'être pas long, je renfermerai la troisième.

SECOND POINT.

Les pécheurs que l'on presse de fuir l'occasion, s'en défendent par plusieurs raisons. La première : La tentation, disent-ils, n'est pas violente. La seconde : Ils ont une forte volonté de ne pécher pas. La troisième : Ils se confient au pouvoir de la grâce. La quatrième : Leur intérêt et leur honneur s'y trouvent compromis. La cinquième : Leurs confesseurs ne leur disent rien. Voilà les cinq raisons qui, pour l'ordinaire, leur servent de retranchement. Mais je dis que ces raisons, bien loin de les justifier, les accusent et les condamnent. Car il est évident, que, dans l'occasion prochaine, la tentation est plus violente, la volonté du pécheur plus faible, la grâce de Dieu plus languissante et plus rare : l'intérêt et l'honneur doivent céder nécessairement au salut : et si le Confesseur est trop indulgent, le Confesseur et le pénitent se damnent tous deux infailliblement. Reprenons tout ceci en peu de mots.

En premier lieu, il est constant que la tentation est plus violente, dans l'occasion. Trois choses en font la violence : le charme des objets, la couleur et le tour qu'on donne au péché, et la facilité de pécher. Tout cela se trouve dans l'occasion prochaine : donc la tentation y est plus violente. Par le charme des objets, j'entends l'attrait, le plaisir qui se trouve dans le péché, qui frappe notre imagination, qui surprend nos yeux, et qui attire notre cœur. Or, c'est dans l'occasion prochaine que l'attrait du péché charme le plus : le péché y paraît, y paraît animé, il saute aux yeux pour

ainsi dire. Tout tente dans l'occasion ; tous les sens sont saisis, la vue, l'odorat, l'ouïe : *Ex omni parte feritur animus per conspectum, per auditum*, dit saint Chrysostôme. Dans le bal, par exemple, dans cette compagnie, tout porte au péché : ce qu'on y voit, ce qu'on y entend, ces visages, ces contenances, ces airs affectés, ces conversations libres, ces chants, ces mots à double sens, ces parures, ces cajoleries, ces licences. Dans ces repas, dans ces festins : l'abondance des viandes, la délicatesse du vin, les bonnes grâces de l'hôte, tout porte à l'intempérance. Éve se perdit en considérant la beauté du fruit défendu. Dans ce métier, dans cette condition, dans cet emploi, l'espérance de gagner beaucoup, d'être au-dessus des autres, de pouvoir faire plaisir à un parent, à un ami, porte souvent au vol, à l'injustice; c'est là le charme de l'objet qui nous fait, pour l'ordinaire, offenser Dieu. Le tour, la couleur que l'on donne au péché est encore bien dangereux. Remarquez-le dans le serviteur d'Holopherne, qui fut parler de la part de son maître à la chaste Judith. Venez, bonne fille, lui dit-il, ne craignez point d'entrer chez mon seigneur, pour être honorée de lui, pour manger avec lui, pour boire du vin et vous réjouir. Voyez quelle couleur et quel tour ce malheureux donne à un infame péché qu'il médite, et qu'Holohperne avait déjà conçu. Un tour d'honneur, de joie et de délices, c'est là le tour qu'on donne ordinairement aux occasions du péché. Il faut faire, dit-on, comme les autres; quel moyen de s'en dédire dans cette compagnie? Je ne puis rejeter avec bienséance, dit cette fille, les manières engageantes

de ce jeune homme. C'est une espèce de nécessité de se trouver dans ce bal, dira cette femme du monde. On peut, disent ces débauchés, et l'on doit même faire comme tels et tels qui se donnent du bon temps, qui se jouent et qui se divertissent sans cesse. Ce n'est qu'une chandelle à vos yeux; mais vous vous y brûlerez comme le papillon. Je dois tâcher de m'élever à cette charge; elle me sera fort honorable, quoique d'ailleurs elle soit très-dangereuse. Nous nous rendrions ridicules, si nous faisions autrement. Si nous n'étions de tous les plaisirs et de toutes les parties, pour qui passerions-nous? il faut donner, ajoute-t-on, quelque chose aux temps, aux lieux, aux personnes. Peut-on, mes frères, donner au péché une couleur plus spécieuse, un tour plus dangereux? Ajoutez à tout cela cette facilité, ce penchant malheureux que nous avons au mal. On se sent d'abord attiré au vice comme par force; le charme des objets, la couleur qu'on donne au péché pour le rendre moins odieux, le mauvais exemple qu'on voit, tout réveille nos passions, tout nous pousse, tout nous entraîne, et nous devenons enfin pécheurs et libertins, ainsi qu'il arriva aux Israélites pour avoir fréquenté la compagnie des Égyptiens. Dites, après cela, que la tentation n'est pas violente.

Je conviens, me direz-vous, mon Père, que la tentation est violente; mais quelque violente qu'elle soit, j'ai une volonté très-forte d'y résister, bien que je ne quitte point cette maison, cet office, cette compagnie, ce cabaret, ce jeu. Je ne prétends pas offenser Dieu, mais seulement y trouver mon compte, et passer agréa-

blement une heure de temps : il est vrai que j'y ai commis plusieurs péchés dans le passé, mais j'espère de mieux faire à l'avenir. Voilà la seconde excuse que le pécheur apporte pour ne pas quitter l'occasion. Pitoyable excuse, s'il en fut jamais! Eh! qui est le pécheur au monde, le larron, l'homicide, l'adultère, qui, en commettant ses déréglements, prétende directement offenser Dieu? cela ne convient qu'à des démons, et non pas à des chrétiens, à des hommes; mais cela n'empêche point que vous ne soyez censé vouloir l'offenser, puisqu'il est certain, comme je vous l'ai déjà dit, que celui qui veut une cause, veut en même temps l'effet de cette cause. Celui-là ne serait-il pas ridicule, qui, ne voulant pas sortir d'une maison où le feu serait de tous côtés, dirait que son dessein n'est pas d'être brûlé, mais de prendre son plaisir et d'achever ce qu'il a commencé. Voilà, pécheurs, votre situation. Vous ajoutez que vous avez une très-forte volonté de résister à la tentation; mais quelque forte volonté que vous vous sentiez, elle sera bientôt affaiblie par tant d'attraits contagieux, qui surprendront et empoisonneront votre cœur. Ici la bravoure est vaine; il y a mille fois plus de vaincus que de vainqueurs. On voit des héros dans les armées : mais qu'il est rare d'en voir dans les occasions prochaines! ils tombent tous dans le piége du démon, comme le fort Samson dans les embuches de Dalila. Car enfin, mes frères, croyez-vous que le démon ait besoin d'employer tant de machines et de faire tant d'efforts pour nous renverser, nous qui ne sommes que des enfants de colère et des vaisseaux d'argile? L'esprit tentateur ne

demande pour cela, de notre part, que de très-légers commencements, dit Tertullien : *Nostris tantùm initiis opus habet.* Pourvu qu'on écoute d'abord cette personne qui s'insinue sous une apparence de probité, pourvu qu'on lui prête l'oreille et qu'on ait ensemble quelque entretien, c'est assez : après une réception favorable, viendra l'inclination; après l'inclination, la complaisance; après la complaisance, le désir; après le désir, le plaisir; après le plaisir, le désordre; après le désordre, le scandale. *Nostris tantùm initiis opus habet.* Dans l'attaque d'une ville, on ne travaille qu'à se rendre maître d'une porte : dès qu'il y en a une de gagnée, cela suffit; tout le reste est bientôt emporté. Il en est de même par rapport aux occasions : il ne faut au démon qu'une seule ouverture de notre part pour s'insinuer; que sera-ce quand nous lui ouvrirons toutes les portes de notre cœur, en nous laissant entraîner dans toutes les occasions? S'il ne lui faut qu'une étincelle pour causer un embrasement général, que sera-ce quand nous présenterons le flambeau tout allumé, et qu'avec lui nous soufflerons nous-mêmes le feu? S'il ne lui faut qu'une œillade, qu'une parole, qu'un geste pour nous plonger dans une entière corruption, que sera-ce quand nous nous donnerons la liberté de tout voir, de tout dire, de tout entendre, et de paraître dans tous les lieux, dans toutes les assemblées, d'être de toutes les parties? Ne sont-ce pas là les places d'armes du démon, et ses plus forts remparts? et nous sera-t-il facile alors de nous tirer de ses fers et de nous sauver de ses mains : *Nostris tantùm initiis opus habet.* Vantez après cela votre force;

elle sera, dit le Saint-Esprit, comme de l'étoupe sèche, auprès de l'occasion que vous dites n'être qu'une étincelle de feu par rapport à vous : mais une seule étincelle de feu n'est-elle pas capable de brûler la plus forte maison, une ville entière, de causer les plus terribles incendies? Ce jeune homme sera chaste dans sa maison, et cette fille encore davantage; mais ils se rencontreront, et converseront familièrement ensemble : c'est le feu et l'étoupe qui se rencontrent; qu'elle qu'ait été leur force et leur vertu dans l'éloignement, le feu les brûlera dans leur approche, et il n'y aura personne qui puisse éteindre ce feu de l'amour profane : *Erit fortitudo vestra ut favilla stupæ, et opus vestrum quasi scintilla; et succendetur utrumque simul, et non erit qui extinguat* (1).

Vous dites que vous avez une forte volonté pour ne pécher pas dans l'occasion; mais qui eut jamais une meilleure volonté pour ne pécher pas, que l'Apôtre saint Pierre. Je suis prêt, disait-il à Jésus-Christ, d'entrer en prison et d'aller à la mort, plutôt que de vous abandonner. Mais quelle faiblesse dans l'occasion! Il se mit à détester et à dire en jurant, Je ne connais point cet homme dont vous me parlez. Voilà, chrétiens, un exemple à faire trembler les plus hardis et les plus intrépides. Pierre, le prince des Apôtres, à qui Notre-Seigneur avait témoigné tant d'amour, qu'il avait élu par-dessus tous les autres pour l'établir chef de son Église, qui lui avait promis solennellement de mourir plutôt que de l'abandonner? Pierre, cet

(1) Isai. I. 31.

Apôtre qui paraissait, il n'y avait que peu de temps, si généreux, non-seulement abandonne son Maître, mais encore le renie, et par trois fois différentes, et avec des serments et des imprécations horribles, non pas y étant forcé par quelqu'un qui lui eût porté le poignard à la gorge, ou sollicité par quelque puissant prince qui l'eût menacé du feu ou de la roue; mais, ô extrême faiblesse de l'homme! à la simple parole d'une servante, parce qu'il s'était exposé témérairement à sa compagnie qui était une occasion dangereuse pour lui. O mon Dieu! qui ne tremblera? La plus forte colonne de l'Église est renversée; que deviendront de faibles roseaux? Après cet exemple de la faiblesse humaine, oseriez-vous dire que vous vous sentez assez de force pour résister, que vous formez les plus belles résolutions, que vous avez la meilleure volonté du monde? Résolutions fausses; car si de bonne foi vous vouliez vaincre le monde, vous ne balanceriez pas tant à le fuir, puisque vous ne pouvez ignorer que la fuite ne soit le plus sûr moyen pour en être le vainqueur. Volonté très-faible : car elle l'a été avant que vous fussiez dans l'occasion, lorsqu'elle a accepté d'y aller, et elle a déjà été vaincue : elle sera donc beaucoup plus faible dans l'occasion, lorsque le péché avec tous ses charmes se présentera à elle. Hélas! dit Salvien, vous êtes déjà à demi brûlé par le premier péché que vous avez commis en vous jetant dans l'occasion, et encore vous ne craignez pas un plus grand feu ni un incendie plus allumé qui vous menace! Résolution, volonté très-inefficace, qui se démentira infailliblement dans l'occasion. Le passé suffit pour vous l'apprendre;

car, sans tant de raisonnements, votre propre expérience vous convainc parfaitement de ce que je dis. Combien de fois avez-vous eu dessein de ne plus retomber dans le péché? Mon Dieu! que de résolutions n'aviez-vous pas faites qui vous paraissaient bonnes et sincères? combien de fois même ne l'aviez-vous pas promis à votre Confesseur? Néanmoins en combien de rencontres l'occasion n'a-t-elle pas fait évanouir les promesses que vous aviez faites et les résolutions que vous aviez formées? Vous avez toujours vécu comme auparavant, toujours dans le péché, tant que vous n'en avez pas fui l'occasion; bien plus vous y vivrez encore, et vous y mourrez enfin, si vous ne vous déterminez à l'éviter avec un soin extrême. Car enfin, les compagnies, le jeu, les plaisirs, en un mot, le monde sera toujours aussi engageant pour vous qu'il l'a été, vous serez toujours aussi faible pour lui résister, et Dieu ne vous donnera pas plus de secours dans le péril où vous vous serez vous-même précipité. C'est de quoi vous êtes dans le fond assez instruit, quoique vous tâchiez de vous persuader le contraire.

Mais, mon Père, je ne l'ai jamais cru ainsi; car je compte beaucoup sur la grâce de Dieu, qui est très-grande et très-puissante; j'ai confiance qu'il ne m'abandonnera point, et qu'il ne permettra pas que je sois tenté au-dessus de mes forces, ni que je succombe à la tentation. Voilà, mes frères, la troisième excuse qu'on apporte pour ne pas sortir de l'occasion : le pécheur espère que Dieu lui fera la grâce de ne point tomber dans le péché. Mais, pécheurs, pécheresses, répondez-moi : Qui vous a dit qu'il vous assistera dans ces rencontres?

où l'a-t-il promis, et à qui l'a-t-il fait? Vous ne trouverez pas un seul passage, dans toute l'Écriture sainte, où Dieu promette de secourir ceux qui demeurent volontairement dans l'occasion du péché. Vous ne trouverez pas, dans toute l'Histoire ecclésiastique, l'exemple d'un seul à qui il ait fait cette grâce. Quand Dieu a promis de secourir les Chrétiens dans les tentations de péché qui leur arrivent, cela ne s'entend pas pour les occasions où ils se mettent volontairement eux-mêmes. Il faut raisonner à proportion de la Providence surnaturelle de Dieu pour la conduite de sa grâce, comme nous raisonnons de sa Providence naturelle pour nous secourir dans les besoins de la vie. Après qu'il nous a mis au monde, il s'est obligé, dit saint Thomas, par une espèce de justice universelle, de nous conserver la vie, et de nous donner les moyens nécessaires pour la défendre; mais cela s'entend pour les dangers ordinaires et communs, et non pas pour les extraordinaires où nous nous jetons volontairement nous-mêmes. Si un homme, par exemple, avalait du poison, s'il se précipitait du haut d'un rocher, s'il se jetait dans le feu; Dieu n'est pas obligé à faire des miracles pour le préserver de ce danger; il n'a pas engagé sa Providence à secourir notre témérité et à faire des prodiges pour empêcher l'effet de notre imprudence. Dieu a commandé à ses Anges de vous garder dans toutes vos voies, mais non pas dans les précipices où vous vous jetez. Disons le même dans l'ordre de la grâce : Dieu s'est obligé de secourir les chrétiens dans les dangers communs et ordinaires, mais non pas dans ceux où nous tombons par notre

pure négligence ou par nos mauvaises inclinations. C'est à cette condition, dit saint Cyprien, que la force de la grâce est communiquée aux Chrétiens pour secourir ceux qui se servent de prévoyance à connaître les dangers, non pas pour ceux qui s'y précipitent témérairement. Il est vrai que Dieu a conservé des Saints, dans des occasions très-dangereuses. Il a conservé la vertu de Job, parmi les exemples pernicieux des infidèles; l'innocence de Joseph, parmi les sollicitations de sa dame; la chasteté de Susanne, contre les attaques des vieillards impudiques. Oui, mais ce sont des occasions où ils ne s'étaient pas exposés eux-mêmes. Croyez-vous que Dieu se fût comporté de la sorte, si Job eût demeuré volontairement dans ces terres idolâtres, si Joseph eût recherché l'occasion d'être seul avec sa dame, et si Susanne fût allée à dessein dans ce jardin pour tenter ces malheureux vieillards? Il est certain que Dieu ne les aurait pas secourus dans ces tentations, et qu'il ne leur eût pas donné des forces pour triompher dans ces occasions recherchées. Et vous prétendez que Dieu vous conservera dans cette maison où vous êtes dans l'occasion prochaine d'impureté? qu'il vous empêchera de continuer les mauvaises pratiques que vous exercez depuis long-temps dans ce métier, dans cette charge? que vous fréquenterez encore le cabaret sans vous enivrer selon votre coutume? Allez, vous êtes un téméraire qui tentez Dieu, et qui voulez qu'il fasse pour vous de plus grands miracles dans l'ordre de la grâce, qu'il n'en a jamais faits dans l'ordre de la nature.

Après cela, fiez-vous au pouvoir de la grâce, qui

est grande, dites-vous. Et moi, tout au contraire, je prouve qu'elle est très-languissante, très-rare, très-petite. S'il en faut croire saint Cyprien, jamais Dieu n'assiste de sa grâce ce qu'il défend : *Nunquam juvat quod vetat.* D'ailleurs les Théologiens disent, que comme il y a deux sortes de Providence, l'une ordinaire, et l'autre extraordinaire ; il y a de même des grâces que Dieu donne, des grâces ordinaires qui sont faibles, et des grâces extraordinaires qui sont fortes et comme miraculeuses. Vous avalez du poison, ou vous vous jetez dans un abîme ; il faut une Providence extraordinaire pour vous conserver la vie : de même, dans cette occasion prochaine où vous vous exposez volontairement, il vous faudrait une grâce miraculeuse comme celle que Jésus-Christ donna à saint Paul, dans le temps qu'il persécutait son Église; il faudrait que Dieu, qui préserva les trois Enfants dans la fournaise de Babylone par un grand miracle, vous empêchât de brûler, par un plus grand prodige, dans cette occasion d'impureté. Dieu ne fait point ainsi des miracles sans nécessité, et il n'est pas nécessaire ni même à propos qu'il les fasse pour vous, qui êtes un présomptueux, un téméraire qui ne les méritez point. Or, pouvez-vous oser vous promettre ce miracle de la grâce, lorsque vous vous jetez par imprudence, par insolence et par désespoir dans ce précipice? Celui qui se jette dans l'occasion d'offenser Dieu, par un motif de confiance à la grâce, mérite que Dieu l'abandonne. C'est un téméraire et un présomptueux; Dieu n'est pas même obligé de le secourir, il est au contraire en quelque manière obligé de l'abandonner,

dit saint Cyprien : *Ita fortitudo spiritalis nobis collata est, ut providos, non præcipites, tueatur.* Car, ou vous croyez que vous résisterez aisément à l'occasion, à la tentation, ou vous croyez que vous n'y résisterez point. Si vous vous croyez assez forts pour résister, vous êtes des téméraires et des orgueilleux, et vous méritez d'être châtiés de Dieu, par la soustraction de ses grâces. Si vous ne croyez pas pouvoir y résister, vous allez donc offenser Dieu de sang froid; vous allez donc, les yeux ouverts, vous jeter dans le crime. Ah! malheureux pécheurs! ne méritez-vous pas que la justice de Dieu vous abandonne à votre passion et aux démons? Voilà, mes frères, comment la grâce que le pécheur disait être grande, ne lui sera point du tout accordée, ou du moins elle sera très-faible et fort petite.

Voilà déjà trois des retranchements du pécheur renversés et détruits. Il allègue que dans l'occasion la tentation sera médiocre, et elle sera très-violente; que sa volonté, pour ne pécher pas, sera forte, et elle sera faible; que la grâce de Dieu sera grande et puissante pour l'aider et le soutenir, et il n'en recevra point, ou s'il en reçoit quelqu'une, elle sera très-petite et très-languissante. Mais je veux vous accorder quelque chose, et supposer, ce qui n'est pas, que Dieu vous conservera dans sa grâce, et que vous ne l'offenserez plus, quoique vous demeuriez dans cette maison où vous entretenez un mauvais commerce : vous ne seriez pas pour cela dispensé d'en sortir. Car quand vous ne pècheriez plus, la personne avec qui vous avez commis le péché le continue encore, au moins de pen-

sée et de désir, et vous lui en donnez l'occasion; j'ajoute que vous donnez sujet de scandale à tous ceux qui savent votre commerce abominable, et qui croient que vous le continuez, puisque vous demeurez toujours dans cette maison.

Mais si je sors de cette maison, me direz-vous, si je romps avec cette personne, si je ne vais plus dans cet endroit, si je quitte cet emploi, cet office, je ne saurai ni que faire ni où aller, je perdrai ma fortune, je ruinerai mes affaires; où trouverai-je à gagner ma vie et celle de ma famille? infailliblement je me rendrai malheureux pour le reste de mes jours. Quatrième excuse qu'on apporte pour ne pas sortir de l'occasion prochaine. Mais, mes frères, voilà une raison bien pitoyable et bien indigne d'une âme chrétienne! Comme si tous les biens de ce monde et tous les avantages de la fortune étaient comparables à votre salut! Et que deviendra donc cette parole de l'Évangile. . . . . .
. . . . . .

INSTRUCTION

SUR LE MARIAGE.

Vocatus est Jesus et Discipuli ejus ad nuptias.
Jésus fut convié aux noces avec ses Disciples.
Joan. II. 2.

Jésus-Christ, mes frères, le plus sobre et le plus mortifié de tous les hommes, invité à des noces, et ne dédaignant pas de s'y trouver : quel mystère! et que signifie cette circonstance de l'Évangile? On peut dire, avec saint Jérôme, que le divin Sauveur voulut assister à ces noces, pour empêcher les désordres qui arrivent souvent dans ces sortes d'assemblées, et pour arrêter, par un exemple de tempérance, les excès, les débauches et les scandales qui s'y commettent pour l'ordinaire. On peut ajouter, avec saint Ambroise, qu'il voulut assister aux noces de Cana, auxquelles on l'avait invité, afin de nous apprendre par-là, qu'il se trouve dans tous les mariages où l'on consulte sa divine volonté, et que dès lors ce sont des mariages saints et heureux, puisqu'un Dieu les honore de sa présence et les comble de ses bénédictions et de ses grâces. Mais, au contraire, si on n'y appelle pas Jésus-Christ, si on y entre sans son conseil, on peut dire, en vérité, qu'il n'y a plus rien dans le mariage que de profane, ni rien qui le relève. On n'y trouve qu'affliction, que croix, que malédiction, que désespoir, qu'enfer. Il s'agit donc de prévenir tous ces malheurs,

en vous approchant de ce Sacrement avec des dispositions toutes chrétiennes, et c'est ce que je prétends vous apprendre dans cette instruction. Mais ce n'est pas assez d'en approcher dignement; il faut y vivre saintement, en remplissant avec fidélité tous les devoirs de conscience et toutes les obligations indispensables qu'il vous impose. Ce point de morale regarde toute sorte de personnes, celles qui sont libres, et celles qui ne le sont pas. Êtes-vous libre, et voulez-vous embrasser l'état du mariage? cet état demande de vous de très-saintes dispositions : vous le verrez dans mon premier point. Êtes-vous déjà engagé dans le mariage? cet état vous impose des obligations essentielles que vous devez remplir : vous le verrez dans mon second point.

PREMIER POINT.

Le mariage est saint, de quelque côté qu'on le considère; et saint Paul même ajoute qu'il est honorable en toutes choses : *Honorabile connubium in omnibus* (1). Il est saint et honorable par rapport à son Auteur. Il a été institué de Dieu dans le Paradis terrestre, consacré de Dieu dans la Loi de Moïse, mis et élevé au rang des Sacrements, par l'Homme-Dieu, dans la Loi de grâce. Le mariage est saint par rapport à son modèle. Il nous représente celui de Jésus-Christ avec la nature humaine; celui de Jésus-Christ avec l'Église, au jour de sa Passion; celui de Jésus-Christ avec l'âme juste, au jour de la mission et de la descente de son

(1) Hebr. XIII. 4.

Saint-Esprit. Le mariage est saint et honorable par rapport à sa matière. Dans les autres Sacrements, ce sont des matières inanimées et insensibles : la matière du Baptême c'est l'eau ; la matière de l'Eucharistie, c'est le pain et le vin. Mais dans le sacrement du mariage, ce sont des créatures animées et raisonnables qui servent de matière à Jésus-Christ, je veux dire les corps de l'homme et de la femme qui s'engagent mutuellement, et que saint Paul appelle les temples de l'Esprit saint. Le mariage est saint par rapport à sa fin. Il a été institué de Dieu, pour former une société sainte entre l'homme et la femme, que la mort seule serait capable de diviser. Il a été institué, non pour autoriser le libertinage, mais pour l'empêcher ; non pour allumer la concupiscence, mais pour en arrêter les désordres ; non pour mettre des libertins au monde, mais pour donner des enfants à l'Eglise et des élus au Ciel. Enfin le mariage est saint et honorable par rapport à ses effets. Le premier de ces effets, est une augmentation de la grâce sanctifiante et des habitudes surnaturelles qui sont déjà dans une âme bien disposée : le second est une infusion de certaines grâces actuelles propres à la vie que les personnes mariées doivent mener pour se sanctifier dans leur état. En effet, ces sortes de grâces donnent à un homme et à une femme un esprit d'union et de concorde pour s'aimer, un esprit de patience et de douceur pour souffrir tranquillement leurs défauts et leur mauvaise humeur, un esprit de chasteté pour demeurer dans les bornes de leurs devoirs, un esprit de sollicitude et de prévoyance pour veiller aux besoins de leur famille, un esprit de

religion et de piété pour se sanctifier tous deux dans leur état et élever leurs enfants dans l'amour et dans la crainte de Dieu.

De toutes ces circonstances ne devons-nous pas conclure, avec saint Paul, que le mariage est un Sacrement grand, honorable, saint, infiniment respectable? Y avez-vous jamais bien pensé? Hélas! vous l'aviez regardé jusqu'ici comme une affaire purement temporelle, comme une chose indifférente et toute profane, à laquelle ni Dieu, ni la Religion n'ont point de part. Instruisez-vous donc aujourd'hui du contraire. Mais si ce Sacrement est si vénérable, si saint, quelles dispositions n'exige-t-il pas de vous pour vous y sanctifier? sans doute des dispositions toutes saintes et toutes chrétiennes. Première disposition : il faut y être appelé de Dieu. Seconde disposition : il ne faut s'y engager que dans de bonnes vues et de saintes intentions. Troisième disposition : il faut le recevoir en état de grâce.

C'est une vérité incontestable que Dieu, qui veut sauver tous les hommes, veut les conduire au salut éternel par des moyens différents. Il veut y conduire celui-ci par le Sacerdoce, et celui-là par la Religion. Il veut sauver les uns dans le célibat, et les autres dans le mariage. Il est encore sûr, que Dieu attache à chaque état les grâces nécessaires pour s'y sanctifier, grâces qu'on ne trouve pas dans un autre état que Dieu ne nous a point marqué : de telle sorte, qu'une personne que Dieu appelle au mariage, y trouve des grâces propres pour son salut; et que s'il prend un autre parti où Dieu ne l'appelle pas, il n'aura plus les

mêmes grâces, et son salut sera en très-grand danger. Mais si on a besoin, dans chaque état de la vie, de la vocation de Dieu pour faire son salut, c'est surtout dans le mariage, dont les liens sont indissolubles et les dangers presque infinis. Car enfin, de quoi s'agit-il, dit saint Ambroise, quand il est question de se marier? Il s'agit de perdre sa première liberté et de se lier pour toute sa vie; il s'agit de demeurer, de converser, de se plaire éternellement avec une personne qui nous était auparavant ou inconnue ou indifférente. Car vous vous engagez, dit ce Père, et vous ne savez à qui; vous ne connaissez jamais l'esprit, le naturel, les qualités du sujet avec qui vous faites une alliance si étroite, qu'après votre parole donnée, et lorsqu'il n'est plus temps de la reprendre. Si une femme est emportée, orgueilleuse, fainéante, coquette, on ne connaît ses vices qu'après l'avoir épousée; il en est de même d'un homme. Le mariage une fois reconnu valide, c'est pour toujours. L'engagement est perpétuel, c'est la foi qui nous l'enseigne; en sorte que si la personne que vous avez épousée vous agrée, et qu'elle soit selon votre cœur, c'est un bien pour vous; mais si ce mari ne plaît pas à cette femme, si cette femme ne convient pas à ce mari, ils n'en sont pas moins liés ensemble, et quel supplice qu'une semblable union! Ce n'est parmi eux que plaintes, que reproches, que murmures, que querelles, que jalousies, que contradictions éternelles, qui ne finissent quelquefois que par le divorce ou par la mort. De là qu'arrive-t-il? on cherche à se dédommager au dehors, on tourne ailleurs ses inclinations; et à quelles infidélités, à quels désordres ne se laisse-t-on

pas entraîner? On ne s'embarrasse plus du soin d'une famille; on néglige absolument le salut de son domestique, on a peine à pourvoir à la nourriture et à l'éducation des enfants, qui deviennent vicieux et libertins; on manque enfin à ses devoirs les plus essentiels. Cependant les années s'écoulent, on demeure dans cet état jusqu'à la mort; et, comme disait saint Bernard, on ne fait que passer d'un enfer à un autre enfer; d'un enfer de péché et de crime, à un enfer de peines et de châtiments; de l'enfer du mariage, au véritable enfer des démons. Ce sont là des extrémités, me dites-vous; il est vrai, mais extrémités tant qu'il vous plaira, rien n'est plus commun dans l'état du mariage; et n'est-ce pas cela même qui vous en doit mieux faire connaître la pesanteur, et vous faire sentir en même temps la nécessité qu'il y a de recourir à Dieu avant de s'y engager? Car dès que vous y serez par son ordre ou son conseil, sa grâce adoucira infailliblement toutes vos peines, et sa Providence ne vous manquera jamais dans vos besoins. Mais si, au contraire, vous vous y jetez de vous-même et en aveugle, sans l'avoir auparavant consulté et sans savoir s'il vous y appelle, dès lors il vous refusera ses grâces spéciales avec justice, dit saint Cyprien, et vous laissera porter tout le poids de vos fers. Abandon terrible, je l'avoue, mais qui toutefois n'a rien que de juste et de raisonnable. Pères et mères, si un enfant s'est marié contre votre consentement ou sans vous en avoir demandé avis, ne vous moquez-vous pas de son malheur? Ne dites-vous pas : Il s'est marié sans ma participation; qu'il fasse comme il voudra, je ne me mêle plus de lui. S'il m'avait rendu

le respect qu'il me doit, s'il avait épousé la personne que je lui avais destinée, il serait heureux. Ce dénaturé m'a méprisé, il m'a désobéi : je l'abandonne, je le déshérite; et autant j'aurais eu d'affection et de tendresse, autant j'ai d'indifférence et de haine pour lui. Oh! si les hommes en agissent ainsi, croyons-nous, mes frères, que Dieu soit moins jaloux de son honneur, moins sensible à l'injure qu'on lui fait de ne pas le consulter dans une affaire aussi importante, moins disposé enfin à se venger de nos outrages, et à nous déshériter, je veux dire, à nous ôter ses grâces? Il est donc pour vous de la dernière conséquence, de savoir si Dieu vous appelle à l'état du mariage; car, encore un coup, si Dieu vous y appelle, vous trouverez infailliblement dans cet état des grâces propres pour votre salut; et si vous y entrez, au contraire, sans vocation, vous risquez de vous damner et de vous perdre sans ressource. Que devez-vous donc faire, si vous voulez sérieusement vous sauver? vous devez, avant de vous marier, consulter la volonté du Seigneur; vous devez lui faire souvent cette prière, avec le Prophète roi : *Notam fac mihi viam in quâ ambulem* (1) : Seigneur, manifestez-moi vos volontés, et faites-moi connaître quelle est la route que je dois prendre pour aller à vous. Et pour la mieux connaître encore, ajoutez à ces prières ferventes, des jeûnes, des mortifications, des aumônes, des neuvaines, des communions, et d'autres bonnes œuvres, telles que votre piété vous les suggérera; renoncez à vos passions, examinez-vous vous-même sur les inclinations que Dieu vous a don-

(1) Psal. CXLII. 8.

nées, sur les talents que vous avez reçus du Ciel. Êtes-vous capable de former une sainte société, d'élever des enfants dans la crainte de Dieu, en un mot, de supporter toutes les charges du mariage? Quand vous aurez ainsi consulté Dieu, et que vous vous serez interrogé vous-même sans légèreté et sans préoccupation, interrogez encore un Directeur sage et éclairé, qui connaisse parfaitement votre intérieur; interrogez votre père et votre mère, pourvu qu'ils ne se laissent point gouverner par la passion : étant certain que Dieu vous appelle au mariage, si c'est par le conseil de votre Directeur et de vos parents; qu'il s'explique le plus souvent par leur bouche, et qu'en faisant leur volonté vous faites la sienne. Quand vous aurez pris toutes ces sages précautions, et que vous aurez reconnu par quelque endroit que Dieu vous veut dans le mariage, demandez-lui qu'il vous montre celle qu'il vous a destinée, puisque, au rapport de Salomon, il n'appartient proprement qu'au Seigneur de donner une femme sage et vertueuse; et pour ne pas vous y tromper, faites-en un choix tout particulier. Et voilà en quoi consiste la quatrième disposition que le mariage demande de vous.

Pères et mères, n'engagez jamais vos enfants dans le mariage, sans que vous sachiez s'ils y sont portés. Laban et Bathuel s'aperçurent bien que le Ciel avait destiné Rebecca, leur fille, à Isaac; cependant ne dirent-ils pas qu'il fallait la faire venir pour savoir d'elle si c'était sa volonté : *Vocemus puellam, et quæramus ipsius voluntatem* (1). Mais aussi, mes chers

(1) Gen. XXII. 57.

enfants, ne vous engagez jamais dans le mariage sans la participation de vos parents. Rebecca, sans s'arrêter aux propositions du serviteur d'Abraham, ne courut-elle pas avec précipitation vers son père? et ne vous montre-t-elle pas par-là, ô filles, que vous devez vous rapporter du choix d'un mari à ceux qui vous ont mis au monde?

La différence d'humeur, l'inégalité de condition, la disproportion d'âge, sont autant de funestes causes du malheur de la plupart des mariages. Abraham défendit à son serviteur d'amener à son fils Isaac une épouse qui fût de la race de Chanaan, afin de nous apprendre, dit saint Ambroise, que le vice des parents passe, par une funeste succession, dans les descendants; que la fille mal instruite qui se moque de ses parents, n'aura jamais la soumission qu'elle doit avoir pour son époux; et réciproquement, qu'un mari qui a mené une vie libertine, n'aura jamais l'amitié et la complaisance qu'il est obligé d'avoir pour sa femme. Il faut donc prendre garde à la personne avec qui l'on veut s'établir. Que doit-on demander en elle? Premièrement, qu'elle soit, autant qu'il se peut, de même âge et de même condition; car si une personne pauvre se marie avec une personne riche, ou une personne avancée dans l'âge, avec une qui ne l'est point, il n'y aura certainement, dans ces sortes de mariages, que jalousies et que mépris.

En second lieu : on doit faire en sorte que les humeurs, les inclinations et les tempéraments des personnes conviennent ensemble; autrement la paix et l'union, qui sont les doux liens du mariage, ne s'y

trouveraient pas. Samson était trop sincère pour Dalila dissimulée. La femme de Job était trop querelleuse et trop emportée pour un homme si patient et si soumis. Mais surtout l'on doit chercher, dans la personne avec qui l'on veut s'allier, la piété et la vertu, plutôt que les richesses et les autres talents de la nature. C'est l'avis que vous donne le Saint-Esprit : Avez-vous, dit-il, une fille à marier, donnez-la à un homme de bon sens, qui ait la crainte de Dieu et son amour : *Homini sensato da illam* (1). Or, remarquez que le Saint-Esprit ne vous dit pas de la donner à un homme riche, qui ait de grandes charges, distingué par sa naissance et ses emplois; mais à un homme sage. Les véritables richesses d'un homme, dit encore l'Écriture, sont une femme prudente et pieuse. Cependant, mes frères, disons-le à la honte et à la confusion des chrétiens. Que cherche-t-on dans les personnes avec qui l'on veut se marier? les richesses et la beauté. Voilà ce qui forme la plupart des alliances; voilà les deux grands mobiles des mariages d'aujourd'hui. Et cela est si vrai, que nous voyons tous les jours que si on propose une fille en mariage, on ne demande pas d'abord si elle est chaste, si elle est modeste, si elle aime la retraite, si elle fréquente les Sacrements, si elle est exacte à bien remplir tous ses devoirs. Ce n'est pas ce qu'on demande; mais on s'informe d'abord si elle est bien riche, si elle est unique, si elle a quelque riche succession à prétendre, si elle est capable de faire une bonne maison, si elle a plusieurs milliers de

(1) Eccli. VII. 7.

francs; ensuite on demande si elle a bonne façon, si elle est agréable, si elle est bien faite : et pourvu que ces deux choses se rencontrent ensemble, on est bientôt d'accord, le mariage est bientôt conclu; et il arrivera souvent qu'on préférera une personne riche avec certains défauts essentiels, à une personne moins riche, à la vérité, mais cependant ornée des plus belles vertus. On va même jusqu'à rompre des mariages, parce que tout l'argent qu'on souhaite ne s'y trouve pas. On veut tout, autrement il n'y a rien à faire. Une fille veut s'établir : elle s'informe seulement si se jeune homme a une telle charge; si elle est à lui; s'il occupe quelque rang considérable; s'il peut faire une honnête figure dans le monde. Un jeune homme veut se marier; il aime follement une fille, qui, par ses enjouements, par ses afféteries, par mille manières étudiées que vous savez mieux que moi, a su lui plaire. Quoiqu'elle ne soit pas de la même qualité que lui, quoique ses parents ou ses amis n'y consentent pas, il veut l'avoir; c'est uniquement son plaisir qu'il cherche. Quel aveuglement déplorable!

Ce n'est pas ainsi qu'en agit Abraham, lorsqu'il voulut marier son fils Isaac. Il pouvait le placer avec des filles riches à son voisinage, mais, comme le remarque saint Chrysostôme, il lui chercha bien loin une fille qui adorât le vrai Dieu, et qui eût véritablement la crainte du Seigneur. Ce n'est pas non plus ainsi, au rapport de saint Jérôme, qu'en usaient les premiers Chrétiens. Si un jeune homme voulait se marier, il cherchait avec soin une fille irréprochable, et d'abord qu'il l'avait trouvée, le mariage était con-

clu. Mais vous, mes frères, vous faites tout le contraire. Pères et mères vous vous attachez plutôt aux richesses qu'à la piété : aussi, que vous arrivera-t-il? Vous trouverez, vous dit saint Jérôme, une belle-fille riche, aisée, telle que vous la souhaitez dans votre maison, mais une belle-fille querelleuse, vaine, insupportable, impie, qui attirera la malédiction du Ciel sur elle et sur vous. Vous, ma fille, vous ne consultez, dans ce mariage, que votre orgueil, que votre vanité; vous ne prenez ce jeune homme, que parce qu'il occupe quelque emploi, qu'il est revêtu de quelque charge, et qu'il flatte par-là votre ambition. Eh bien! vous l'aurez; mais ce sera un joueur, un ivrogne, un débauché, qui vendra son emploi, qui mangera tout son bien, et qui vous réduira, par sa mauvaise conduite, aux plus fâcheuses extrémités. Vous, jeune homme, vous vous attachez uniquement à la beauté et aux charmes de cette fille; pour l'engager à vous aimer vous lui dites mille douceurs, vous lui témoignez que vous répandriez de bon cœur jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour elle; elle vous en dit autant de son côté; vous aimez ainsi à vous tromper l'un l'autre, la passion vous aveugle tous les deux. Patience! ces amitiés et ces douceurs passeront bientôt; les charmes et la beauté ne durent pas toujours. A peine serez-vous mariés, que vous éclaterez en reproches et en injures, que vous reconnaîtrez votre faute et votre malheur, et que vous sècherez ou de chagrin ou de jalousie : *Citò ejusmodi nuptias satietas solvit, et cùm primum lenocinium abscessit libidinis, quod libebat eviluit;* sans compter les autres malheurs épou-

vantables dans lesquels vous tombez, en ne vous proposant, dans le mariage, que des plaisirs sensuels et brutaux.

Troisièmement : on doit se marier dans des vues saintes et dans des intentions pures. Nous sommes les enfants des Saints, disait Tobie à Sara, et nous ne devons pas nous marier comme les païens qui ne connaissent pas Dieu. Importante maxime, sur laquelle ceux qui se marient doivent se régler. Quelles fins doit-on se proposer dans le mariage? que doit-on y chercher? On doit se proposer de s'y sanctifier et de vivre en paix, dans la crainte du Seigneur, avec la personne avec qui l'on s'unit. On doit y chercher un remède à la faiblesse humaine; car il vaut mieux, dit saint Paul, se marier, que de brûler; et dès qu'on ne se sent pas assez de courage pour vivre dans le célibat, il faut s'engager dans le mariage, pour éteindre par-là le feu de la concupiscence. Mais la fin principale que vous devez vous proposer dans le mariage, c'est d'avoir et d'élever chrétiennement des enfants, de leur inspirer l'amour et la crainte de Dieu, et de les mettre par-là en état de peupler le Ciel, et de glorifier éternellement le Seigneur, dans le séjour de sa gloire. C'est cette fin que Dieu demande de vous, c'est cette fin que se sont proposés dans le mariage, les Saints et les Saintes de l'ancien et du nouveau Testament. Vous savez, Seigneur, disait autrefois Tobie, que ce n'est point pour satisfaire ma passion que je m'engage dans le mariage, mais par le seul désir d'avoir des enfants qui vous louent, qui vous aiment, et qui vous bénissent éternellement : *Et nunc Domine tu*

scis, quia non luxuriæ causa accipio conjugem, sed solâ posteritatis dilectione, in qua benedicatur nomen tuum in secula seculorum (1). C'est de cette sorte que parlait aussi la jeune Sara, en répandant son cœur devant Dieu : Vous m'êtes témoin, Seigneur, que j'ai toujours conservé mon cœur pur de tout mauvais désir, et que si j'ai consenti au mariage, je l'ai fait dans la seule vue de me sanctifier et de vous plaire. Que ces dispositions sont saintes, mes frères! qu'elles sont édifiantes! mais qu'elles sont rares parmi les chrétiens de nos jours! Car où sont les chrétiens qui considèrent l'état du mariage comme un état de sainteté où Dieu les appelle? qui est-ce qui choisit cet état dans les vues de la prédestination éternelle et de son salut? Hélas! combien en voyons-nous, au contraire, qui y vivent sans piété, sans religion, dans un profond oubli de Dieu et de leur éternité? qui y vivent comme des bêtes, et qui ne cherchent, dans le mariage, qu'à contenter leur sensualité et à satisfaire leurs passions brutales? O vous qui prenez le parti du mariage dans des vues toutes charnelles, et qui ne vous y proposez que d'assouvir des désirs déréglés et impurs, tremblez à ce trait d'histoire, rapportée dans le Livre de Tobie. Il est écrit que Sara, fille de Raguël, eut sept maris qui furent étouffés, la première nuit de leurs noces, par le démon Asmodée. Pourquoi? parce qu'au lieu d'épouser cette fille, avec la crainte de Dieu, et pour en avoir des enfants qui servissent fidèlement le Seigneur, ils n'avaient d'autres vues, en

(1) Tob. VIII. 9.

s'alliant avec elle, que de contenter leur brutalité. Et tous ceux, ajoute l'Écriture, qui se marient de même, et qui n'ont pas Dieu devant les yeux en se mariant, tombent infailliblement sous la puissance du démon. Ah! mes frères, si Dieu voulait châtier de même tous ceux qui se marient pour les mêmes fins, et qui ne s'en proposent pas d'autres, dans le cours de leur mariage; ah! que d'hommes punis, étranglés et étouffés, la première nuit de leurs noces, ne verrions-nous pas tous les jours parmi nous? Que si Dieu n'exerce point ses punitions visibles et tragiques sur les chrétiens coupables, il ne laisse pas cependant que de les livrer aux puissances des ténèbres, et de les assujettir au démon pendant leur vie, en attendant de les abandonner à leur rage et à leur cruauté dans l'autre. S'il diffère de les punir d'une mort soudaine et imprévue, c'est pour les frapper un jour avec plus de colère d'une mort éternelle. S'il souffre encore qu'ils brûlent du feu de leurs brutales passions, c'est pour les précipiter bientôt dans les flammes et les feux éternels de l'enfer. C'est à vous à prévenir ces malheurs, en ne vous engageant dans le mariage, que dans des vues saintes et véritablement chrétiennes. Mais cela ne suffit pas : il faut encore s'y engager en état de grâce.

Car vous n'ignorez pas, mes frères, que le mariage est un Sacrement de la nouvelle Loi, qui confère la grâce de Jésus-Christ, établi pour sanctifier les âmes, pour représenter un de nos plus grands mystères qui est l'Incarnation du Verbe, et pour en appliquer les mérites à ceux qui le reçoivent dignement. *Sacramen-*

tum hoc magnum (1); c'est un Sacrement grand, saint et très-vénérable, dit l'Apôtre. Or, de là que s'ensuit-il? une obligation indispensable à laquelle on fait bien peu de réflexion dans le monde; car puisque c'est un Sacrement de la Loi de grâce, il n'est donc permis de le recevoir qu'avec une conscience nette, pure et exempte de péché; et quiconque manque à ce devoir, commet un horrible sacrilége, parce qu'il profane un très-grand Sacrement : *Sacramentum hoc magnum.* Vous condamneriez un homme qui cacherait un péché mortel dans le tribunal de la Pénitence, et vous l'accuseriez d'une horrible profanation; vous rougiriez vous-même, et vous n'auriez jamais le courage d'approcher de la sainte Table, ni de recevoir Jésus-Christ, avec une conscience impure; vous craindriez, avec raison, de commettre un effroyable sacrilége : or, le mariage est-il moins saint, moins respectable en qualité de Sacrement? Le Sauveur du monde l'a-t-il moins institué que les autres Sacrements? A-t-il moins de vertu pour donner la grâce que les autres Sacrements? contient-il des mystères moins élevés que les autres Sacrements? et par conséquent ne demande-t-il pas des dispositions aussi parfaites et une pureté de cœur aussi entière que les autres Sacrements? Cependant, de quelle manière se dispose-t-on aujourd'hui à recevoir le Sacrement de mariage? par le péché, par un long et criminel commerce de folles et de sales amours, qui sont la source d'une infinité de désordres et de scandales. Sous prétexte qu'un jour on peut ou on

(1) Ephes. v. 32.

doit se marier ensemble, ou peut-être qu'on est déjà fiancés, on se voit, au commencement, si vous voulez, avec honnêteté; ensuite on a de petites entrevues secrètes; on se donne enfin des rendez-vous où il n'y a même rien encore de criminel; on commence à s'y plaire, et ils deviennent plus fréquents; à force de voir toujours l'objet, on prend de l'inclination pour lui, on le voit avec plaisir; on pense à lui de nuit, de jour, on parle de lui volontiers, on ne s'en voit séparé qu'avec peine; de là naissent les pensées criminelles, les sales désirs; la passion s'enflamme toujours davantage; quand on ne peut se parler, on se fait des signes, on se donne des coups d'œil, partout, jusques même dans l'Église; et quand on peut se parler, on se dit des paroles tendres et affectueuses; on en vient ensuite à des discours, à des propositions qui blessent la pudeur; on reste les deux, les trois heures de nuit ensemble; on permet des attouchements et des baisers; d'un péché l'on tombe dans un autre, un crime attire une autre crime, bientôt on se donnera les dernières libertés, et l'on se plongera dans les désordres les plus criants. Grand Dieu! que de mystères d'iniquité ne se passe-t-il pas tous les jours dans ces fréquentations criminelles! Que d'abominations! que de scandales! Et l'on croupira sans aucun remords, dans ce funeste et honteux état, des semaines, des mois, des années entières. Les pères et les mères le voient, ils le savent, ils y applaudissent, ils prêtent leur maison, ils leur font la main. O ciel! n'avez-vous pas des foudres et des carreaux? et pourquoi n'écrasez-vous pas ces maisons infames et perdues, ces rendez-vous du péché, ces mai-

sons où le démon de l'impureté habite? Grand Dieu! n'avez-vous pas un enfer dans le centre de la terre? et pourquoi ne lui commandez-vous pas de s'ouvrir pour engloutir tant de malheureux pères et tant de misérables mères qui laissent perdre et damner tous les jours les enfants que vous leur avez donnés! Et vous, mes chers enfants, à quoi pensez-vous, quand vous vivez ainsi? Vous voulez vous marier, vous établir : à la bonne heure. Mais croyez-vous bien qu'une vie aussi criminelle que la vôtre soit une sainte disposition au Sacrement de mariage que vous voulez recevoir? Ne devez-vous pas appréhender, au contraire, que tant d'impuretés, tant de désordres et de scandales n'attirent sur vous et sur votre mariage la malédiction du Ciel? Pour moi je n'en doute nullement, puisque vous allez vous rendre coupables des plus horribles sacriléges en entrant dans cet état. Voici comment. Vous confessez avant de vous marier; et comme votre confession a été précédée de beaucoup de désordres que vous n'osez pas déclarer, ou que vous ne voulez pas détester, qu'arrive-t-il? elle devient sacrilége. Du tribunal de la Pénitence vous allez communier à la sainte Table, dans cet état, sans la moindre réflexion; sacrilége! Le lendemain, ou deux jours après, vous épousez, dans le même état, et vous recevez le Sacrement de mariage : sacrilége! sacrilége! Voilà d'abord trois sacriléges effroyables que vous commettez en vous mariant; sacriléges qu'on couronne par les festins et les excès les plus indignes, par les dissolutions, les danses et les débauches les plus criantes et les plus scandaleuses. Car que de péchés et de crimes ne se commet-

il pas le premier jour de noces? cela fait horreur. Et vous croyez, mes frères, qu'un état que vous embrassez en vous rendant coupable de trois sacriléges et d'une infinité d'autres péchés, soit un état heureux pour vous! Je vous assure que c'est pour vous un état de damnation et de mort. Il est vrai que le Prêtre bénit votre mariage sur la terre; mais apprenez, et ne l'oubliez jamais, que Jésus-Christ le maudit dans le Ciel. Ah! je ne suis point surpris de voir dans le monde tant de mariages malheureux, tant d'hommes et de femmes qui déplorent mille fois leur sort et leur infortune, qui gémissent et qui se plaignent tous les jours de l'esclavage où ils se trouvent réduits. C'est qu'ils n'ont pas reçu la grâce de leur état; et ils ne l'ont pas reçue, parce qu'ils ne s'y étaient pas préparés. Je ne suis point surpris, mes frères, de voir parmi vous tant de froideurs, tant de jalousies et tant d'inimitiés, tant de querelles, de contradictions et de débats, tant d'incontinence, tant d'infidélités, tant de désordres. Je ne suis point surpris de vous entendre vomir, les uns contre les autres, tant de malédictions, tant d'imprécations et de jurements horribles; je ne suis point surpris que vous trouviez les croix du mariage si fâcheuses et si insupportables; enfin, que vous éleviez si peu chrétiennement vos enfants, que vous les laissiez vivre dans le péché et le libertinage, et que vous n'ayez point le soin de les édifier, le courage de les reprendre, et la capacité de les instruire. C'est que vous ne vous disposez pas chrétiennement au mariage; vous ne consultez pas Dieu, vous n'écoutez que la voix de vos passions; vous n'entrez dans cet état que dans des vues

toutes charnelles et indignes d'un chrétien; vous ne recevez ce Sacrement qu'avec un cœur impur et souvent souillé de mille ordures. Et comment voulez-vous, après cela, que Dieu répande sur vous ses grâces et ses miséricordes, vous en rendant indignes par tant d'endroits? O! si ceux et celles qui pensent au mariage imitaient l'exemple d'Isaac et de Rebecca, qu'ils seraient heureux! Ce ne fut ni l'attachement au bien, ni le charme du plaisir, ni l'attrait d'une alliance illustre qui les déterminèrent à se prendre tous deux. Justes et saints, ils ne suivirent que la volonté de leurs pères, qui n'en avaient point d'autre que celle de Dieu; et ils ne s'allièrent ensemble que pour la gloire de Dieu et la sanctification de leurs âmes. Voilà, chrétiens, les dispositions que vous devez apporter au Sacrement de mariage, si vous voulez que ce soit un état de paix et de sanctification pour vous. Voyons présentement qu'elles sont les obligations des personnes mariées.

SECOND POINT.

Il ne suffit pas, mes frères, d'être appelé de Dieu au mariage; il ne suffit pas même d'apporter au Sacrement de mariage toutes les dispositions dont je vous ai parlé, pour se rendre digne des grâces attachées à ce grand Sacrement; il faut de plus être fidèle à en remplir exactement tous les devoirs. Judas avait été appelé par Jésus-Christ même à l'Apostolat; mais parce que Judas trahit son ministère et ne s'acquitta pas fidèlement des fonctions et des devoirs de son état, Judas est malheureusement damné. Quelles sont donc les obligations et les devoirs de l'état du mariage?

Saint Paul et les Pères réduisent ces obligations à cinq principales : l'union, la patience, la fidélité, la sainteté, l'éducation des enfants; obligations essentielles auxquelles se rapportent toutes les autres.

L'union est la première, et elle consiste en une affection, en un amour chrétien et réciproque, qui doit être entre les personnes mariées. C'est, à proprement parler, cet amour, cette sainte tendresse, qui doit faire, au rapport de saint Chrysostôme, le lien, la charité et le ciment de leur alliance. Dieu a établi plusieurs différents états dans le monde; et dans cette diversité d'états, qui fait, dit saint Paul, la gloire et la beauté du Corps mystique de Jésus-Christ, il y a différentes grâces et divers devoirs à remplir. C'est pourquoi il faut à cet Ecclésiastique, un esprit de piété; à ce Magistrat, un esprit de justice et de force; à ce Solitaire, un esprit de recueillement et d'oraison; à ce Prédicateur, un esprit de zèle et de science. Mais que faut-il à ces personnes mariées? c'est Jésus-Christ qui nous l'apprend : un esprit d'amour et d'union, que rien ne soit capable de rompre. Le mari, dit l'Écriture, sera attaché et inséparablement uni à sa femme : *Adhærebit uxori suæ* (1). Remarquez, c'est saint Chrysostôme qui fait cette observation, remarquez, mes frères, que Dieu ne vous a pas dit : Vous vous attacherez à la beauté de votre femme. Cette beauté est fragile et passagère; et c'eût été un amour trop voluptueux et trop inconstant. Il ne vous a pas dit non plus : Vous vous attacherez au bien de votre femme.

(1) Gen. II. 24. — (2) Matth. XIX. 5.

L'attachement à ce bien a quelque chose de trop sordide; cet amour n'eût été qu'un amour intéressé et mercenaire. Que vous a-t-il donc dit? Vous vous attacherez à sa personne, qu'elle soit riche ou qu'elle soit pauvre, qu'elle soit bien faite ou qu'elle ne le soit pas; vous l'aimerez, c'est l'os de vos os, c'est votre chair, c'est un autre vous-même; vous l'aimerez, ajoute saint Paul, comme Jésus-Christ aime son Église. Jésus-Christ, mes frères, a de la complaisance pour son Épouse; il ne la traite pas comme une esclave, il prend beaucoup de part à tout ce qui l'afflige; enfin, il est mort sur une croix pour son amour. Maris chrétiens, voilà le modèle de l'amour que vous devez avoir pour vos femmes. Bien loin de les regarder avec dédain, avec mépris, et de les traiter quelquefois comme des servantes, vous devez avoir beaucoup de bonté, de douceur et de condescendance pour elles, et être en état de sacrifier tout pour leur service. Mais vous aussi, femmes chrétiennes, pour conserver cette union, vous devez être soumises à vos maris, comme l'Église l'est à Jésus-Christ; c'est toujours l'Apôtre saint Paul qui parle. Vos maris sont vos chefs, comme Jésus-Christ est le Chef de l'Église. Or, comme l'Église est parfaitement soumise en toutes choses aux ordres et aux préceptes de Jésus-Christ; de même, bien loin d'avoir ces airs de supériorité et ces manières hautaines et impérieuses qui ne conviennent point à votre sexe, vous devez, au contraire, les respecter, leur être dociles, obéir aveuglément et sans réplique aux ordres de vos époux, dès qu'ils n'intéressent point votre conscience, et qu'ils ne sont point contraires à la Loi de

Dieu. Voilà un de vos principaux devoirs, auquel vous manquez souvent, pour n'y pas faire toute l'attention nécessaire. Prenez-y garde, mes frères, c'est de l'omission de ce devoir que naissent la plupart des troubles et des désordres dans les familles. Ce seul devoir observé, il n'y aurait dans les mariages ni divorce, ni soupçon d'adultère, ni occasion de jalousie, ni matière de contestation, et le mariage serait un paradis anticipé.

Mais, mon Père, me direz-vous, comment pouvoir aimer une femme bizarre, opiniâtre, emportée, indocile? Comment pouvoir être attachée et soumise à un mari indiscret, joueur, ivrogne, débauché? Je vous avoue, mes chers auditeurs, que vous avez besoin les uns et les autres d'une très-grande patience, et c'est là la seconde obligation que le mariage vous impose. Car il est impossible qu'il n'y ait quelque bruit de temps en temps et quelque contestation entre le mari et la femme, à moins qu'ils n'aient l'un et l'autre beaucoup de modération et de douceur. Il faudrait vivre comme des Anges, pour vivre paisiblement dans le mariage. Or, que fait le démon, toujours attentif et occupé à vous perdre, ennemi de votre salut et de votre repos? Mes frères, il sème parmi vous, dit saint Grégoire, autant qu'il peut, la discorde et la division. Tantôt il se sert de la bizarrerie, de l'orgueil, de l'impatience, de l'opiniâtreté, de l'entêtement, de la fierté d'une femme, pour désoler un pauvre mari; comme il se servit de la langue, des reproches et des imprécations de la femme de Job, pour insulter ce saint homme. Tantôt il se sert de

l'humeur impérieuse, farouche, chagrine, inquiète, emportée, fougueuse d'un mari, pour tourmenter une pauvre femme : c'est un homme violent, qui prend feu à la moindre parole, qui s'ombrage de tout, qui ayant manqué une affaire ou souffert quelque perte, fait ressentir les effets de son chagrin à tout ce qui lui vient à la rencontre. Que faire dans ces occasions? Je conviens avec vous qu'il est dur à une femme riche, belle, sobre, chaste, vigilante et adroite, capable par ses soins de faire une très-bonne maison, d'avoir pour mari un impudique, un homme sans pudeur, sans honneur, un joueur de profession, un dissipateur, un ivrogne, un furieux; tout comme il est bien dur à un mari doux, paisible, sage, laborieux, d'essuyer, en cent occasions, les emportements, les bizarreries et les imprécations d'une femme oisive qui ne fait rien de tout le jour, qui néglige son commerce et l'éducation de sa famille, et qui ne s'amuse qu'à la vanité, qu'à la bagatelle et qu'à prendre ses plaisirs. Je vous avoue, encore un coup, que ce sont là de cruelles épreuves : mais qu'y faire? La parole donnée on ne peut plus la reprendre; une fois que le pas est fait on ne saurait reculer. La patience chrétienne est un remède à tous ces maux. Supportez patiemment et mutuellement vos infirmités et vos faiblesses : *Alter alterius onera portate* (1). Ayez de la douceur et de la condescendance les uns pour les autres, et vous vous ferez de toutes ces épreuves et de toutes ces croix un très-grand moyen de satisfaction pour tous les deux. Vous, ma-

(1) Galat. VI. 2.

ris, ne dites donc pas comme vous faites si souvent : Faut-il donc que je sois pire qu'un esclave, de souffrir les caprices d'une femme qui doit m'obéir? Et vous, femmes, ne dites pas aussi, comme vous faites pour l'ordinaire : Eh quoi! faut-il que je sois pire qu'une servante, d'essuyer toutes les mauvaises humeurs d'un mari qui doit m'aimer? Ah! ce n'est pas ainsi que doit parler une femme chrétienne. Vous devez, mes chères sœurs, dans ces rencontres, imiter sainte Monique, le parfait modèle des femmes chrétiennes. Cette vertueuse femme, au rapport de saint Augustin, était souvent exposée aux injures et même aux mauvais traitements de Patrice son époux; cependant jamais il ne lui échappa de lui dire aucune parole désobligeante, ni de se plaindre à aucune de ses voisines des emportements de son mari; au contraire elle s'était fait une habitude de patience, et elle avait trouvé le secret, quand elle le voyait en colère, de ne lui résister en aucune manière : *Noverat hæc non resistere irato viro, non tantùm facto, sed ne verbo quidem.* Elle eut aussi le bonheur de l'adoucir peu à peu, et la consolation de l'avoir, dans la suite, non-seulement pour un bon mari, mais encore pour un vrai et parfait Chrétien. Si vous en agissiez de la sorte, mes chères sœurs, vous gagneriez bientôt vos maris à Dieu, et je ne doute point que votre douceur ne les fît enfin rougir de leurs emportements, et ne les fît changer peu à peu de conduite. Mais que faites-vous? tout le contraire. Souvent vous donnez sujet à vos maris de se plaindre; encore voulez-vous avoir raison. Ils crieront d'un côté, vous crierez de l'autre encore davantage.

Ils seront tombés dans quelque faute, ils auront fait quelque mauvaise affaire, ils reviendront du cabaret encore étourdis par la fumée du vin : au lieu de compatir à leurs faiblesses, de prendre votre temps pour leur représenter efficacement leur tort, vous pestez, vous criez, vous vous gendarmez contre eux, vous semblez des furieuses. Qu'arrive-t-il de là? que vos maris, qui ne sont pas moins impatients ni moins emportés que vous, prennent feu enfin, s'irritent, et se portent quelquefois à des extrémités très-fâcheuses pour vous et très-scandaleuses pour la Religion : et par-là vous donnez à parler à tout un public; et votre maison, par les imprécations, par les querelles, les discordes et les désunions, devient un enfer. Un peu plus de modération remédierait à tous ces maux, qui sont souvent la source d'une infinité d'autres plus grands, je veux dire des adultères, péché détestable contre la troisième obligation du mariage, qui est la fidélité.

Qui pourrait croire que dans les mariages des Chrétiens il y eût des adultères, dit saint Chrysostôme. Cependant rien de plus vrai. Il y a souvent, dit ce Père, dans ces mariages, des prostitutions plus scandaleuses et plus horribles qu'il n'y en a eu dans ceux des Idolâtres. Car enfin, combien voyons-nous de femmes qui se parent et qui s'ajustent pour plaire à d'autres qu'à leurs maris? qui, après des paroles équivoques, des complaisances étudiées, des conversations trop libres, des rendez-vous et des promenades concertées, lient des commerces infames? Combien qui, pour entretenir leur vanité ou leur jeu, pour as-

souvir leur gourmandise ou leur brutalité, violent presque sans scrupule la foi qu'elles doivent à Dieu et à leur époux, à qui même, ajoute saint Cyprien, elles donnent quelquefois des enfants qui ne leur appartiennent pas! Peut-être que ces infidélités sont plus rares parmi les hommes? Au contraire, continue le même Père, le désordre y est encore plus universel, principalement parmi ceux qui sont un peu à leur aise, qui vivent dans l'oisiveté et dans la bonne chère; rien n'est épargné, ils vendraient plutôt tout leur bien, que de n'avoir pas en leur pouvoir de ces malheureuses créatures livrées au péché, au crime; jusque-là que souvent c'est une espèce de vertu et de chasteté, parmi quelques-uns d'entre eux, de se contenter de peu de femmes, de donner des bornes à leurs passions par un nombre limité de concubines : *Quasi genus est castitatis uxoribus paucis esse contentum, et intra certum conjugum numerum frena libidinum continere;* c'est toujours saint Cyprien qui parle. O abominations qui font rougir le ciel! elles se font dans le sein de l'Église par des chrétiens et par des chrétiennes. Vous les voyez, juste Dieu, et vous les souffrez! Dispensez-moi, mes frères, de m'expliquer davantage : le détail en serait odieux, et indigne de la chaste parole de Dieu et de l'endroit où je l'annonce. Mais puisque nous avons honte de révéler ces turpitudes, pourquoi, hommes et femmes infidèles, n'avez-vous pas horreur de les commettre? Eh quoi, s'écrie saint Chrysostôme, eh quoi, malheureux! n'avez-vous pas chez vous des plaisirs innocents? D'où vient que vous en allez chercher de criminels? et quels prétextes pouvez-vous

trouver pour excuser une action si infame et si honteuse? Pourquoi, ajoute le même Père, car ce n'est ici qu'une pure traduction de ses paroles, pourquoi aimez-vous une beauté étrangère? Pourquoi examinez-vous avec tant de curiosité un visage qui ne vous appartient pas? Que ne vous contentez-vous de celle que Dieu vous a donnée? D'où vient donc que vous allez vous jeter par fureur dans des piéges où vous savez bien que vous périrez? Et n'écouterez-vous jamais les terribles menaces de Jésus-Christ, qui condamne une œillade déshonnête, et encore bien plus une adultère? Quel avantage trouvez-vous dans ce plaisir brutal qui vous rend méprisable et odieux, qui vous tient dans de continuelles frayeurs, et qui vous condamne à une mort éternelle? O qu'il vous serait bien plus avantageux de résister à la tentation pour jouir d'un parfait repos, que de vous engager à des malheurs temporels et à des supplices éternels en donnant une si courte satisfaction à vos brutalités! Ne déshonorez donc plus la sainteté du mariage, ne souillez plus la pureté de votre lit, et ne flétrissez plus votre propre gloire. Ah! si vous êtes tenté par quelque beauté étrangère, dites-lui : Retirez-vous, malheureuse créature; mon corps n'est pas à moi, il est à ma femme. Et vous, femmes chrétiennes, dites la même chose, quand la tentation voudra vous surprendre : Retirez-vous, homme brutal, infame corrupteur; mon corps est à mon mari, et non pas à moi. Telles étaient, dit Tertullien, les chastes paroles et les généreux sentiments des premiers Chrétiens, lorsque l'esprit impur les portait à l'adultère. Puisssiez-vous, mes frères,

être dans les mêmes sentiments et tenir le même langage! Je passe à une réflexion encore plus importante, qui regarde la sainteté du mariage, et qui est la quatrième obligation que Jésus-Christ vous y impose.

Le mariage est saint, de quelque côté qu'on le regarde; vous l'avez vu dans la première partie de cette Instruction : mais s'il est si saint et si vénérable, avec quel honneur, dit saint Paul, avec quelle révérence ne devez-vous pas le traiter en toute chose? Car non-seulement vous devez être chastes avec les étrangers, en évitant tout commerce, toute privauté scandaleuse, tout adultère; mais encore vous devez éviter entre vous-mêmes toute liberté criminelle et toute impureté. Car quoique le Seigneur vous ait appelés à cet état, continue l'Apôtre, il n'a pas prétendu vous y appeler pour être impurs, mais pour être saints : il veut et il vous ordonne de posséder saintement et honnêtement le vase de votre corps, sans vous abandonner, comme les Gentils à vos désirs déréglés et à vos passions trop ardentes; en un mot, il vous défend sous de très-grièves peines de rien faire entre vous contre la sainteté du mariage ni contre la modestie chrétienne. Désabusez-vous donc aujourd'hui, mes frères, d'une erreur très-grossière et très-condamnable où vous êtes la plupart, que tout est permis dans le mariage. Tout n'est pas permis, tout n'est pas permis, souvenez-vous-en bien, et ne l'oubliez jamais. Beaucoup de péchés horribles et détestables se commettent tous les jours dans le mariage : et ce qui doit vous faire trembler, c'est qu'une infinité de chrétiens se damnent tous les jours pour les avoir commis. Mais

quels sont ces abominables péchés qui se commettent entre la femme et le mari? A Dieu ne plaise, mes frères, que j'ouvre ma bouche pour vous en faire le détail! Je souillerais la pureté de vos oreilles et la sainteté du lieu où je vous parle. Je vous renvoie à vos confesseurs; je vous renvoie encore à vos consciences : écoutez-les bien, n'en étouffez pas les remords, et elles vous reprocheront sans doute bien des crimes dont vous n'êtes là-dessus que trop coupables ; car tel croit être en sûreté de conscience, qui a son âme chargée de mille affreux désordres, et qui est près de tomber dans l'enfer, s'il ne se corrige, et s'il ne mène une vie plus chaste et plus sainte dans le mariage, à l'exemple de Zacharie et d'Élisabeth, qui s'y comportaient tous deux d'une manière tout-à-fait irréprochable. Car voilà encore en quoi consiste la sainteté de cet état. Imitez donc ces deux saints Personnages, les vrais modèles des personnes mariées; vivez comme Zacharie et Élisabeth vivaient ensemble : *Erant justi ambo ante Deum,* dit l'Évangile, *incedentes in omnibus mandatis et justificationibus Domini, sinè querela* (1). Ils étaient tous deux justes, non-seulement aux yeux des hommes, qui ne voyaient rien que d'édifiant dans toute leur conduite, mais encore aux yeux de Dieu, à qui ils s'efforçaient continuellement de plaire : *Erant justi ambo ante Deum.* Ils marchaient tous deux dans les commandements du Seigneur. Ils n'en négligeaient pas quelques-uns, sous prétexte qu'ils en observaient d'autres; ils étaient pieux, attachés à la loi, et exacts

(1) Luc. I, 6.

à remplir tous leurs devoirs, dans l'adversité comme dans la prospérité, dans la maladie comme dans la santé, dans la pauvreté comme dans l'abondance : *Incedentes in omnibus mandatis Domini.* Si dans les autres familles il y avait des querelles et des divorces, il n'y en avait point dans la leur : *Sine querela.* Ils s'aimaient, ils se respectaient, ils se supportaient patiemment l'un l'autre; ils se consolaient dans leurs afflictions, ils se rendaient des assistances réciproques dans tous leurs besoins; ils priaient Dieu ensemble, ils jeûnaient de concert, ils s'exhortaient mutuellement à bien vivre; ils visitaient ensemble les malades, ils donnaient aux pauvres les secours dont ils avaient besoin, ils fréquentaient les temples, ils offraient des sacrifices, ils récitaient ensemble les mêmes psaumes et les mêmes hymnes; et s'il y avait quelque émulation entre eux, c'était à qui chanterait mieux les louanges du Seigneur. Ainsi vivaient Élisabeth et Zacharie dans l'état du mariage; ainsi vivaient les premiers Chrétiens, au rapport des Pères. Pourquoi ne vivriez-vous pas encore aujourd'hui de même. Ah! si vous vous comportez de la sorte, vos mariages seront comblés de toute sorte de bénédictions, la vertu sera héréditaire dans vos familles, vous aurez la consolation de la transmettre dans l'âme de vos enfants, ainsi que Zacharie et Élisabeth la firent passer dans l'âme de saint Jean-Baptiste, au rapport d'un saint Père; et c'est là la cinquième obligation des personnes mariées, par rapport à l'éducation de leurs enfants, avec laquelle je finis.

Que les pères et les mères soient chargés de l'édu-

cation de leurs enfants, c'est une vérité si claire d'elle-même, qu'elle na pas besoin de preuve; et si l'Apôtre saint Paul dit que celui qui n'a pas soin de ses domestiques est pire qu'un infidèle, nous pouvons ajouter, avec saint Grégoire, que celui qui n'a pas soin des enfants qu'il a mis au monde, est incomparablement pire qu'une bête. Mais en quoi consiste cette éducation et ce soin? c'est ce qu'il faut que je vous explique seulement en deux mots, me réservant de le faire un jour plus au long dans une Instruction exprès sur cette matière. Je ne vous parlerai pas de l'entretien honnête que les pères et les mères sont obligés de donner à leurs enfants, ni de l'application avec laquelle ils doivent travailler à leur établissement : on n'y songe souvent que trop, et plût à Dieu qu'on se réglât toujours dans ces occasions sur les maximes de l'Évangile! on ne verrait pas tant d'injustices, tant d'épargnes sordides, que l'avarice et l'ambition font faire aux parents pour procurer à leurs enfants une haute fortune. Je m'attacherai donc uniquement et brièvement à trois circonstances qui regardent l'éducation chrétienne de vos enfants.

La première, c'est l'instruction. Je remarque plus de trente différents endroits où il est parlé de cette obligation dans l'ancien Testament. Avez-vous des enfants, instruisez-les, accoutumez-les au joug dès leur enfance. Souvenez-vous, pères et mères, dit saint Chrysostôme, que Dieu vous a établis les prédicateurs, les maîtres et les apôtres de vos familles. Vos lèvres et vos bouches, continue le même Docteur, doivent être des livres ouverts où vos enfants puissent s'in-

struire ; c'est à vous à leur apprendre la Religion et la loi de Dieu, et à leur faire sucer la piété avec le lait. Accoutumez-les dès leurs plus tendres années à faire le signe de la croix, afin que ce signe sacré les protége, et qu'il leur attire de bonne heure les bénédictions célestes. Accoutumez-les à consacrer de bonne heure leur langue, leur esprit et leur cœur à Dieu, bien loin de leur enseigner, comme vous le faites ordinairement, à aimer le monde et ses fatales maximes ; bien loin de leur inspirer la vanité, l'amour des grandeurs et des richesses, le désir de la vengeance ; bien loin de leur apprendre à s'enrichir aux dépens souvent de leur conscience, ou, pour le dire en un mot, l'art de se perdre et de se damner. Jetez, au contraire, dans leur cœur encore docile, l'horreur de tous ces vices, les semences de la piété et de toutes les vertus chrétiennes, afin que germant peu à peu elles produisent des fruits en abondance. Mais une seconde obligation à laquelle vous devez faire une singulière attention, c'est de ne dire et de ne faire jamais rien en présence de vos enfants, qui puisse les porter au désordre et leur rendre le vice aimable. Sans cela, quelque soin que vous preniez de leur éducation, vous n'y réussirez jamais ; vous détruirez d'un côté, ce que vous tâcherez d'édifier d'un autre ; vos paroles ou vos actions anéantiront tout le fruit que vous pourriez attendre de toutes vos salutaires instructions. Enfin le troisième devoir que vous avez à remplir, c'est la correction. Saint Augustin attribue une partie de ses désordres, à la molle complaisance de son père. Lorsque je faisais mal ou que je parlais mal,

mon père, dit-il, tournait tout en risée et disait que j'aurais de l'esprit. J'avais beau être libertin et débauché, il souffrait tous mes vices, et je ne trouvais point de mains charitables qui me les arrachât par des corrections salutaires. La même chose arrive encore aujourd'hui dans le monde. Si un enfant a fait quelque galanterie, s'il a dit quelque sottise : c'est un jeu, dit-on, c'est une marque de bel esprit, il se corrigera dans la suite. On excuse ses défauts, quelquefois même on les loue, ou du moins on lui en fait de si légères réprimandes, qu'il s'aperçoit qu'on n'en est pas véritablement fâché. Comment appelez-vous cette dissimulation et cette tolérance, grand saint Chrysostôme? un meurtre et un homicide en toute manière : par rapport à leur âme, c'est une chose incontestable; et par rapport à leurs corps, c'est une chose très-ordinaire. Car, vous dit le même Père, si vous corrigiez sagement vos enfants, il ne faudrait ni jugements ni supplices pour punir les coupables selon la sévérité des lois. Mais faute de leur faire des corrections convenables, vous les exposez souvent à une infinité de malheurs, et vous les livrez quelquefois, pour parler avec ce saint Docteur, entre les mains des bourreaux. Corrigez-les donc, quand ils font quelque faute, ou qu'ils fréquentent quelque mauvaise compagnie; mais souvenez-vous aussi de les corriger avec douceur, de peur qu'ils ne s'irritent, qu'ils ne se rebutent, qu'ils ne perdent courage, ou que furieux de se voir maltraités, ils ne deviennent incorrigibles. Si cependant la tendresse et la doucenr devenaient inutiles, traitez-les pour lors si sévèrement, qu'ils reconnaissent que

vous aimeriez mieux les voir morts, que de les voir dans le désordre. C'est ainsi qu'en agissait la mère de saint Augustin, qui, au rapport de ce Saint, avait si bien élevé ses enfants dans la crainte de Dieu, que, quand elle en voyait quelqu'un se porter au mal, elle l'en reprenait aigrement, et en ressentait autant de douleur qu'elle en avait soufferte en le mettant au monde : *Ita nutrierat filios, ut quoties à te deviare cernebat, toties parturiebat.* O pères, ô mères, ô maîtres, voilà votre règle. Dieu ne vous a donné des enfants que pour veiller sur eux, que pour leur inspirer la vertu et les détourner du vice, que pour les ramener par douceur ou par sévérité dans le bon chemin. Dites souvent à vos enfants ce que cette pieuse mère des Machabées disait aux siens : Mes chers enfants, je vous ai portés pendant neuf mois dans mes entrailles ; je vous ai nourris du lait de mes mamelles ; je vous ai donné tout ce que j'ai cru nécessaire à votre éducation : mais en tout cela je vous ai regardés plutôt comme des enfants de Dieu, que comme mes propres enfants. Je vous ai instruits dans sa loi, je vous ai élevés dans ses préceptes ; et quelque tendresse que j'aie pour vous, j'aimerais mieux mourir mille fois, et vous voir morts, que de souffrir que vous fissiez la moindre chose qui lui déplût. Ayez donc soin de l'aimer. J'espère qu'il me récompensera de mes peines, et qu'il couronnera votre fidélité, et que nous jouirons ensemble de sa gloire. Je vous la souhaite, mes frères, au nom du Père, etc.

INSTRUCTION

SUR LE SCANDALE (1).

PREMIER POINT.

Avant d'entrer dans les preuves des propositions que je viens d'avancer, je crois, mes frères, qu'il n'est pas hors de propos de vous expliquer d'abord ce que c'est que le scandale, quelle est sa nature, et en quoi consiste ce péché. Le scandale, qui a été de tout temps dans le monde par une nécessité qui paraît inévitable, n'est pas une espèce de crime en particulier, comme le larcin, le jurement, la médisance; mais c'est toute sorte de péché quel qu'il puisse être, dès lors que, par une funeste et malheureuse contagion, il se répand au dehors, et qu'il porte les autres à en commettre de semblables. C'est pourquoi les Théologiens le définissent, après l'Ange de l'école saint Thomas, une parole qu'un homme dit, ou une action qu'il fait, laquelle, eu égard à l'ignorance ou à la faiblesse des autres, les incite au péché, soit en leur en facilitant l'exécution, soit en leur en ôtant la crainte, par l'exemple qu'il leur en donne.

Ce qui étant ainsi brièvement expliqué, je dis et je soutiens que celui qui commet le scandale, exécute les desseins du démon, qu'il est son supplément et

(1) Voyez les Fragments sur le même sujet, au tome VI.

son organe : *Supplementum diaboli.* Que dis-je? reprend saint Bernard, un Chrétien scandaleux est souvent même plus dangereux que ne le sauraient être tous les démons de l'enfer. Car enfin, si ce prince des ténèbres se présentait visiblement à nous pour nous porter au crime, ce serait assez de le reconnaître, pour en concevoir toute sorte d'horreur : mais le moyen de se défier d'un scandaleux, qui est souvent notre ami, notre parent, notre frère, ou du moins un homme comme nous, dont le mauvais exemple a je ne sais quel poids qui nous entraîne au déréglement et au vice! Ah! plût à Dieu, ajoute le même Père, plût à Dieu qu'il n'y eût que ces malins esprits qui nous tentassent visiblement par leurs mauvaises suggestions, et que les hommes ne vinssent pas à leur secours par leurs sollicitations et leurs pernicieux exemples! *Utinam soli nos impugnarent spiritus mali, et nihil nocerent homines perniciosis exemplis!* on ne verrait pas sans doute le péché régner partout avec tant d'empire. Mais le scandaleux, dont on ne se défie pas, prête pour ainsi dire son corps, ses yeux, sa langue, ses mains, tous ses sens au démon, pour agir plus sûrement et plus puissamment sur l'esprit des hommes; et voilà la source fatale de tous les désordres que nous voyons, et la raison pourquoi l'on peut appeler à juste titre tout homme qui donne scandale, l'agent et le suppôt du démon. Mais voyons dans le détail comment et en quoi le pécheur scandaleux se prête avec tant de zèle aux volontés d'un si mauvais maître, jusqu'à devenir son suppôt. Appliquez-vous, Chrétiens, et souvenez-vous que voici peut-être le point de votre religion sur

lequel il vous importe le plus d'être solidement instruit.

En premier lieu, le scandaleux enseigne le péché; en second lieu, il l'autorise; troisièmement, il l'étend; quatrièmement enfin, il le perpétue. Peut-on en effet imaginer des moyens plus propres pour accomplir les desseins de cet esprit de méchanceté et de malice, qui ne tendent qu'à établir partout le règne du péché? Et si Jésus-Christ reprochait autrefois aux Juifs, qu'ils étaient les enfants du démon, parce qu'ils suivaient la volonté de leur père, à combien plus forte raison les Chrétiens scandaleux de nos jours méritent-ils ce juste reproche, puisqu'en établissant le règne du péché par leurs mauvais exemples, ils ne font qu'exécuter les désirs de ce père du mensonge. Pour ne pas perdre plus de temps, venons-en à nos preuves.

En premier lieu, ils enseignent le péché par leurs mauvais exemples. Oui, pécheurs scandaleux, par les exemples pernicieux que vous donnez au peuple fidèle, vous enseignez le péché, vous apprenez le vice, vous vous érigez, pour ainsi dire, en maîtres d'iniquité, selon la pensée du Roi prophète, pour donner des leçons publiques d'impiété et de libertinage. Leçons funestes et détestables, qui ne sont que trop suivies par la foule! Car il n'y a personne qui ne sache la force et l'empire que le mauvais exemple a toujours eu sur l'esprit de tous les hommes, déjà portés au mal par le poids de leur nature corrompue. Il n'est rien, dit Tertullien, qui forme plus puissamment les âmes au crime, que le mauvais exemple. On apprend aisément, dit saint Cyprien, à commettre le péché soi-

même, quand on le voit commettre aux autres; et la raison de ceci, c'est que tout nous pousse, tout nous anime, tout nous excite, tout nous entraîne au mal, dès le moment qu'il se présente à nous, et que nous le voyons soutenu par l'exemple. C'est l'expérience qui nous l'apprend tous les jours; et nous avons une preuve bien mémorable de cette vérité dans l'Écriture sainte. Jéroboam, ce scandaleux roi d'Israël, appréhendant que si son peuple allait à Jérusalem offrir des sacrifices, il ne retournât à la famille de David dont il s'était trop injustement séparé, quel moyen prend-il pour prévenir, pour éviter ce coup ? les mauvais exemples. Il fait deux veaux d'or, il les adore lui-même et leur offre de l'encens, et dit ensuite au peuple : O vous tous qui vous êtes déclarés pour moi, gardez-vous bien d'aller à Jérusalem présenter des offrandes. Israël, voici vos Dieux, qui vous ont tirés de l'Égypte. Ce qui fut, dit l'Écriture, un grand sujet de scandale et de péché pour tout le peuple. Car ce peuple, auparavant fidèle, ne balança pas un moment à suivre les mauvais exemples de son prince, et à devenir idolâtre comme lui. Terrible effet du scandale, mes frères, auquel il n'est presque pas possible de résister ! Et c'est ce qui faisait mille fois déplorer à saint Augustin les exemples pernicieux qu'il avait eus devant les yeux durant sa jeunesse. Il était doué d'un très-beau naturel, il avait les plus heureuses dispositions pour la vertu, sa sainte mère n'oubliait rien pour lui donner une excellente éducation. Cependant, malgré tout cela, vous savez à quel excès il se porta dans la suite. D'où put donc venir un changement si prompt

et si funeste? il nous l'apprend lui-même, lorsqu'il nous confesse ingénument dans un livre où il ne cherche que sa confusion, que jamais il ne serait venu à ces grands désordres de sa vie corrompue, sans les mauvais exemples que lui donnaient ses amis et ses compagnons. O amitié, s'écrie-t-il ensuite dans l'amertume de son cœur, ô amitié, pire que l'inimitié la plus cruelle, qui séduis notre esprit, gâtes notre cœur, et qui nous entraînes comme nécessairement au péché et à la débauche! C'est ainsi, Chrétiens, que ce grand Saint gémissait sur les égarements de sa vie criminelle, qui n'avaient, à ce qu'il dit, pris leur source que dans les scandales des libertins. Mais, hélas! pécheurs qui m'écoutez, tant d'âmes innocentes que vous avez séduites et corrompues, et à qui vous avez enseigné le mal par vos mauvais exemples, ne pourraient-elles pas se plaindre avec la même raison de votre conduite déréglée? Car enfin, combien en est-il qui vivraient encore dans la plus parfaite innocence de mœurs et dans une sainte ignorance du mal, n'étaient les piéges que vous leur avez tendus et les occasions de chute que vous leur avez données par votre vie toute dissolue? Combien de jeunes vierges qui posséderaient encore l'inestimable trésor de la pureté, si vous ne vous étiez prévalus de leur faiblesse, si vous n'aviez abusé de leur simplicité, de leur imprudence, tiré avantage de leur vanité, en un mot, si par vos infames sollicitations vous n'aviez triomphé de leur pudeur en leur faisant goûter les fausses douceurs du crime? Combien de jeunes gens, combien de chrétiens de tous les états ne verrions-nous pas encore parmi nous, remplis de piété,

modestes, sages, retenus, exemplaires, appliqués à tous leurs devoirs, si vous ne leur aviez perverti l'esprit et le cœur par les détestables maximes de votre libertinage, et si par vos railleries pleines d'irréligion vous ne leur aviez fait secouer le joug de la vertu et abandonner toutes les pratiques du Christianisme? Ah! sans vous, malheureux suppôts du démon! ce libertin, cet impie serait encore un homme de bien; cette prostituée, une femme d'honneur, de probité; cette fille libertine, un exemple de pudeur et de modestie; ce pécheur, un élu, un prédestiné, un Saint. Mais parce que vous leur avez appris le péché, les voilà, les uns et les autres, plongés dans le désordre, et peut-être pour toujours dans la voie de la perdition. Ouvrez, ouvrez donc les yeux, hommes de mauvais exemple, s'écrie saint Bernard, et soyez touchés de frayeur à la vue des horribles maux que vous causez dans l'Église. Mais ce n'est pas là le seul désordre que le scandale produit. Non-seulement il apprend à commettre le péché, il l'autorise encore, et fait croire par-là que ce n'est pas un si grand mal qu'on se l'imagine.

C'est pourquoi, dit saint Augustin, jamais l'enfer n'a employé de plus dangereux artifices pour pervertir tout le monde durant les ténèbres du Paganisme, que lorsqu'il a proposé aux hommes, des dieux infames et souillés de toute sorte de vices; parce que les ayant mis sur les autels, et leur ayant élevé des temples, c'était en quelque façon, dit saint Cyprien, déclarer publiquement qu'il était permis de les imiter : *Ut fierent miseris religiosa delicta.* Ce que saint

Augustin confirme par l'exemple d'un jeune libertin, qui voyant les adultères de Jupiter représentés dans un tableau, prenait de là sujet de justifier son incontinence : *Ab hac tanta auctoritate patrocinium adhibet turpitudini suæ*. Pourquoi ne ferais-je pas, disait-il, moi qui suis le dernier des hommes, ce qu'a fait le premier des dieux? *Deus id fecit, et ego homuncio non facerem!* Or, ce que faisaient autrefois ces dieux incestueux, le démon le fait encore aujourd'hui par le mauvais exemple, lequel rendant le péché public, fait que la coutume l'autorise, que l'impunité lui donne crédit, et que le nombre et la qualité de ceux qui le commettent semblent lui ôter toute sa laideur et lui donner une plausible excuse; de là vient que les plus timides mêmes le commettent ensuite, sans aucune peine d'esprit et sans aucun remords de conscience. Et voilà aussi ce qui doit particulièrement faire trembler les personnes distinguées par leur rang, leur dignité, leur caractère, leur profession ou leur vertu; car comme elles servent de règle et de modèle aux particuliers qui ne se conduisent que par leur exemple, elles deviennent sans contredit coupables, par leurs scandales, de tous les crimes de ceux qui les imitent et qui les suivent. C'est pour cette raison même que saint Paul recommande avec tant de soin à son cher disciple Timothée, de s'adresser personnellement à ces sortes de personnes, pour les avertir de n'être jamais au peuple un sujet de scandale par leur mauvaise vie. Allez, mon cher Timothée, lui dit-il, prêchez aux grands les vérités de l'Évangile, et faites-leur entendre que le salut ou la perte des villes et des provinces dépend

du bon ou du mauvais exemple qu'ils donneront à ceux que Dieu leur a soumis. Et en effet, qu'un particulier, qu'un homme du commun commette une injustice, profère un jurement, tombe dans une impureté; ce n'est là souvent qu'un péché qui n'a point de suites, et qui reste comme dans les ténèbres. Mais qu'une personne de distinction ou d'autorité, qu'un prêtre, qu'un magistrat, qu'une dame, qu'un homme de qualité, qu'un maître, qu'un père de famille tombe dans quelque faute considérable, ce n'est plus cela; c'est un péché, dit saint Bernard, qui éclate et qui crie, c'est un scandale qui traîne après soi la ruine de tous ceux qui l'aperçoivent. Quand la lune s'éclipse, que de personnes y fond attention; quand les planètes ou les moindres astres disparaissent ou cachent une grande partie de leur lumière, on n'y pense pas; mais si le soleil vient à s'éclipser, tout le monde le regarde. Il en est de même des péchés des grands, et de tous ceux qui tiennent quelque rang dans le monde : leur scandale donne de la confusion à la vertu, et de l'impudence au vice. Eh! ne le voyons-nous pas et ne l'entendons-nous pas dire tous les jours, quand nous voulons ramener quelqu'un à son devoir? Un tel et une telle, dit-on, qui devraient nous donner l'exemple, vivent de cette manière : nous pouvons bien vivre de même. Examinez de près leur conduite, ajoute-t-on; ne prennent-ils pas les mêmes libertés que vous nous reprochez? ne tiennent-ils pas les mêmes discours? ne vont-ils pas au bal, quand il s'en donne? ne suivent-ils pas les modes? n'aiment-ils pas la vanité et la galanterie? Pourquoi n'aurions-nous pas le droit de faire

la même chose : *Deus id fecit, et ego homuncio non facerem!* C'est ainsi, chrétiens, que le pécheur scandaleux autorise le péché par ses mauvais exemples. Mais, hélas! aveugles que vous êtes! les désordres des autres peuvent-ils jamais justifier les vôtres? Est-ce que celui qui suit le scandale, ne se rend pas coupable comme celui qui le donne? et si le scandaleux doit être sévèrement puni pour vous avoir autorisé dans vos déréglements par ses mauvais exemples, n'est-il pas évident que vous ne serez pas vous-mêmes épargné pour avoir imité sa détestable conduite et pour vous être prévalu de son libertinage?

Mais avançons. Le pécheur scandaleux ne se contente pas d'autoriser le péché : il fait plus; il l'étend, il le répand partout. Car, mes frères, rien de plus funeste, rien de plus contagieux que le scandale. C'est un mauvais levain qui, au rapport de saint Paul, fait aigrir et corrompt toute une grande masse de pâte; une lèpre qui, ayant gâté quelque partie du corps, se répand bientôt dans toutes les autres pour les corrompre également; une source commune et empoisonnée, où l'on ne saurait puiser sans courir risque de perdre la vie; enfin un poison, un venin, qui se communique, qui se glisse partout, et qui s'insinue dans nos âmes, avec une facilité surprenante, pour y étouffer et pour y faire mourir tous les principes de la Religion. Parlons plus simplement : c'est-à-dire, que le mauvais exemple qui se donne en public et avec scandale, est capable de causer, parmi les fidèles, le plus honteux libertinage et les plus affreux déréglements; en sorte qu'il ne faut qu'un méchant esprit,

qu'un homme vicieux et libertin, qu'un scandaleux, pour pervertir des millions d'hommes par ses erreurs ou par ses vices. Quel mal n'a point fait Arius dans l'Église, puisqu'au rapport de saint Jérôme, toute la terre s'étonna de se voir arienne, quoiqu'elle en fût réellement très-éloignée? La doctrine de l'impudique Vigilantius ne corrompit-elle pas la pureté de presque toutes les femmes de son temps. Quel ravage n'ont point fait les deux fameux hérésiarques des siècles derniers, l'un dans l'Allemagne, et l'autre dans la France? Qui pourrait dire combien ils ont séduit d'âmes, combien ils ont fait répandre de sang, combien ils ont suscité de querelles, combien ils ont allumé de guerres et de séditions, combien ils ont égorgé de Prêtres, combien ils ont profané d'autels et brûlé d'églises? Et ne devons-nous pas louer mille fois le Seigneur, d'avoir employé la tête, la force et la sagesse du plus grand de tous les monarques, pour exterminer une hérésie si cruelle et si redoutable, disons mieux, un scandale si horrible, si contagieux et si funeste? Mais qu'est-ce besoin de recourir à tous ces exemples de l'histoire : l'expérience que nous en avons tous les jours ne nous peut-elle pas servir de preuve assurée de cette vérité? Un libertin de profession ne suffit-il pas quelquefois pour débaucher toute une jeunesse? Une femme et une fille mondaine, qui par leur sein découvert et leurs indécentes parures attirent sur elles les yeux de toute une ville, de combien de désordres et d'impuretés ne se rendent-elles pas responsables? Un livre de galanterie que l'on prête, une peinture messéante qu'on expose,

une chanson impure qu'on chante et qu'on apprend, tout cela n'est-il pas quelquefois la source de mille déréglements? O ciel! qui pourrait comprendre les ravages et les maux que causent souvent dans le monde chrétien une action peu édifiante, une liberté prise ou donnée mal à propos, un discours licencieux, une plaisanterie sur la dévotion, une parole à double sens, une maxime contraire à l'Évangile, un conseil funeste et pernicieux, que sais-je? quelquefois même un seul geste, un seul regard fait imprudemment? Il n'en faut pas davantage pour faire commettre les péchés les plus horribles, et dont il serait même impossible de faire le dénombrement; car le péché du scandale est une semence funeste qui se multiplie à l'infini : ajoutons, qui se perpétue jusqu'à la fin des siècles. Car, mes frères, que le scandaleux perpétue le péché par ses mauvais exemples, la vérité n'en est que trop constante; je vous en prends vous-mêmes à témoin. Vous-mêmes, qui êtes ici si attentifs, avez-vous une fois écouté la voix du scandale, hélas! vous ne manquez pas de la faire bientôt écouter aux autres; les grands l'enseignent aux petits, les vieux l'apprennent aux jeunes, ceux-ci, ni plus retenus ni plus chrétiens, donnent les mêmes leçons à ceux-là; et ainsi, des uns aux autres, par une malheureuse succession, ou plutôt par une malheureuse immortalité, le péché se perpétue dans le genre humain, en sorte qu'il n'est presque jamais dans le pouvoir de ceux qui le causent d'en arrêter le cours. Et pour vous rendre cette vérité encore plus sensible, suivez-moi, je vous prie. Voilà un père qui donne de pernicieux exemples à son

fils. Ah! père malheureux, savez-vous bien ce que vous faites? Votre fils vous imite, son successeur l'imitera de même; tous les descendants de celui-ci marcheront sur ses traces, et toute votre postérité enfin, par une contagion qu'elle ne pourra éviter, sera atteinte du même poison dont vous aurez été vous-même d'abord atteint. Vous mourrez, il est vrai, mais votre scandale, semblable à ce ver dont parle l'Écriture, ne mourra point; vous laisesrez à jamais des héritiers de votre malice, et les crimes que vous faites aujourd'hui les siècles à venir les feront aussi. O affreux scandale! s'écrie ici saint Augustin, malheureux torrent du mauvais exemple! eh! qui pourra résister à ton cours? Jusques à quand te verrons-nous donc rouler et entraîner les enfants d'Ève, d'abîme en abîme et de précipice en précipice? *Væ tibi torrens moris humani! quis resistet tibi?* Remarquez-vous, mes frères, cette expression du saint Docteur : Scandale, qui résistera à ton cours? *Quis resistet tibi*? Sera-ce celui qui vit aujourd'hui? Non. Sera-ce celui qui vivra dans la suite? Non. Sera-ce celui qui doit vivre à la fin des temps? Non. Qui donc? Personne. Ton scandale, pécheur, est un torrent impétueux qui ne s'arrêtera qu'après avoir tout emporté : c'est un furieux orage qui ne s'apaisera qu'après avoir tout ravagé : c'est un grand feu qui ne s'éteindra qu'après avoir tout embrasé : c'est une fatale peste qui ne se calmera qu'après avoir tout corrompu. Encore un coup, homme scandaleux, qui résistera au cours de tes mauvais exemples? *Quis resistet tibi?* Rien : ni le temps où tu vis, ni celui où tu vivras, ni celui qui te suivra, ni les jours les plus

reculés; en un mot, ton péché de scandale règnera toujours avec empire jurqu'à ce que les Anges viennent par l'ordre de Jésus-Christ le bannir du monde et te précipiter toi-même dans un horrible gouffre de feu : *Mittet Filius hominis Angelos suos, et colligent de regno ejus omnia scandala,... et mittent eos in caminum ignis* (1). Car tel sera le partage, dit Jésus-Christ, de ceux qui commettent l'iniquité, et qui sont aux autres des occasions de scandale et de chute. Pécheurs, pécheresses, libertins, ô vous tous qui donnez de mauvais exemples, avez-vous bien compris tout ceci? Auriez-vous jamais cru que vos scandales dussent avoir de si étranges et de si épouvantables suites? Mais quel sera votre étonnement, votre frayeur, si je vous dis encore, qu'en péchant de la sorte, vous vous chargez, devant Dieu, non-seulement du désordre particulier que vous commettez en scandalisant votre prochain, mais même de tous les crimes que commettent et que commettront dans la suite tous ceux que vous scandalisez. Qui peut creuser et mesurer la profondeur de cet abîme! Hélas! tels et telles qui m'écoutent pensent n'avoir pas de grands désordres à se reprocher devant Dieu, et sont peut-être coupables de plusieurs milliers de péchés, par un scandale qu'ils auront donné dans leur vie. Et ce qu'on ne saurait trop déplorer encore, c'est qu'ils ne cesseront pas même après leur mort d'amasser sur eux ce funeste trésor de crimes. Oui, je le soutiens, et ce que je dis est vrai: il en est dans le Purgatoire, et beaucoup plus dans

(1) Matt. XIII. 41. 42.

les enfers, qui pèchent encore par le ministère de ceux qu'ils ont portés au péché par leur exemple; et peut-être sentent-ils redoubler leurs tourments, dans ces abîmes effroyables, à mesure qu'on redouble sur la terre leurs crimes. Mon Dieu, que vos jugements sont incompréhensibles! et qu'il faut que les enfants des hommes soient livrés à un sens bien réprouvé, pour ne pas trembler en entendant de si grandes, de si constantes et de si terribles vérités! Mais les péchés, me direz-vous, sont personnels : tout homme pèche pour soi; le fils ne doit point répondre de l'iniquité de son père, ni le père de l'iniquité de son fils. Chacun, dit l'Apôtre, portera son propre fardeau, et non pas celui d'un autre. J'en conviens, mes frères, et je sais que ce sont là autant d'oracles contenus dans l'Écriture sainte. Mais exceptez de ces règles l'homme scandaleux, qui, péchant et pour soi et pour autrui, doit être jugé et puni aussi bien pour autrui que pour soi-même. Et la raison en est bien naturelle; car si, selon la loi de Dieu, celui qui pèche se rend coupable et doit mourir; beaucoup plus, dit saint Chrysostôme, celui qui fait pécher, celui qui incite au péché, celui qui enseigne le péché, celui qui donne l'exemple du péché, qui autorise le péché, qui fournit les moyens et les occasions du péché, celui qui étend le péché, celui qui perpétue le péché; tout cela en quoi consiste le scandale étant sans contredit plus criminel, plus punissable et plus digne de mort, que le péché même. Il est donc vrai que chacun portera son propre fardeau; mais pour vous, pécheur par qui le scandale arrive, avec votre propre fardeau vous porterez encore

celui des autres; et quoique les autres dont vous portez l'iniquité ne soient pas plus déchargés, ni plus justifiés, c'est ce fardeau de l'iniquité d'autrui qui achevera de vous accabler. Mais ces péchés, ajoutez-vous, ne m'ont pas même été connus. Connus ou non, répond saint Jérôme, puisque votre péché en a été l'origine, ces péchés des autres, par une fatalité inévitable, sont devenus vos propres péchés. Vous n'avez pas su, dites-vous, les désordres de ceux que vous scandalisiez : mais pour ne les avoir pas sus, vous n'en avez pas moins été le principe. Vous ne les avez pas sus, mais vous avez dû les savoir, mais vous avez dû les craindre, mais vous avez dû les prévenir; et c'est ce que vous avez négligé : il n'en faudra pas davantage pour vous en faire porter toute la peine. Ah! mon cher frère, ne faut-il pas que vous soyez bien aveuglé, pour vous exposer à des suites si terribles, en vous chargeant ainsi de l'iniquité des autres? Maison d'Israël, s'écriait autrefois le prophète Ézéchiel, que ne vous contentez-vous d'avoir commis tant de crimes contre le Seigneur, sans être cause encore que les nations étrangères l'outragent et le blasphèment! *Sufficiant vobis omnia scelera vestra, domus Israël* (1). Souffrez, mes frères, que je vous fasse ici le même reproche. Eh! chrétiens, n'est-ce pas assez que vous outragiez vous-mêmes sans cesse le Seigneur, faut-il encore que vous le fassiez offenser aux autres? N'êtes-vous pas vous-mêmes assez coupables et assez criminels, sans infecter encore le prochain de votre corrup-

(1) Ezech. XLIV. 6.

tion et de votre malice? Le fardeau de vos crimes vous paraît-il donc si doux et si léger, pour vouloir encore le grossir tous les jours par les iniquités d'autrui? *Sufficiant vobis omnia scelera vestra.* Ah! si vous avez résolu de vous damner et de vous perdre, (funeste concession!) damnez-vous tout seul, mais gardez-vous bien d'envelopper vos frères dans votre damnation et dans votre malheur. Laissez, laissez-les vivre dans l'ignorance du mal, laissez-les marcher tranquillement dans la voie du salut; ne mettez point en leur chemin des pierres de scandale; que vos péchés, en un mot, vous suffisent, sans en augmenter ainsi le nombre et le poids : *Sufficiant vobis omnia scelera vestra.* Pourquoi voulez-vous faire à leur égard l'office du démon? Ah! que ces malins esprits les séduisent, les corrompent, les sollicitent au crime; qu'ils déshonorent le Seigneur, qu'ils établissent partout l'empire du péché, je n'en suis point surpris. Mais que des hommes, des Chrétiens, soient capables d'un tel excès; j'avoue, mes frères, qu'on ne peut porter l'abomination plus loin. Non, il n'y a que des âmes vendues au mal et entièrement livrées au démon, tels que sont les scandaleux, qui puissent se porter à un si effroyable désordre. Le scandaleux, mes frères, est donc un ministre, un suppôt du démon, puisqu'il exécute ses volontés; vous venez de le voir : j'ajoute qu'on peut l'appeler encore un Antechrist, parce qu'il s'oppose directement à Jésus-Christ, et qu'il renverse tous ses desseins. C'est ce qu'il me reste à vous montrer dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Qu'un Chrétien n'ose se déclarer pour Jésus-Christ, c'est une noire lâcheté, c'est une perfidie insigne : mais qu'il s'élève contre Jésus-Christ, et qu'il s'oppose directement à l'accomplissement de ses desseins, c'est, mes frères, ce qu'on ne peut concevoir sans horreur, et c'est ce que fait pourtant le scandaleux. En voici la preuve. Quels sont les desseins de Jésus-Christ sur nous, et les fins que cet aimable Sauveur s'est proposées en venant au monde? Ouvrons les Évangiles, et nous les reconnaîtrons aisément.

Jésus-Christ est venu pour détruire l'empire du démon : *Nunc princeps hujus mundi ejicietur foras* (1); et le scandaleux, comme je vous l'ai déjà dit, ne s'étudie qu'à l'établir et à le faire régner dans tous les cœurs. Jésus-Christ est venu pour bannir le péché du monde : *Iste fructus ut auferatur peccatum* (2); et le scandaleux, ainsi que vous l'avez vu, ne s'applique qu'à l'enseigner, qu'à l'étendre et qu'à le perpétuer parmi les hommes. Jésus-Christ est venu pour nous publier un Évangile rempli des plus hautes maximes, et pour nous faire observer la plus sainte et la plus équitable de toutes les lois : *Non veni solvere, sed adimplere* (3); et le scandaleux, non content de mépriser lui-même les maximes de cet Évangile et de violer impunément cette loi sainte, en entraîne encore par ses scandales une infinité d'autres dans sa révolte et dans ses mépris. Jésus-Christ est venu pour nous

(1) Joan. XII. 31. — (2) Isai. XXVII. 9. — (3) Matth. V. 17.

donner l'exemple de l'humilité, de la continence, de la pauvreté évangélique, de la modestie, de la douceur, enfin de toutes les vertus chrétiennes : *Discite à me quia mitis sum, et humilis corde* (1); et le scandaleux ne nous met devant les yeux que des exemples de vanité, de luxe, de mollesse, de débauche, que sais-je? de toutes sortes de vices. Jésus-Christ est venu pour nous communiquer la précieuse vie de la grâce : *Veni ut vitam habeant* (2); et le scandaleux nous ravit, nous enlève ce précieux trésor; il nous arrache cette inestimable vie, et nous donne le cruel coup de la mort, en nous portant au péché par ses scandales. Jésus-Christ est venu pour nous réconcilier avec son Père céleste, que le péché du premier homme avait souverainement irrité : *Reconciliati sumus Deo per mortem Filii ejus* (3); et le scandaleux ne travaille qu'à l'irriter toujours davantage par de nouveaux crimes, et qu'à nous faire mériter à nous-mêmes les plus terribles châtiments de sa colère, en nous voulant rendre complices de ses désordres. Enfin Jésus-Christ est venu pour nous ouvrir la céleste Patrie, pour nous fermer les portes de l'abîme, pour chercher et pour sauver ce qui avait péri : *Venit enim Filius hominis quærere et salvum facere quod perierat* (4); et le scandaleux fait tout ce qui est en son pouvoir pour nous éloigner des voies du Ciel, pour nous entraîner avec lui dans l'enfer, pour damner et pour perdre éternellement ce qui avait été racheté. Oui, Chrétiens, Jésus-Christ est venu pour nous sauver : c'est là l'unique fin qu'il s'est proposée

(1) Matth. XI. 29. — (2) Joan. X. 10. — (3) Rom. V. 10. — (4) Luc. XXI. 19.

dans l'adorable Mystère de son Incarnation, dans ses souffrances, dans ses opprobres, dans ses travaux, dans toutes les humiliations de sa vie mortelle; c'est pour le salut de l'homme qu'il a versé tout son sang et qu'il est mort sur une croix : *Propter nos homines et propter nostram salutem.* Mais le scandaleux, cet homme, dit Tertullien, de perdition et d'iniquité, renverse tous les charitables desseins de ce divin Rédempteur; il ruine son ouvrage, il détruit l'efficace de son Sang adorable, il anéantit tout le mérite et tout le prix de sa mort. Mon Dieu! quel horrible attentat! Non, dit l'Apôtre saint Jean, il n'y a qu'un Antechrist qui soit capable de le commettre : *Hic est Antichristus* (1). Attentat, dit saint Bernard, qui surpasse infiniment la malignité des Juifs et la cruauté des bourreaux qui crucifièrent le Sauveur : car ceux-ci, dit ce dévot Père, en versant son sang, ont en quelque sorte coopéré au salut du genre humain; au lieu que le scandaleux par les funestes exemples de sa vie déréglée, ne contribue qu'à sa perte éternelle. Sacrilége plus horrible et plus grief, encore une fois, que celui de ces impies qui portèrent leurs barbares mains sur la sainte personne de Jésus-Christ; car si ce divin Sauveur (c'est toujours le même Père qui parle) a donné son sang pour la rédemption des âmes, si le salut des âmes lui a été plus cher que sa propre vie, n'est-ce pas une chose évidente que celui qui perd ces mêmes âmes, commet un plus grand crime et fait au Sauveur un plus sensible outrage que les bourreaux qui ont tiré tout le

(1) I Joan. IV. 3.

sang de ses veines par la rigueur et la cruauté des tourments? C'est donc à Jésus-Christ que vous en voulez, pécheurs scandaleux, c'est contre Jésus-Christ que vous vous déclarez, contre Jésus-Christ que vous levez insolemment l'étendard de la révolte; contre Jésus-Christ que vous tournez toute votre violence et votre rage, puisque vous ne sauriez blesser la conscience de votre prochain, sans lui porter un coup mortel à lui-même. C'est à l'Église son épouse, c'est aux Chrétiens ses membres et ses enfants, que vous livrez la plus terrible et la plus cruelle persécution, puisque vous n'avez en vue que de les faire éternellement périr. Aviez-vous jamais fait, mes frères, ces effrayantes réflexions? Oh! qu'elles sont bien capables de faire rentrer un scandaleux en lui-même! Non, mes frères, non, jamais les Nérons ni les Dioclétiens n'ont fait autant de mal aux fidèles, que lui en font tous les jours les mauvais Chrétiens par leurs scandales. Eh! quel mal et quel tort leur faisaient-ils ces princes inhumains? ne leur procuraient-ils pas au contraire le souverain bien, en leur procurant la couronne du martyre? Mais vous, homme scandaleux, bien loin de là, ne leur causez-vous pas le plus grand de tous les maux, lorsque, pour servir le torrent de vos passions, vous précipitez leurs âmes avec la vôtre dans une mort éternelle? Ah! cruel, impitoyable que vous êtes! si ces chrétiens, si ces fidèles ont eu le malheur d'encourir votre indignation et de devenir l'objet de votre haine, faites-leur toute autre injustice qu'il vous plaira, mais ne portez pas la vengeance jusqu'à leur ravir la vie, et une vie aussi précieuse que celle de

l'éternité : *Verumtamen animam illius serva* (1). Donnez-leur, si vous voulez, mille chagrins, suscitez-leur mille affaires, troublez leur repos, vengez-vous sur leurs biens et sur leurs personnes, vous le pouvez; toutefois Dieu saura bien vous en punir : mais respectez au moins leurs âmes; n'attentez pas à leur conscience et à leur salut : *Verumtamen animam illius serva.* Ces hommes que vous scandalisez ainsi, et que vous damnez par vos mauvais exemples, sont vos frères : *Peribit in tua scientia frater, propter quem Christus mortuus est* (2). *Frater!* vos frères! Eh quoi! le nom de frère qui vous les assortit par les liens de la Religion, ne vous attendrira-t-il pas sur leur malheur? *Frater!* pesez bien cette parole, ce sont vos frères, vos frères que vous devriez chérir et aimer comme vous-mêmes; et vous les haïssez! vous les persécutez cruellement! Vos frères, que vous devriez remettre et soutenir dans la voie du salut, quand ils s'en égarent; et vous les poussez, vous les entraînez, vous les jetez dans l'abîme de la perdition! Vos frères, pour qui vous devriez donner mille fois votre vie, et pour le salut desquels Jésus-Christ a souffert la plus sanglante mort : *Propter quem Christus mortuus est!* et vous devenez, par le plus étrange renversement, ou, pour mieux dire, par la cruauté la plus inouïe, leur bourreau, leur meurtrier, leur homicide! O ciel! la rage peut-elle aller plus loin! Est-ce haine contre Dieu? est-ce jalousie contre vos frères? *Væ homini illi* (3)! Malheur à un homme de la sorte! Mais pour-

(1) Job. II. 6. — (2) I. Cor. VIII. 11. — (3) Matth. XVIII. 7.

quoi lui laisser encore le nom d'homme? Quel reste d'humanité dans un cœur qui fait son plaisir direct de la réprobation de ses frères!

Mais notre intention, me diront ici les scandaleux, n'est pas de dépraver le prochain et de le perdre. A Dieu ne plaise que nous ayons de pareilles vues! Eh quoi! mes frères, croyez-vous donc que pour scandaliser et pour perdre les âmes, il soit nécessaire de se proposer, par un dessein formel, leur damnation, et d'avoir une volonté déterminée de leur être un sujet de chute! Non, non, il n'y a que le démon qui soit capable d'un telle malice. C'est assez que vous vous aperceviez que vous les faites périr; c'est assez que vous teniez une conduite qui tend d'elle-même à les faire périr; c'est assez que vous fassiez une action en conséquence de laquelle il est indubitable qu'elles périront; cela suffit pour vous rendre coupables de leur mort. Triste consolation, déplorable excuse, quand on a mis le feu partout, de pouvoir dire qu'on n'en avait pas le dessein! Mais tout ce que nous faisons, ajoute-t-on, nous paraît très-innocent et nullement digne d'être si fortement repris. Ah! quel aveuglement, s'écrie saint Jérôme, d'appeler innocent ce qui fait à l'âme de notre prochain les plus profondes et les plus mortelles blessures! Et quand, selon vos vues, qui sont pour l'ordinaire très-injustes, tout ce que vous faites en soi-même serait innocent, du moment que les suites en sont si funestes, devez-vous vous les permettre, ou plutôt ne devez-vous pas les avoir en horreur? O que saint Paul raisonnait bien autrement que vous! Si je savais, disait-il, que la viande que je mange dût scan-

daliser mon frère, quoique l'usage de cette viande ne me soit nullement défendu, je me condamnerais néanmoins, par la loi de la charité, à n'en point manger de la vie : *Si esca scandalizat fratrem meum, non manducabo carnem in æternum* (1). Êtes-vous, chrétiens, plus privilégiés que saint Paul? cette loi de la charité vous oblige-t-elle moins que lui? Et si cet Apôtre, renonçant à ses droits, a cru qu'il devait s'abstenir d'une viande, quoique permise, mais dont il craignait qu'on ne se scandalisât, avec quel front pouvez-vous soutenir devant Dieu cent choses que vous traitez d'indifférentes, mais qui dans le fond sont très-criminelles et très-pernicieuses? Direz-vous enfin que si le prochain pèche, séduit par votre exemple, il doit l'imputer à son ignorance et à sa faiblesse? Mais c'est parce qu'il est faible, qu'il est infirme et ignorant, que vous devez le ménager davantage. Est-ce donc aux âmes fortes que le scandale est dangereux? Non, Seigneur, les âmes qui sont à vous par état, et qu'une longue épreuve a confirmées dans l'amour de votre loi, n'ont rien à craindre de la persuasion étrangère : aussi n'est-ce pas là qu'on porte la séduction. C'est la jeunesse inconsidérée, ce sont quelquefois des enfants qui n'ont encore qu'une raison à demi formée, c'est le sexe le plus faible, ce sont des femmes vaines, des filles fragiles, que la dissipation rend moins attentives à leur devoir : voilà ceux et celles qu'on entraîne par contagion. Mais quelque faibles qu'ils soient les uns et les autres, ne sont-ce pas les faibles, les simples et les petits que Jésus-Christ

(1) I. Cor. VIII. 13.

nous défend spécialement de scandaliser? *Si quis scandalizaverit unum de pusillis istis* (1). Et si malgré toutes ses défenses vous ne laissez pas de leur être un sujet de chute et de scandale, n'est-il pas évident que vous ruinez son ouvrage, que vous détruisez la vertu et l'efficace de son Sang, que vous anéantissez tout le mérite et tout le prix de sa rédemption adorable, en un mot, que vous êtes des Antechrists, puisque vous vous opposez à ses volontés et que vous renversez tous ses desseins? Mais est-il beaucoup de chrétiens, qui par leurs mauvais exemples perdent les âmes et renversent ainsi les desseins de Jésus-Christ, et qui par-là se rendent dignes de cette effroyable malédiction de l'Apôtre? Oui, le monde est plein de ces Antechrists, puisqu'on ne voit que des pécheurs scandaleux, dans tous les états et dans toutes les conditions de la vie. Et pour vous en convaincre, suivez-moi dans le détail où je vais entrer, et où je n'ai point en vue de choquer personne, car je sais trop bien l'amour et le respect que je vous dois. Tant pis pour ceux et celles qui se plaindront, parce que par-là ils donneront à connaître au public qu'ils sont coupables.

Ces pères de familles, qui, au lieu de former leurs enfants aux exercices de la Religion et de la piété, les en éloignent, au contraire, par leurs discours impies et par leur vie toute païenne; qui ne se contentent pas d'être libertins eux-mêmes, mais qui font de leurs enfants, par la mauvaise éducation qu'ils leur donnent, une succession et une génération de libertins;

(1) Matth. XVIII. 6.

qui ne sont, ce semble, leurs pères, que pour leurs transmettre leurs inclinations vicieuses et déréglées, que pour leur inspirer leur ambition, que pour leur faire sucer avec le lait le fiel de leurs inimitiés et le venin de tous leurs vices, que pour les rendre complices de leurs fraudes et de leurs injustices : ces pères, dis-je, ne sont-ils pas de vrais Antechrists? *Et nunc Antichristi multi facti sunt* (1).

Ces mères chrétiennes, qui, chargées de l'obligation d'élever, dans la personne de leurs filles, des servantes de Dieu et des épouses de Jésus-Christ ; ces mères, dis-je, qui sont assez aveugles, disons mieux, assez cruelles, pour en faire des victimes de Satan et des esclaves de la vanité; qui, bien loin d'inspirer à leurs filles la modestie et la retenue, ne leur enseignent que les modes et les vaines parures du siècle; qui, au lieu de les éloigner des bals, des fréquentations et des assemblées profanes, les y engagent elles-mêmes, et leur en montrent le chemin; enfin qui, sous ombre de leur apprendre une honnête science du monde, leur apprennent le maudit art de se damner et de se perdre; ces mères mondaines ne sont-elles pas de vrais Antechrists? *Et nunc Antichristi multi facti sunt.*

Ces maîtres et ces maîtresses, ces chefs de famille, qui, par leurs mauvais exemples, deviennent les tentateurs et les corrupteurs de leurs domestiques, soit en ne prenant pas soin de leur cacher leurs emportements et leurs passions; soit en les employant souvent à des ministères honteux que je n'oserais découvrir

(1) I. Joan. II. 18.

ici, en les rendant même quelquefois complices de leurs désordres; ne sont-ils pas de vrais Antechrists? Malheureux! Dieu en vous confiant cette fille de service, vous avait chargé de prendre soin de son innocence; et c'est avec vous qu'elle la perd! Votre maison lui devait être une école de piété et de sagesse; et c'est là que vous lui enseignez à déposer toute pudeur! Vous deviez être comme son guide et son sauveur; et vous devenez son Satan et son Antechrist! Quel étrange renversement et quel scandale! *Et nunc Antichristi multi facti sunt.*

O nous, Prêtres et Ministres des autels, jugeons-nous ici nous-mêmes, pour l'édification de ce peuple, et profitons enfin une fois des connaissances que Dieu nous donne. Nous sommes, je l'avoue, honorés du plus sacré caractère; mais si nous le profanons par une vie séculière et mondaine! nous sommes le sel de la terre; mais si c'est par nous que la terre se corrompt! nous sommes la lumière du monde; mais si nous ne luisons que pour exposer au monde avec plus d'évidence les taches de notre conduite! nous sommes cette ville située sur la montagne; mais si nous ne sommes élevés au-dessus du reste des hommes que pour faire voir de plus haut les égarements de notre vie! en un mot, si le Prêtre est presque aussi déréglé que le peuple, je vous le demande, messieurs, à quel autre que nous le titre d'Antechrist peut-il mieux convenir? *Et nunc Antichristi multi facti sunt.*

Ces catholiques élevés dans le sein de l'Église, qui bien loin de contribuer à ramener ceux de nos frères qui se trouvent encore malheureusement engagés dans

l'erreur, ne servent au contraire, par leurs mauvais exemples, qu'à les éloigner toujours davantage de notre communion; (car je suis persuadé que si les nouveaux convertis nous voyaient aussi sincères et aussi fervents catholiques que notre devoir et le nom que nous portons nous oblige à l'être, bientôt nous n'aurions tous qu'un même Pasteur et nous ne ferions qu'un même Troupeau; mais que peuvent-ils penser, quand ils sont témoins de la manière immodeste et licencieuse dont nous assistons à l'auguste sacrifice de la Messe? quand ils sont témoins des criminelles transgressions que nous commettons contre les lois de l'Église? tout cela n'est-il pas capable de détruire dans leurs esprits et dans leurs cœurs toutes les bonnes dispositions qu'ils pourraient avoir à embrasser notre religion)? des catholiques qui donnent de semblables scandales, ne doivent-ils pas être mis au rang des Antechrists? *Et nunc Antichristi multi facti sunt.*

Ces magistrats, ces officiers de justice, ces supérieurs, quels qu'ils soient, ces hommes riches et puissants, ces personnes enfin qui tiennent quelque rang dans le monde, qui étant élevés au-dessus des autres les devraient porter à la vertu par leur exemple et leur autorité, mais qui, bien loin de cela, souffrent mille scandales dans une ville et y laissent régner toutes sortes de vices, sans jamais se mettre en peine d'en arrêter le cours, que dis-je? qui quelquefois même les autorisent par leur conduite licencieuse; tous ces gens-là ne méritent-ils pas d'être regardés comme des Antechrists? *Et nunc Antichristi multi facti sunt.*

Que dirai-je maintenant de tant de femmes et de filles mondaines, dont tous les regards, dont toutes les démarches, dont tous les entretiens, dont toutes les manières de s'habiller ne tendent qu'à plaire aux jeunes gens, et qu'à leur inspirer une passion criminelle? Ah! pourrait-on jamais trop invectiver contre un scandale si affreux, capable de causer la damnation de tant d'âmes? Femmes du monde, et vous, filles peu chrétiennes, encore une fois, vous avez beau protester que vous n'avez nul mauvais dessein; quand vous ne vous perdriez pas vous-mêmes, pouvez-vous être innocentes en perdant les autres? Quelle excuse pouvez-vous avoir, offrant ainsi le poison et fournissant l'épée dont tant de malheureux se donnent tous les jours la mort à eux-mêmes? Mais pouvez-vous être aussi coupables, sans avoir part au cruel ministère de l'Antechrist? *Et nunc Antichristi multi facti sunt.*

Que dirai-je encore de ces impies, de ces libertins de profession, qui, par les exécrables railleries qu'ils font de nos plus saints Mystères, par les maximes diaboliques et corrompues qu'ils débitent dans toutes les compagnies où ils se trouvent, par les conseils funestes et pernicieux qu'ils donnent à la jeunesse, par les livres scandaleux et les chansons infames qu'ils composent ou qu'ils répandent dans le monde, par les peintures indécentes qu'ils achètent et qu'ils exposent dans leurs maisons, par le brelan, le bal et le jeu qu'ils tiennent chez eux publiquement, corrompent ainsi et pervertissent entièrement une infinité d'âmes? De tels monstres ne sont-ils pas des Antechrists? *Et nunc Antichristi multi facti sunt.*

Que dirai-je encore de tant de pécheurs qui inondent la terre, et dont la vie criminelle exhale en tout lieu une odeur de mort, de corruption et de scandale? de ces blasphémateurs qui s'emportent en présence du prochain à de jurements horribles, et qui par les plus détestables leçons lui apprennent ce malheureux, cet impie langage? de ces médisants qui, dans la conversation, attaquent et noircissent impitoyablement la réputation de leurs frères, et qui portent par-là les autres à la déchirer avec encore plus de fureur et de malice? de ces ivrognes et de ces intempérants, qui, non contents de se plonger eux-mêmes dans les plus honteux excès, y entraînent encore tous leurs compagnons de débauche? de ces vindicatifs, qui, pour tirer vengeance d'une injure, causent mille divisions, excitent mille querelles, et mettent en feu toute une ville? Tous ces pécheurs scandaleux ne sont-ils pas des Antechrists? *Et nunc Antichristi multi facti sunt.*

A tous ces Antechrists ne pourrais-je pas encore ajouter tant de faux dévots et de fausses dévotes, qui décrient la véritable piété et qui la déshonorent par leur vie peu édifiante, bien loin de la soutenir et de la rendre respectable; qui joignent avec la fréquentation des Sacrements les désordres et les vices les plus odieux, quoique souvent cachés; qui mêlent avec leur dévotion prétendue le déréglement de leurs passions, le raffinement de leurs vengeances, le faux zèle de leur intérêt, les vues et les intrigues de leur ambition, la vivacité de leur humeur, l'intempérance de leur langue? O scandale! ô abomination! Car si l'on voit une

dévote, un homme déclaré pour la piété, et qui soit néanmoins vif, délicat sur le point d'honneur, jaloux, avare, injuste, orgueilleux, médisant, sensuel, double et de mauvaise foi, n'est-ce pas un triomphe pour le libertinage, et comme un droit qui l'autorise? et n'est-ce pas là aussi ce qui arrête tous les jours la conversion de tant de mondains, et ce qui doit par conséquent faire regarder tous ces faux dévots comme des Antechrists, s'ils ne changent de conduite? *Et nunc Antichristi multi facti sunt.*

O mes frères, que d'Antechrists dans le monde! que d'Antechrists dans le malheureux siècle où nous sommes! O que d'Antechrists dans cet auditoire, puisqu'il n'est presque personne qui n'ait été, dans sa vie, coupable de quelque scandale, et qui n'ait anéanti par-là le prix du Sang de Jésus-Christ, en contribuant à la perte des âmes! Mais, dites-moi, pécheur scandaleux, homme et femme de mauvais exemple, qu'aurez-vous à répondre à Jésus-Christ, lorsqu'au cruel jour de ses vengeances, il vous fera ce juste mais terrible reproche : Malheureux! j'avais cru ne pas trop faire que de racheter les âmes de vos frères au prix de mon Sang; j'ai souffert pour elles les plus horribles supplices et les plus affreux tourments; je suis mort sur une croix pour leur salut : et vous, indignes chrétiens, bien loin de sacrifier la moindre passion pour empêcher leur perte, vous en faites des victimes de votre brutalité pour les damner; vous me les avez arrachées des mains, pour les soumettre au cruel empire du démon. Vous me les avez enlevées, vous me les avez ravies, ces âmes qui m'étaient si chères, ces précieuses conquêtes

qui m'ont coûté tout mon Sang : je les destinais à ma gloire, et vous les avez jetées dans le plus affreux de tous les malheurs. Les voilà ces âmes infortunées, les voilà qui se présentent à vous, couvertes de vos péchés et toutes teintes de mon Sang. Les voilà ces enfants que vous avez scandalisés, ces domestiques que vous avez pervertis, ces filles que vous avez séduites, ces femmes que vous avez fait succomber, ces jeunes hommes que vous avez corrompus, ces âmes innocentes que vous avez gâtées. Le sang enfin de ces pauvres Abels, je veux dire de tant de chrétiens, que vous deviez aimer comme vos frères, et que vous avez damnés par vos mauvais exemples, me crie vengeance contre vous : *Vox sanguinis fratris tui clamat ad me* (1). Puis-je la leur refuser sans injustice? Non, non, dira le Seigneur, enflammé d'une juste colère. Vous êtes dignes d'autant de morts que vous avez fait périr d'âmes par vos mauvais exemples : vous êtes dignes d'autant d'enfers que vous avez fait tomber de chrétiens dans le péché. Vous avez été la cause de leur damnation, ils seront aussi le principe de la vôtre : vous les avez précipités dans l'enfer, il faut qu'ils vous entraînent avec eux dans le même abîme : vous avez été l'instrument de leur perte, il faut que vous soyez les compagnons de leur châtiment et de leurs supplices : vous avez été leurs meurtriers, et des meurtriers plus cruels que si vous leur aviez arraché la vie du corps, puisque vous leur avez fait perdre la vie éternelle, il faut aussi qu'ils soient dans l'enfer vos plus impitoyables bourreaux.

(1) Gen. IV. 10.

Ah! grand Dieu! notre perte est donc inévitable, si nous ne commençons à mener une nouvelle vie, et si nous ne travaillons désormais à réparer nos scandales par une conduite plus édifiante et plus chrétienne. Oui, pécheurs scandaleux, c'est là l'unique ressource qui vous reste pour apaiser la colère du souverain Juge et pour assurer votre salut. Car comme il n'y a point de pardon à espérer pour vous, si vous ne restituez le bien que vous avez injustement ravi à votre prochain; de même vous ne sauriez prétendre au salut éternel, si par vos bons exemples vous ne le dédommagez en quelque sorte du tort que vos scandales lui ont causé en lui faisant perdre la grâce.

C'en est donc fait, Seigneur; coupables d'une infinité de désordres publics et connus, nous sommes prêts à les réparer par une pénitence éclatante et publique : la dissipation de nos esprits, par le recueillement et la retraite; la vanité et le luxe dans nos habits, par la modestie et la simplicité chrétienne; nos emportements et nos colères, par la patience et la modération; nos intempérances et nos sensualités, par l'abstinence et par le jeûne; enfin notre vie scandaleuse et déréglée, par une vie sainte et exemplaire. Oui, tous ceux qui nous ont vu pécheurs, nous reconnaîtront pénitents. Ils verront que nous sommes soumis à ces lois que nous avons tant de fois violées; que nous sommes convaincus de ces vérités que nous avons si souvent combattues par nos paroles ou par nos actions; et que nous sommes enfin convertis de bonne foi, après avoir vécu si long-temps dans le crime. Heureux si nous pouvions par-là guérir ceux que nous

avons blessés, relever ceux que nous avons fait tomber, ramener ceux que nous avons fait égarer, et remettre dans la voie du salut ceux que nous en avons détournés! Mais, hélas! et c'est ici un de nos plus sensibles regrets, comment retirer de l'enfer ceux que nous y avons déjà précipités! Je compte beaucoup, ô mon Dieu, disait l'hérésiarque Béranger, après son retour à l'Église, je compte beaucoup, il est vrai, sur vos infinies miséricordes. Fléchi par mes pleurs, par mes regrets, et par les soupirs de mon cœur, je me flatte que vous me recevrez dans votre amitié, et que vous mettrez en oubli le nombre et l'énormité de mes péchés : mais ces infortunés que ma vie scandaleuse ou que mes livres empoisonnés ont déjà précipités dans l'abîme, sortiront-ils de ce lieu de tourments et de supplices? O âmes, s'écriait-il de temps en temps en poussant de profonds soupirs, ô âmes, le prix du Sang de mon Sauveur, que ne puis-je verser le mien pour éteindre, s'il était possible, les brasiers ardents qui vous dévorent! Ah! si le sacrifice de mes larmes n'est pas capable de vous soulager, du moins couleront-elles jusqu'à ma mort, pour témoigner le regret extrême que j'ai d'avoir été la cause de votre perte. Pour vous, ô mon divin Rédempteur, puisqu'il n'est plus en mon pouvoir de vous rendre ces âmes que je vous ai si cruellement enlevées, du moins ne cesserai-je pas de m'anéantir en votre divine présence, dans l'espérance de vous attirer d'autres serviteurs fidèles, et de vous en gagner autant par la sainteté de ma vie, que je vous en ai perdus par mes mauvais exemples. C'est ainsi, chrétiens, que ce fameux hérésiarque parlait, après

l'abjuration de ses erreurs; et c'est ainsi que devraient parler tous les pécheurs scandaleux, après leur conversion. Fasse le Ciel que vous soyez tous dans ces heureuses dispositions, et qu'après avoir ainsi réparé les ruines causées dans la Maison de Dieu, par vos scandales, vous puissiez arriver à l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, Au nom du Père, etc.

FRAGMENTS

D'UNE INSTRUCTION

SUR LA MÉDISANCE.

Nolite detrahere alterutrum.
Ne parlez pas mal les uns des autres.
Jacob. IV. 11.

Mes frères, vous entendez assez que c'est de la médisance que je viens vous parler aujourd'hui. Ce vice est connu de tout le monde. Tout le monde le hait et le déteste, à cause de son énormité et de ses suites terribles, et néanmoins presque personne n'en est exempt. Nous voyons beaucoup de gens fort éloignés des autres péchés, qui cependant sont misérablement, et presque sans y penser, les esclaves de celui-ci. O Dieu! quel changement aurais-je fait dans cette paroisse, si j'étais assez heureux que d'en bannir la médisance! Certainement j'aurais détruit un des plus grands péchés, un des péchés les plus funestes qu'on puisse commettre. J'aurais, par une suite nécessaire, exterminé les dissentions, les querelles, les haines, les animosités, qui, par une médisance, ne divisent que trop souvent les familles et même tout un pays. J'aurais arrêté le sang, les meurtres et le carnage qui sont très-souvent les effets de cette cruelle peste; et ce qui est plus que tout cela, j'aurais arraché à l'enfer un nombre presque infini d'âmes que ce vice détestable

y précipite tous les jours. Car il ne faut pas vous le dissimuler : l'enfer est pavé, rempli de langues médisantes. Ah! la médisance est donc un vice, un péché bien horrible! Oui! mes frères; et c'est ce que j'espère de vous prouver dans mon premier point. La médisance, tout horrible qu'elle est, est cependant très-commune; vous le verrez dans mon second point. Mais non-seulement elle est horrible, elle est encore presque irréparable; et voilà ce qui fait qu'elle damne tant de chrétiens.

. . . . . Quelle doctrine est ceci? c'est la doctrine de l'Évangile de Jésus-Christ, rapportée par saint Pierre et par saint Paul : Ne rendez point mal pour mal, ni outrage pour outrage. Mais, dites-vous, il y en a bien peu qui l'observent! Je le sais bien, et c'est ce qui me persuade qu'il y a peu de véritables chrétiens, et qu'il y en aura par conséquent peu de sauvés. Mais, ajoutez-vous, cela ne peut pas se faire autrement, ou il faut vivre en réclus. Ah! mes frères, vous ne pouvez donc pas faire autrement que de vous damner? Non, je ne veux pas que vous viviez en réclus, mais que vous viviez en honnête homme, en bons chrétiens; que vous fuyiez les compagnies où l'on médit, que vous quittiez les maisons où le prochain n'est pas épargné. Je ne veux pas que vous vous coupiez la langue, mais je souhaite que vous la modériez, que vous la domptiez, et que vous ne vous en serviez que pour louer Dieu, votre prochain, et pour reprendre le médisant quand la charité ou votre devoir vous y oblige.

Je ne veux pas que vous vous cousiez la bouche, mais je veux que vous ne l'ouvriez pas à tout ce qui vous vient dans l'esprit ; que vous y mettiez une sentinelle.

. . . . . .

INSTRUCTION

SUR LA RECHUTE.

Ecce sanus factus es; jam noli peccare.
Vous voilà guéri; ne péchez plus à l'avenir.
Joan. v. 14.

Nous avons été parfaitement édifiés, mes frères, du zèle et de l'ardeur que vous avez témoignés pour nos exercices. Nous avons été très-satisfaits de la docilité, de l'attention et du respect avec lesquels vous avez entendu les vérités saintes que nous vous avons annoncées durant le cours de cette Mission. Mais ce qui nous a remplis de joie, çà été de voir que vous n'avez pas reçu en vain la précieuse grâce que Jésus-Christ vous avait ménagée dans ce saint temps. Les larmes que vous avez répandues, les soupirs que vous avez poussés, les cris et les sanglots dont vous avez si souvent fait retentir cette église, ces vives alarmes dont vous avez été saisis, cet abattement et cette consternation où nous vous avons vus, tout cela nous prouve d'une manière également efficace et consolante, la sincérité de votre conversion et de votre parfait retour à Dieu. Vous voilà donc guéris des plaies du péché : *Ecce sanus factus es.* Ah! que l'état où je vous vois à présent est différent de celui où vous étiez avant la Mission. Avant la Mission, vous étiez des aveugles, vous marchiez dans les ténèbres et dans la voie de perdition : mais enfin vous avez ouvert les yeux sur vos égarements, et vous

avez pris une route assurée. Avant la Mission, vous étiez des sourds à la voix de votre Dieu : mais enfin vous y avez été attentifs, et vous l'avez suivie. Avant la Mission, vous étiez des muets ; une sorte de honte vous avait empêchés jusqu'ici de déclarer votre crime : mais enfin le Seigneur vous a délié la langue, vous avez confessé votre péché et publié ses miséricordes. Enfin, avant la Mission, vous étiez dans sa haine, et vous voilà dans son amour ; vous étiez dans le péché, et vous voilà dans sa grâce ; vous étiez, pour la plupart, des réprouvés déjà destinés aux flammes de l'enfer, et vous voilà, j'ose le dire, aujourd'hui tous des Saints, destinés pour la gloire. Que me reste-t-il donc présentement à faire, cher peuple? sinon de vous exhorter vivement à ne vous point replonger dans l'abîme d'où vous êtes si heureusement sortis. Pour prévenir ce malheur, j'emploie ce dernier discours à vous parler de la rechute dont je veux vous faire voir toute l'énormité et les suites terribles, en deux propositions que j'établis ainsi : La rechute rend le péché où l'on retombe plus énorme; premier point. Elle rend la conversion du pécheur qui retombe plus difficile ; second point. Implorons le secours de Marie, et disons-lui avec l'Ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Je réduis, mes frères, les principes et les causes ordinaires de nos rechutes, principalement à quatre, qui détruisent communément tout le fruit de notre conversion. Ce sont, en premier lieu, les mauvaises occasions; en second lieu, les respects humains; en

troisième lieu, l'éloignement des Sacrements; et en quatrième lieu, l'oubli des vérités éternelles. Voici ce qui demande toute votre réflexion. Il est important, en nous séparant, mes frères, de vous découvrir les écueils où vous pouvez vous perdre, et de vous apprendre, en vous les découvrant, à les éviter. Je vais vous les marquer par ordre. Faites-en votre profit, je vous en prie.

Premier principe de tant de rechutes que nous voyons et que nous ne pouvons assez déplorer : les mauvaises occasions. Car, mes frères, il n'y a point de résolution si bien affermie, qui tienne long-temps contre l'occasion. En voulez-vous une preuve également sensible et mémorable? Je la tire de l'Évangile, et la voici. Quelles protestations ne fit point saint Pierre au Fils de Dieu, d'une fidélité inviolable? Faut-il mourir avec vous, lui dit-il, et pour vous? je suis prêt à le faire : *Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo* (1). Sainte et généreuse résolution! mais voyons la suite. Pierre entre témérairement dans la salle de Caïphe, et s'expose malheureusement à une occasion dangereuse pour lui; et là, cet homme destiné, par la Providence, à être le chef de l'Église et la colonne de la foi; à la voix d'une simple fille, à la première parole qu'il entend, dans un instant, devient un infidèle, un apostat; il renonce Jésus-Christ au côté de Jésus-Christ même : *At ille negavit* (2). Vous l'avez dit comme lui, mes frères, vous avez fait les mêmes professes : à qui? à vos chers Missionnaires, aux Mi-

(1) Matth. xxvi. 35. — (2) Matth. xxvi. 70.

nistres du Dieu vivant, et à Dieu même : *Etiamsi oportuerit me mori.* Oui, Seigneur, vous êtes-vous souvent écrié dans l'abondance de ses grâces, quoi qu'il m'en coûte désormais, je veux vous aimer et vous servir; m'en dût-il coûter la vie, vous me trouverez toujours constant, toujours attaché à votre loi; je rougis du passé, j'ai pleuré ma vie criminelle, et je la pleure encore; mais pardonnez-la moi, mon Dieu, et n'ayez égard qu'à l'avenir : *Non te negabo;* oh! plutôt mourir mille fois que de vous déplaire! Voilà les résolutions et les promesses que vous avez faites cent et cent fois pendant la Mission, résolutions que vous avez accompagnées des plus vifs sentiments de pénitence, résolutions qui vous ont souvent remplis vous-mêmes de consolation et de joie. Mais après tout, malgré la sincérité de vos sentiments et la force de vos résolutions, si vous vous engagez encore de vous-mêmes, si vous vous laissez entraîner dans l'occasion, et particulièrement en certaines occasions dont vous connaissez le péril, nous ne pouvons plus répondre de vous, vous y succomberez infailliblement : *At ille negavit.* Oui, mon cher frère, si vous retournez à ces parties de jeu, à ces académies publiques, à ces assemblées du monde où l'on ne parle que de plaisir et de joie, et où le prochain est presque toujours déchiré par la médisance, vous tomberez sans doute dans les mêmes désordres : *At ille negavit.* Si vous rentrez dans ce cabaret, si vous vous retrouvez à ces festins, si vous reprenez ces compagnons de débauche, bientôt vous vous rendrez coupable des mêmes excès : *At ille negavit.* Si vous continuez de poursuivre ce procès, d'exer-

cer ce métier, ce négoce, cet emploi que vous reconnaissez être dangereux pour vous; soyez-en assuré, tôt ou tard vous commettrez de nouvelles injustices. Si vous restez plus long-temps dans cette maison où vous savez bien que votre pudeur est en très-grand danger, si vous courez encore après les bals et les danses, les veillées, les promenades, sources empoisonnées d'impureté; si vous achetez de nouveau ces livres pernicieux, ces tableaux indécents, ces funestes instruments du péché; si vous recommencez cette fréquentation, si vous renouez cette intrigue; en un mot, si vous pensez à revoir ce jeune homme, cette fille, cette maudite créature, qui a été jusqu'ici pour vous un sujet de scandale et de chute, ah! vous êtes perdu malgré toutes vos résolutions; l'occasion vous fera tomber : *At ille negavit.* Vous y retournerez une autre fois, et une fois encore vous tomberez. La chute n'en sera que plus profonde : *At ille iterum negavit.* La raison en est, que l'occasion nous présente les mêmes objets qui nous ont autrefois séduits, et que les mêmes objets font communément les mêmes impressions. C'est pourquoi les Théologiens décident qu'il y a telle occasion où nous ne pouvons nous exposer sans crime, sans un péché et un péché mortel. Il faut donc convenir, mes frères, que l'occasion est un des piéges que vous avez le plus à craindre, et dont vous devez aussi vous préserver avec le plus de soin.

Second principe de nos rechutes : le respect humain. Le monde raisonne sur tout, et il est moralement impossible qu'il ne raisonne beaucoup sur les conversions qui se sont opérées parmi vous, pendant

tout ce temps. Or ces discours du monde, mes frères, sont encore beaucoup à craindre; non pas qu'ils soient à craindre par eux-mêmes et en eux-mêmes, car au fond ils ne sont rien; mais on s'en fait un fantôme qui effraie. Vous avez formé, par exemple, pendant cette Mission, les plus beaux desseins du monde. A certains moments où vous vous sentiez touchés, vous avez regardé le monde d'un œil de mépris, vous l'avez frappé de malédiction, vous lui avez présenté le défi, comme saint Paul, et vous vous êtes écriés, comme cet Apôtre : *Quis nos separabit à caritate Christi* (1)? Qui me séparera de vous, ô mon Dieu! Seraient-ce les puissances du monde? seraient-ce les railleries du monde? seraient-ce les persécutions du monde? je suis certain, Seigneur, que toutes les créatures ensemble ne pourront me détourner de votre service. Ah! mes frères, il n'est pas nécessaire que toutes les créatures se liguent contre vous; il ne faut qu'un mauvais compagnon, qu'un libertin, qu'une misérable créature à qui vous appréhendiez de déplaire, pour vous faire quitter le parti de la vertu. Un geste, un sourire, un mot, une plaisanterie que les uns ou les autres diront sur votre régularité : il n'en faudra peut-être pas davantage pour déranger tout le système de votre pénitence, et pour vous faire perdre tout le fruit de la Mission. Vous saurez bien ce qu'il faudrait faire, parce que nous n'avons pas manqué de vous l'apprendre durant tout ce saint temps; mais, par honte ou par crainte, vous ne le

(1) Rom. VIII. 35.

ferez point. Car, pour qui passerais-je, direz-vous, si tout d'un coup, après la Mission, je renonçais à ce jeu, à cette débauche, à ce plaisir, à ce métier, à cet emploi, qui n'est que l'ouvrage de mon ambition et de mon injustice? ne passerais-je pas pour un esprit faible et scrupuleux? Que dirait-on de moi, si je ne fréquentais plus cette maison, si l'on ne me voyait plus avec cette personne, si j'évitais cette compagnie, si je n'allais plus à cette danse? Si je me confessais et si je communiais régulièrement tous les mois, ne dirait-on pas que je suis un sauvage, un réformé; que toutes ces manières-là ne conviennent que dans un temps de Mission? Voilà, mes frères, quelles seront vos pensées et quel sera votre langage, si vous vous laissez conduire par le respect humain et la crainte du monde, et voici quelle sera votre conduite, en deux mots : vous laisserez tout ce que vous vous étiez proposé, et vous reprendrez tout ce que vous aviez quitté.

Troisième principe de rechute : l'éloignement des Sacrements. Un des moyens les plus efficaces dont se sert un Confesseur sage et éclairé, pour soutenir une âme et pour rendre sa pénitence durable, c'est l'usage des Sacrements. C'est pourquoi, pécheurs, non contents de vous avoir ramenés dans les voies de Dieu, nous vous avons marqué à chacun, certains temps dans l'année, certains jours dans le mois, pour venir au tribunal de la Pénitence purifier votre cœur, et pour aller ensuite à la Table de Jésus-Christ réparer vos forces affaiblies. Mais que nous craignons beaucoup, mes frères, qu'il n'arrive à votre égard ce qui

arriva autrefois au Peuple Juif, assiégé dans Béthulie! Les Assyriens voulant réduire cette ville infortunée, ne crurent pas pouvoir se servir d'un moyen plus puissant que celui de couper les aqueducs qui lui portaient de l'eau, pour y mettre la désolation et la misère. Ainsi les démons, afin de vous faire misérablement périr au milieu de vos désordres, n'oublieront rien pour vous détourner des Sacrements, qui sont comme autant de sacrés canaux par où Dieu fait couler dans vous les eaux salutaires de sa grâce. Ils vous suggèreront mille prétextes pour vous en dispenser : tantôt ce sera une fausse crainte de profaner les Sacrements, tantôt ce seront des affaires qui ne vous laisseront pas assez de loisir; tantôt ce sera une raison, et tantôt une autre : ainsi peu à peu, comme les Juifs, vous vous dégoûterez de la manne, quoique ce soit une nourriture toute céleste. De là ces délais; car vous ne retracterez pas d'abord tout ce que vous avez promis pendant la Mission, vous ne renoncerez pas tout d'un coup à toutes les résolutions que vous y avez formées; mais vous vous tromperez vous-même; vous remettrez d'une fête à une autre fête; vous direz: Je ne puis maintenant, mais ce sera pour une autre fois; j'aurai le temps de m'y mieux préparer. Le jour de votre dévotion sera-t-il venu? il surviendra un nouvel empêchement. Enfin le temps s'écoulera, les semaines, les mois passeront, et vous quitterez tout. Voilà ce qui vous est arrivé jusqu'ici, et ce qui vous arrivera encore, si vous ne vous tenez sur vos gardes. Cependant, privés de ces grâces fortes et de ces secours divins qu'on puise dans les Sacrements lors-

qu'on s'y prépare, abandonnés à vous-mêmes et à votre faiblesse, vous en éprouverez les tristes effets. Vos tentations seront plus fortes, vos inclinations plus violentes, et après tant d'efforts que les Missionnaires ont faits pour vous tirer du précipice, vous aurez encore le malheur d'y retomber.

Enfin, quatrième principe de la rechute, avec lequel je finis cette première partie : l'oubli des vérités éternelles : et c'est de quoi nous avons une très-belle figure dans l'Évangile. Le bon grain, que le laboureur jette dans la terre, tombe, en partie, le long du chemin, et les passants le foulent aux pieds ; en partie, sur la pierre dure, et à peine commence-t-il à germer, qu'il sèche, parce qu'il n'a pas bien pris racine : en partie, parmi les ronces, les broussailles et les épines ; venant à croître, elles l'étouffent. Qu'est-ce que ce bon grain, mes frères? Ce sont les salutaires instructions que nous vous avons faites pendant tout le cours de cette sainte Mission. L'importance de votre salut, la laideur du péché, la nécessité de la pénitence, le malheur épouvantable d'une mauvaise mort, la sévérité des jugements de Dieu, l'extrême rigueur des peines de l'enfer; voilà les vérités que nous vous avons annoncées en chaire, et que nous vous avons souvent répétées dans le tribunal de la Pénitence : vérités que avez souvent méditées, que vous avez repassées dans votre esprit, et qui ont produit dans votre cœur un germe de salut et de vie, puisque enfin elles vous ont touché et converti. Plût à Dieu, mes frères, ne les oubliassiez-vous jamais! Mais, hélas! le temps les aura bientôt effacées; votre cœur, ouvert comme un grand chemin

à tous les objets du monde, perdra bientôt ces grandes idées; les soins, les affaires, les inquiétudes, les embarras, occuperont toute votre attention; et l'on verra bientôt aussi régner parmi vous les mêmes désordres qu'auparavant : même oubli de Dieu et du salut, mêmes impuretés, mêmes vengeances, mêmes divisions, mêmes procès, mêmes injustices, mêmes médisances, mêmes jurements, mêmes débauches; enfin même crime, même scandale et même désolation partout : *Desolatione desolata est terra* (1); parce que personne ne s'appliquera à considérer les vérités de la foi : *Quia nullus est qui recogitet corde.* Voilà en quatre mots quels seront les principes de tant de funestes rechutes. Voyons quels en seront les terribles effets.

SECOND POINT.

L'effet général de la rechute, c'est de nous ôter presque, dans la suite, toute espérance de retour et de conversion. Car pour une nouvelle conversion, il faut deux choses : de la part de Dieu, nouvelle grâce; de la part de l'homme, nouvelle correspondance. Or rien n'arrête plus les grâces de Dieu, que la rechute; rien ne nous rend plus insensibles aux grâces de Dieu, que la rechute. C'est ce que je m'en vais vous faire sentir en peu de mots. Donnez-moi toute votre attention.

Tout péché, mes frères, peut arrêter les grâces de Dieu; mais spécialement le péché de rechute. Pourquoi? parce qu'il renferme une malice propre, et qu'il porte avec lui un caractère d'ingratitude et d'infidé-

(1) Jerem. XII. 11.

lité, qui le rend beaucoup plus injurieux à Dieu. En effet, un pécheur de rechute pèche avec plus de malice, et son offense est sans contredit plus énorme, parce qu'il pèche avec plus de connaissance. Lorsque avant la Mission, mes frères, vous tombiez dans le péché, vous étiez toujours criminels et toujours dignes des châtiments de Dieu; mais après tout, il semble que l'ignorance, la surprise, l'inadvertance, le manque de réflexion, tout cela devait, en quelque façon, vous excuser dans la plupart de vos désordres. Mais maintenant que nous vous avons fait connaître toute la laideur de vos impuretés, l'injustice de vos larcins et de vos usures, l'excès de vos débauches, la malice de vos vengeances, le péril de vos fréquentations et de vos danses, le scandale de vos blasphèmes, toute l'horreur de vos sacriléges; maintenant que vous avez pleuré tous vos crimes, que vous les avez confessés, que vous en avez fait pénitence; ne serez-vous pas mille fois plus coupables si vous y retournez? et ne mériterez-vous pas que Dieu vous punisse plus rigoureusement, ainsi que le mérite un serviteur qui connaît la volonté de son maître et qui ne la fait point? *Vapulabit multis* (1). En second lieu : la rechute renferme un caractère d'infidélité qui augmente beaucoup sa malice, et qui la rend extrêmement injurieuse à Dieu. Car enfin, quitter le service d'un Roi à qui l'on a juré amitié, obéissance et soumission, n'est-ce pas là violer sa foi, commettre une espèce de trahison, se rendre coupable d'une perfidie si noire qu'elle ne mérite point de par-

(1) Luc. XII. 47.

don? Sans doute, mes frères. Or qu'avez-vous promis à Dieu, pendant tous le cours de cette Mission? Que lui avez-vous promis, dans nos Instructions et dans nos Retraites où vous avez été si vivement touchés? Que lui avez-vous promis, dans le tribunal de la Pénitence en la personne de vos Confesseurs? Que lui avez-vous promis ce matin à la Table de la communion, en présence des Anges et des hommes? Que venez-vous de lui promettre aux pieds de la Croix? Ah! mes frères, cent fois, à l'exemple du Roi prophète, vous lui avez promis de mieux garder sa loi, de l'aimer, de le servir constamment. Mille et mille foi vous lui avez protesté, les larmes aux yeux, que vous éviteriez le péché; que vous quitteriez cette débauche, que vous renonceriez à cette compagnie, que vous rompriez ce commerce, que vous détruiriez en vous cette criminelle habitude. O! si après de telles promesses, après des protestations aussi solennelles, vous retombez dans les mêmes vices, vous reprenez votre premier train de vie, ne commettrez-vous pas envers Dieu l'infidélité la plus criante? Dieu ne doit-il pas vous abandonner à son tour, après que vous l'aurez si indignement abandonné vous-mêmes? Enfin ce qui rendra la rechute extrêmement outrageante à Dieu, c'est l'ingratitude horrible qui l'accompagne. Celui-là n'est-il pas bien ingrat, et par conséquent bien coupable, qui offense grièvement un maître, un père, dont il n'a reçu que des bienfaits? Qu'en dit-on dans le monde? comment le regarde-t-on parmi les hommes? peut-on le souffrir? c'est un monstre à nos yeux. Or, n'est-ce pas ce que vous serez vous-mêmes, mes frères, si vous revenez

encore à offenser Dieu? Quoi, pécheur! après tant de grâces reçues et tant de péchés pardonnés, après avoir été délivré de l'esclavage du démon et retiré de l'abîme de l'enfer, après avoir reçu tant d'instructions, éprouvé tant de douceurs dans le service d'un si bon Maître, après avoir été nourri de sa Chair, abreuvé de son Sang, comblé de toutes ses plus tendres faveurs; le mépriser, l'outrager encore, le crucifier de nouveau par de nouvelles offenses! O ingratitude énorme! ingratitude brutale! ingratitude, dit saint Bernard, qui sera la meurtrière de vos âmes et l'ennemie mortelle de votre salut! Car, comme un vent brûlant, elle sèchera pour vous la rosée de la miséricorde et les ruisseaux de la grâce. Non-seulement elle arrêtera le cours des grâces et des miséricordes divines, mais encore elle attirera sur vous les plus terribles vengeances. Écoutez le Prophète roi, pécheurs ingrats, pécheurs de rechute, et tremblez : Dieu, dit-il, brisera la tête de ses ennemis, les têtes de ceux qui ne font que se promener dans leurs péchés : *Confringet capita inimicorum suorum, perambulantium in delictis suis* (1). Et qui sont ces pécheurs qui ne font que se promener dans leurs péchés? ce sont ceux qui quittent aujourd'hui leurs péchés, et qui les reprennent dans huit jours; qui les quittent pendant la Mission, qui même les pleurent, et qui les reprendront sitôt que la Mission sera passée; qui, las aujourd'hui des créatures, ont recours au Créateur, et qui, las du Créateur, auront bientôt recours à la créature. Mais ces pécheurs, qu'est-ce que Dieu leur prépare?

(1) Psal. LXVII. 22.

toutes sortes de punitions, répond le Sage, pendant la vie, et un châtiment éternel après la mort : *Qui transgreditur à justitia ad peccatum, Deus paravit eum ad romphæam* (1) ; *ad supplicium æternum,* disent les Interprètes. Tel fut le malheureux sort des Ninivites. Ninive pècheresse fait pénitence, et le Seigneur la pardonne ; mais Ninive retombe dens ses premiers désordres, Dieu la perd sans ressource : *Vastata est Ninive* (2). Craignez, mes frères, craignez le même malheur de la part de Dieu, si vous vous rendez coupables des mêmes rechutes.

Mais que n'avez-nous pas aussi à craindre de votre part, si vous rentrez malheureusement dans les sentiers du crime? Une insensibilité, un endurcissement effroyable dans le péché, jusqu'à vous rendre le salut presque impossible, voilà l'effet terrible que la rechute produira encore dans vous. Il est impossible, c'est-à-dire, extrêmement difficile, dit saint Paul, que ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don du Ciel, qui ont été participants du Saint-Esprit, qui se sont nourris de la divine parole, et qui après cela sont tombés, il est, dis-je, extrêmement difficile que ceux-là fassent une sincère et véritable pénitence. Or, mes frères, voilà votre état. Quel peuple plus instruit, plus chéri de Dieu, plus favorisé des dons célestes, que vous-mêmes? Il n'en est aucun. Si donc, après tant de grâces, vous retournez à vos mêmes péchés, vous avez tout sujet de craindre que vous ne vous convertirez jamais : *Impossibile est* (3). La raison en

(1) Eccli. xxvi. — (2) Nahum. iii. 7. — (3) Hebr. vi. 4.

est évidente : la rechute forme l'habitude, et l'habitude passe en nature et en nécessité. Dieu retirera de vous ses grâces extraordinaires, et vous tomberez de nouveau sous l'esclavage du démon : esclavage beaucoup plus dur et plus cruel que n'était celui dans lequel vous avez autrefois gémi. Pourquoi cela? c'est que, dit Jésus-Christ, dans le premier péché vous n'étiez possédé que d'un démon, et vous le serez de huit après votre rechute. Qui ne voit que cette seconde possession sera plus terrible et plus funeste que la première? O! mes frères, qu'il est triste de vivre et de gémir sous la servitude de plusieurs démons tout à la fois! ce sera là cependant votre situation, si vous retombez dans vos premiers excès. Ils vous enchaîneront cruellement à leur service; ils vous lieront par autant de chaînes qu'ils vous feront commettre de crimes : *Aggravavit compedem meum* (1). Les uns vous lieront les mains, pour vous empêcher de restituer et de faire l'aumône; les autres vous lieront les pieds, pour vous empêcher de venir à l'Église et d'aller voir les malades; ceux-ci vous lieront la langue, pour vous empêcher de confesser vos péchés et de chanter les sacrés cantiques; ceux-là vous lieront tout le corps, pour vous retenir toujours dans ce lit de vos désordres. Ils vous fermeront les oreilles aux prédications évangéliques; ils vous fermeront les yeux aux exemples des gens de probité; ils rendront vos esprits aveugles aux vérités de la foi, et vos cœurs insensibles aux inspirations et aux mouvements de la grâce; en sorte

(1) Thren. III. 7.

qu'il n'y aura plus rien dans la religion qui puisse vous toucher. Vous en viendrez même jusqu'à ce point d'endurcissement, que de railler quelquefois de tout ce qui se sera passé dans la Mission, et de faire, à la face du monde, une pénitence publique de la pénitence secrète que vous aurez faites entre nos mains. Votre endurcissement sera si déplorable, que vous commettrez, sans remords, les plus grands crimes; vous tomberez d'un péché dans un autre, vous irez d'abîme en abîme, enfin vous vous précipiterez dans les plus profonds abîmes de l'enfer. Voilà quels sont les épouvantables effets de la rechute. C'est ce qui a fait avancer à saint Pierre une proposition bien terrible contre le pécheur de rechute; savoir : Qu'il vaudrait mieux pour un homme n'avoir jamais connu la vérité, que d'y renoncer après l'avoir déjà connue. Étonnante parole! cher peuple. Et à quoi nous réduisez-vous aujourd'hui? à souhaiter que vous n'eussiez jamais ouvert les yeux sur vos égarements, plutôt que de les fermer après les avoir une fois ouverts; que vous ne fussiez jamais entrés dans la voie du salut, plutôt que de l'abandonner après l'avoir reprise; à souhaiter enfin que vous n'eussiez jamais eu de Mission, plutôt que de n'en pas profiter. Oui, mes frères : *Si non venissem, peccatum non haberent* (1); parce qu'au moins vous ne seriez pas si coupables devant Dieu, ni si dignes de châtiment. Ah! Seigneur, ne sommes-nous donc montés tant de fois dans cette chaire sainte, que pour contribuer à la perte de ces mêmes âmes que

(1) Joan. xv. 22.

vous vouliez sauver par notre ministère? Serait-il bien possible que nous eussions été, pendant tout ce saint temps, une pierre de scandale pour votre peuple, nous qui n'avons cherché que son salut et votre plus grande gloire? Eh quoi, mes frères, nos soins, nos peines, nos sueurs et nos travaux n'auraient-ils donc abouti qu'à vous rendre plus criminels au jugement de votre Dieu! Aurions-nous le chagrin mortel d'apprendre que vous avez lâchement abandonné son service, après l'avoir embrassé avec tant de zèle? Ah! nous espérons de vous, au contraire, des choses très-flatteuses et très-consolantes. Nous osons nous promettre, qu'après avoir commencé par l'esprit, vous ne serez pas si insensés que de finir par la chair; mais qu'au contraire, ayant appris de nous comment vous devez marcher dans la voie de Dieu pour lui plaire, vous y marcherez d'une telle sorte, que vous vous y avancerez toujours de plus en plus, surtout si vous vous servez exactement des moyens contre la rechute, que je m'en vais vous prescrire en très-peu de mots. Remontons au principe du mal, et là même nous trouverons le remède.

Premier principe de la rechute : les mauvaises occasions. Pour se préserver de la rechute, il faut donc les éviter à l'avenir, à quelque prix que ce soit; rompre ce commerce, cette liaison, s'interdire cette danse, ne mettre plus le pied dans ce lieu de débauche, renoncer à cette compagnie, quitter ce jeu, cet emploi, cette maison, cette personne qui est pour vous une occasion de péché. Ce n'est que par la fuite que vous vaincrez.

Second principe de la rechute : le respect humain. Il faut donc pour se garantir de la rechute, s'établir dans la vertu d'une telle façon, que rien ne soit capable de vous en détourner. Souvenez-vous de la parole de Jésus-Christ : Celui qui m'aura renoncé devant les hommes, je le renoncerai devant mon Père. Que le monde parle, qu'il se moque, qu'il rie, qu'il gronde; laissez-le dire, laissez-le faire, et allez toujours votre chemin; il se taira enfin, et il sera édifié de votre constance. Après tout, ce n'est pas le monde qui doit vous juger, vous punir, ou vous récompenser. Pourquoi donc chercheriez-vous à lui plaire?

Troisième principe de la rechute : l'éloignement des Sacrements. Il faut donc, pour se prémunir contre la rechute, approcher dorénavant des Sacrements le plus que vous pourrez; une fois tous les mois, et même plus souvent, si votre Confesseur vous le conseille. C'est dans la fréquentation des Sacrements qu'on puise des grâces fortes et abondantes pour se préserver du péché, et pour s'affermir dans le bien.

Quatrième principe de la rechute : l'oubli des vérités éternelles. Souvenez-vous donc toute votre vie, que vous avez un Dieu à servir, une âme à sauver, des péchés à expier et des devoirs à remplir. Souvenez-vous que vous avez des passions à vaincre, des démons à combattre, la mort à souffrir, le jugement à craindre, le Ciel à acquérir, l'enfer à éviter. Telles sont les importantes vérités que nous vous avons annoncées pendant la Mission, et que vous ne devez jamais oublier, si vous voulez éviter la rechute, quoique vous ne les entendiez peut-être jamais plus de notre part.

FRAGMENTS

D'UNE

AUTRE INSTRUCTION SUR LA RECHUTE.

. . . . . Il n'en est pas de plus effrontés, de plus incorrigibles, ni qui fassent plus de gloire du crime que ceux qui, après avoir fait divorce pour un temps avec le péché, sont rentrés dans leur première voie. Il semble que Dieu, indigné de leur retour, les frappe de l'aveuglement et de l'endurcissement le plus effroyable. Ce ne sont plus des pécheurs, ce sont des monstres; ce ne sont plus des chrétiens, ce sont des impies qui raillent, qui se moquent de tout, même de ce qui les avait le plus touchés pendant une Mission. Ils vivent sans foi, sans loi, sans modération, sans frein qui les retienne. . . . . .

. . . . . .

Voilà, pécheur, le tableau de votre âme : vous avez commis un péché, mais vous l'avez expié par la pénitence; vous êtes retombé, mais Dieu vous a relevé encore par la force de sa grâce; vous avez fait une troisième chute, mais le Seigneur vous l'a pardonnée. Ah! pécheur, tremblez et craignez pour l'avenir : peut-être retomberez-vous pour la quatrième fois après la Mission, et voilà que Dieu s'éloignera de vous et qu'il vous abandonnera sans retour; et c'est pour lors qu'il commencera d'exercer contre vous toute

la sévérité de sa vengeance. Vous avez beau dire et beau vous flatter, comme Samson, que vous sortirez de cet état comme vous en êtes déjà sorti, que vous ferez un effort sur vous-même, que vous trouverez des forces dans la grâce du Sacrement, et que vous vous délivrerez de vos passions, comme vous fîtes autrefois : *Egrediar sicut antè* (1). Pauvres malheureux! vous ne considérez pas que ce péché de rechute remplira peut-être la mesure de votre iniquité, et mettra comme le sceau à l'arrêt de votre réprobation, en sorte qu'il n'y aura plus de pardon ni de salut pour vous. O délaissement, ô abandon de Dieu, que vous êtes terrible et formidable! Voilà, pécheur de rechute, l'effroyable malheur qui vous menace; mais ce n'est pas là le seul que vous aurez à craindre, et c'est ici ma seconde proposition : vous serez livrés encore au démon, et réduits tout de nouveau sous son esclavage, esclavage beaucoup plus dur et plus cruel que n'était celui dans lequel avez aviez autrefois gémi. Faut-il s'étonner si votre conversion n'en deviendra toujours que plus difficile? Car, mes frères, vous ne devez pas vous croire tout-à-fait en sûreté, pour avoir banni le démon de votre cœur par la pénitence. Cet esprit superbe ne se lasse jamais de nous porter au péché, quelque confusion qu'il essuie de se voir chassé de nos âmes par la vertu des Sacrements. Il ne perd jamais courage; et autant animé par sa défaite, qu'il peut être enflé par ses victoires, il se promet toujours de rentrer avec de nouvelles forces dans une âme dont il

(1) Judic. XVI. 20.

a été contraint de sortir : *Revertar in domum meam* (1). Je retournerai, dit-il, dans ma maison, c'est-à-dire, dans l'âme de ce pécheur d'où je suis sorti; je l'attaquerai et avec plus de vigueur et par plus d'endroits. Le monde avec tous ses plaisirs, la chair avec toutes ses convoitises, tout sera mis en œuvre : je le ferai retomber enfin dans mes chaînes, en le faisant retomber dans les mêmes égarements. Mais afin que désormais j'en demeure paisible possesseur, et que personne ne puisse l'arracher d'entre mes mains, je prendrai avec moi sept autres esprits plus méchants et plus forts, qui me l'attacheront inviolablement à mon service par autant de liens qu'ils lui feront commettre de crimes; et par-là le dernier état de ce pécheur sera pire que le premier : *Et fiunt novissima pejora prioribus* (2). Oui, mes frères, votre état sera pire, il sera mille fois plus funeste, si vous retournez à vos anciens désordres. Pourquoi cela? c'est que, dit Jésus-Christ, dans le premier péché vous n'étiez possédé que d'un démon; et vous le serez de huit encore plus dangereux, après votre rechute. Or, qui ne voit que cette seconde possession sera plus terrible et plus cruelle que la première, et par conséquent plus directement opposée à votre conversion? Je dis enfin que la rechute, pour comble de malheur, vous mettra dans une extrême difficulté de vous convertir, parce qu'elle fortifiera tous vos penchants vers le péché, et qu'elle vous jettera dans un endurcissement affreux. La raison en est évidente : la rechute forme l'habi-

(1) Matt. XII. 44. — (2) Matth. XII. 45.

tude; l'habitude venant à se former, le péché prend un entier ascendant dans le cœur; on s'y accoutume, on se familiarise avec lui, on le commet sans scrupule, on s'y porte avec passion, on en devient esclave, et tellement esclave, qu'on s'y endurcit et qu'on se met dans une impossibilité morale d'en sortir. C'est ce qui a fait dire à saint Paul cette parole redoutable, qu'il est moralement impossible que ceux qui ont une fois goûté les douceurs de la grâce, et qui sont après cela tombés, se renouvellent par la pénitence. Tremblez donc, mes frères, tremblez; puisque, si vous avez le malheur de retourner, comme le chien, à votre vomissement, vous vous mettez évidemment dans un état à ne vous en relever jamais plus de la vie. Rappelez-vous l'histoire de Dagon, si fameuse dans les Écritures : Les Philistins s'étant emparés de l'Arche sainte, la placèrent dans leur temple à côté de l'idole de Dagon. Dès le jour suivant on trouve Dagon renversé par terre : les prêtres l'ayant relevé, le remettent sur l'autel, à côté de l'Arche. Jusque-là ses mains, ses pieds, sa tête sont encore à leur place; l'idole est encore tout entière. Mais étant retombée une seconde fois, en vain les prêtres s'efforcent de la relever, ils la trouvent brisée, ses mains et sa tête sont séparées du tronc, ce n'est plus qu'une masse informe qui ne laisse plus d'espérance à ceux qui l'adorent : *Porrò Dagon solus truncus remanserat in loco suo* (1). Voilà, pécheurs, quel sera votre état effroyable, si vous vous replongez dans le crime. Votre premier péché n'a pas

(1) I. Reg. v. 3.

encore tout-à-fait défiguré l'image et le nom de Chrétien que vous portez; et si vous êtes tombé une fois, les Ministres du Seigneur vous ont relevé, une bonne confession générale vous a remis en votre première place, et vous avez recouvré la grâce que vous aviez perdue. Mais si vous retombez une seconde fois, Jésus-Christ, notre divin Chef, va se séparer de vous, les Prêtres du Seigneur s'efforceront en vain de vous relever; vous ne serez plus qu'une masse informe, et les secours, autrefois si puissants pour vous, vous deviendront inutiles. Car enfin, si les avantages que vous avez retirés de la pénitence, si les douceurs que vous avez goûtées dans le service de Dieu, si les alarmes que vous avez ressenties pendant qu'on vous annonçait les vérités les plus touchantes, si tout cela, dis-je, n'est pas capable de vous retenir dans le devoir, quel autre moyen peut-on imaginer pour vous y maintenir? et que peut-on espérer de vous dans la suite, sinon, comme je vous l'ai déjà fait entendre, un endurcissement effroyable dans le crime, suivi d'une impénitence finale et d'une éternelle réprobation? Malheur à toi, Corozaïn! malheur à toi, Bethsaïde! disait autrefois Jésus-Christ à ces deux villes ingrates, car si les miracles qui ont été faits chez vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a long-temps qu'elles auraient fait pénitence avec le sac et la cendre. Le Seigneur, mes frères, ne pourra-t-il pas un jour avec raison vous faire les mêmes reproches, et lancer contre vous les mêmes malédictions, si par vos rechutes vous rendez inutiles ses plus grandes grâces? Malheur à toi, Peuple de. . . . . malheur à toi! vous dira-

t-il tout enflammé de colère, car si la Mission que je t'ai procurée avait été faite chez des peuples idolâtres, hélas! . . . . . .

. . . . . .

Voilà les vœux fatals que vous nous forcez en quelque sorte à faire pour vous. Ah! que ne demeuriez-vous toujours dans votre aveuglement et dans votre ignorance! et pourquoi nous-mêmes vous avons-nous découvert les grands avantages de la vertu et les maux inévitables qu'entraîne après soi le péché? Si vous les aviez toujours ignorés, vous ne seriez, hélas! que de pauvres aveugles plongés dans les ténèbres du vice; et si vous retombez désormais, vous serez des blasphémateurs du saint Nom de Dieu, et des infracteurs beaucoup plus criminels de sa sainte Loi. Quel effroyable malheur!

J'ajoute, en second lieu, que vous vous rendez coupables encore de la plus noire ingratitude. Quel bienfait plus signalé pouviez-vous recevoir de la main de votre Dieu, que celui de la justice et de l'innocence qu'il vous a rendue, lorsque, touchés à la vue de vos crimes, vous êtes venus, aux pieds du Prêtre, les déclarer, les pleurer, les détester! Rappelez-vous les grâces dont alors il vous a favorisés. Vous étiez des objets de colère aux regards du Seigneur; vous étiez des Enfants prodigues qui s'étaient éloignés de la maison paternelle; vous étiez des épouses infidèles qui avaient violé la foi qu'elles avaient solennellement promise; vous n'aviez plus de part à l'héritage du Ciel, ni à l'espérance des promesses, et vous deviez désormais vous regarder comme des brebis égarées, qui n'étant

plus sous la garde du Pasteur, étaient prêtes à devenir la proie des loups ravissants, je veux dire, des démons. Ah! votre malheur pouvait-il être plus terrible? Mais opposez à cet état de péché, l'heureuse situation où la grâce des Sacrements vous a établis : elle vous a remis cette multitude effroyable de péchés dont vous étiez coupables, et auxquels vous n'osez encore songer sans rougir; elle vous a retirés de vos plus affreux égarements; elle vous a arrachés, pour ainsi dire, d'entre les dents des bêtes féroces; elle vous a rendus fidèles à Jésus-Christ votre légitime Époux; vous êtes enfin devenus les enfants de Dieu, les héritiers de son Royaume, les dignes objets de ses complaisances; et votre âme, embellie de la justice, est devenue le temple de l'Esprit-saint. Ce grand Dieu, ce Dieu de miséricorde, pouvait-il vous témoigner plus de bonté? Non sans doute, dit le Prophète roi; car, autant qu'il y a de distance entre le levant et le couchant, autant le Seigneur a-t-il mis d'éloignement entre vos péchés et vous. Connaissant la matière dont il vous a formés, il a ressenti pour vos âmes la même compassion et la même tendresse qu'un père ressent pour ses enfants : *Quomodò miseretur pater filiorum, misertus est Dominus timentibus se* (1). Et cependant le pécheur ainsi pardonné, oubliant le Bienfaiteur et tous ses bienfaits, pèche tout de nouveau, et retombe dans ses premières iniquités. Ah! malheureux! qu'allez-vous faire? vous allez méconnaître ses précieux dons, outrager sa miséricorde, mépriser ses grâces et

(1) Psal. CII. 13.

ses bontés, fouler aux pieds son Sang adorable! Or, est-ce là, peuple ingrat et insensé, la reconnaissance que tu dois avoir pour le Seigneur? ou plutôt n'est-ce pas là l'ingratitude la plus noire? Car si l'ingratitude est d'autant plus horrible que le bienfait est grand, ne faut-il pas avouer que la vôtre sera la plus énorme et la plus monstrueuse qui fût jamais, puisqu'il n'y eût jamais un peuple plus favorisé du Ciel? Je dis enfin, pour achever de vous donner de l'horreur pour la rechute, qu'elle renferme un caractère d'infidélité qui la rend extrêmement injurieuse à la Majesté divine. Il n'est rien, mes frères, de plus délicat parmi les hommes, qu'une parole donnée : il faut la tenir, ou perdre son honneur et quelquefois même la vie; surtout quand c'est une promesse solennelle, confirmée par serment. Tous les peuples, même les plus barbares, jugent qu'elle est irrévocable. Si c'est là le traité que vous avez fait avec Dieu, n'avouerez-vous pas avec moi, mes frères, que, par ce péché de rechute, vous violerez la foi que vous avez jurée, et que vous commettrez envers votre Dieu l'infidélité la plus criante et la plus noire perfidie? Et que pourra-t-on penser de vous, sinon que vous êtes des traîtres, des trompeurs, des gens sans parole, sans honneur, sans religion, les plus perfides de tous les hommes et les plus criminels de tous les apostats, selon la parole du Prophète : *Gentes apostatrices* (1), *quæ non observaverunt verba fœderis* (2). Des Chrétiens infidèles! des Chrétiens apostats! O ciel! quelle horreur! quelle

(1) Ezech. II. 3. — (2) Jerem. XXXIV. 18.

abomination! Les péchés donc que l'on commet après qu'on a été pardonné, sont, comme vous venez de l'entendre, par toutes les affreuses circonstances qui les accompagnent, beaucoup plus énormes que les premières fautes. Voyons à l'heure qu'il est comment ils rendent la conversion du pécheur plus difficile. C'est mon second point.

SECOND POINT.

Vous me demandez, mes frères, pourquoi la rechute dans le péché nous rend la pénitence et la conversion si difficile? je vous réponds, premièrement, parce que la rechute éloigne étrangement Dieu de nous; en second lieu, parce qu'elle nous remet tout de nouveau, mais d'une manière plus terrible, sous la puissance du démon; troisièmement enfin, parce qu'elle fortifie l'inclination que nous avons au mal, et qu'elle nous endurcit, pour ainsi dire, dans le crime. Trois propositions, mes frères, dont chacune séparément devrait suffire pour nous faire marcher avec crainte et tremblement dans les voies du salut éternel. Attachons-nous à les bien pénétrer; et pour en tirer tout le fruit qu'elles sont capables de produire, que chacun de vous s'en fasse l'application particulière. Oui, mes frères, le premier malheur que nous attire la rechute, c'est d'éloigner Dieu de nous, et d'épuiser en quelque sorte sa miséricorde, qui, tout infinie qu'elle est en elle-même, ne laisse pas d'être bornée par rapport à nous et à la distribution qu'elle fait de ces grâces spéciales et de ces secours extraordinaires dont notre conversion dépend. Car sa rigoureuse justice prenant les

intérêts de sa bonté méprisée, Dieu s'irrite tellement après un certain nombre de péchés, qu'il cesse en quelque sorte d'être indulgent, et qu'il se rend comme inexorable. Écoutez, mes frères, et tremblez; écoutez cette terrible parole prononcée par le prophète Amos, et qui est la preuve de cette vérité : *Super tribus sceleribus Damasci, et super quatuor non convertam eum* (1). C'est Dieu même qui parle par la bouche de ce Prophète. J'ai supporté, dit-il, jusqu'à ce moment, l'iniquité du peuple de Damas; je lui ai pardonné ses péchés; j'ai bien voulu les oublier : *Super tribus sceleribus Damasci.* Mais pour le quatrième, je laisserai agir ma justice et ma colère, et je n'aurai plus d'indulgence pour lui : *Et super quatuor non convertam eum.* Comment cela, grand Dieu? En m'éloignant, dit-il, de ces impies, qui m'ont irrité par leurs ingratitudes et leurs infidélités. Or du moment, mes frères, que Dieu s'éloigne du pécheur, il ne faut plus s'étonner si la conversion devient difficile, parce qu'il n'y a que Dieu qui, par l'onction de sa grâce, puisse nous faciliter la pénitence et nous la faire aimer. En pouvons-nous voir une plus belle figure, que dans cet homme si fameux de l'ancien Testament, l'invincible Samson? Cet homme incomparable, qui par la seule force de son bras avait si souvent triomphé des Philistins, se laissa vaincre par la beauté de l'infidèle Dalila, qui par ses cajoleries artificieuses le mit non-seulement dans ses fers, mais encore dans ceux de ses ennemis. Il se vit trois fois entre les mains des Philistins,

(1) Amos. I. 3.

et trois fois il se délivra de leurs mains barbares. Mais la quatrième fois, étant retombé dans les mêmes chaînes, et s'imaginant qu'il en pourrait sortir avec la même facilité qu'auparavant : *Egrediar sicut antè feci* (1); il fut bien étonné quand il sentit qu'il avait entièrement perdu ses forces, et que Dieu, qui s'était retiré de lui, l'avait abandonné à la fureur de ses impitoyables adversaires, qui d'abord se jetèrent en foule sur lui, lui arrachèrent les yeux, et le traitèrent avec toute sorte d'insolence et de cruauté : *Nesciens quòd recessisset ab eo Dominus.* . . . . . .

. . . . . Car enfin, n'est-ce pas après la Pâque et dans la riante saison où nous allons entrer, que commencent les parties de plaisir, les jeux, les promenades, les spectacles, les assemblées, les danses? N'est-ce pas dans ces malheureux jours, qu'on voit renaître plus que jamais, parmi les chrétiens, le luxe, la vanité, les immodesties, les impudicités, les dissolutions et les excès? Eh quoi, mes frères, la résurrection de Jésus-Christ deviendrait-elle donc ainsi le terme fatal ou plutôt le commencement de vos abominables rechutes? Ce divin Sauveur ne serait-il donc, pour ainsi dire, ressuscité, que pour faire lâcher plus impunément la bride à vos passions et à vos sens? Quel désordre, quel renversement et quel scandale! Quel plus étrange abus du plus saint de nos Mystères! Se peut-il rien voir de plus affreux dans le Christia-

(1) Judic. XVI. 20.

nisme, ni rien qui soit plus digne de nos larmes? Eh! que vous servira-t-il, mon cher frère, d'avoir fait, à ces fêtes, votre devoir de chrétien, si vous venez dans la suite à vous démentir? C'est ce que autrefois l'Apôtre saint Paul reprochait fortement aux Galates. Insensés que vous êtes, leur disait cet Apôtre, quel enchantement vous aveugle! *O insensati Galatæ, quis vos fascinavit* (1)? Quoi! après avoir mis la main à l'ouvrage important de votre conversion, vous le détruisez! Après avoir commencé par l'esprit, vous finissez par la chair! pouvez-vous être si insensés et si déraisonnables? *Sic stulti estis* (2). N'avez-vous donc fait tant de pas que pour retourner en arrière? et n'avez-vous participé à nos divins Sacrements avec tant de zèle, que pour retomber ensuite avec plus de malice et de scandale dans vos infames débauches? *Tanta passi estis sine causa* (3)? Plaise à Dieu, mes frères, que nous n'ayons pas un jour le sujet de vous faire le même reproche! Quant à moi, quelque indigne que je sois du saint emploi que j'exerce, peut-être pourrai-je dire, après tant de peines et de travaux, comme saint Paul quand il quitta les Chrétiens d'Éphèse et qu'il se sépara d'eux, que je suis pur devant Dieu de la perte de vos âmes, si parmi vous il y en avait encore qui dussent périr. Mais non, Seigneur; vous détournerez de nous un si grand malheur, et vous ne permettrez pas qu'aucun de cet auditoire périsse. Ah! Père saint, conservez, je vous prie, à cause de votre Nom, ceux que vous avez daigné instruire et

(1) Galat. III. 1. — (2) Galat. III. 3. — (3) Galat. III. 4.

toucher par mon faible ministère. Soutenez-les toujours contre leur propre faiblesse et contre tous les dangereux combats que le monde et le démon vont leur livrer de toute part. Je l'espère ainsi, grand Dieu, de votre miséricorde. Oui, j'ai cette confiance, que vous ne laisserez pas imparfaite notre conversion que vous avez commencée, que vous acheverez votre ouvrage, que vous le soutiendrez toujours jusqu'à la fin, jusqu'au dernier moment de la vie, que vous le couronnerez enfin d'une éternité bienheureuse, que je vous souhaite, mes frères, Au nom du Père, etc.

EXHORTATION

SUR LA CROIX.

Que les Juifs aveugles et endurcis, mes frères, demandent des prodiges et des miracles; que les Grecs vains et insensés ne cherchent et ne vantent que la sagesse; que les pécheurs et les mondains vous prêchent tant qu'ils voudront les plaisirs, les débauches, les spectacles et les folles joies de ce monde : pour moi, âmes fidèles, à l'exemple de l'Apôtre saint Paul, je ne cesserai de vous prêcher Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié : *Judæi signa petunt, et Græci sapientiam quærunt; nos autem prædicamus Christum crucifixum* (1). Que les savants orgueilleux du siècle ne se plaisent qu'à connaître les secrets les plus cachés de la nature; que l'histoire, que l'antiquité, que le mouvement des astres fassent toute leur occupation et toute leur étude : pour moi, à l'exemple du même Apôtre, je ne fais profession que de savoir et de vous apprendre Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Et plût au Ciel que l'univers entier sût se passer de toute autre science! *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi* Jesum Christum, *et hunc crucifixum* (2). Enfin, que les libertins et les impies triomphent dans leurs iniquités et dans leurs désordres; qu'ils s'applaudissent et qu'ils se glorifient au milieu même de

(1) I. Cor. I. 23. 24. — (2) I. Cor. II. 2.

leur libertinage : pour moi, mes frères, encore une fois, et toujours avec le même Apôtre, je ne ferai consister ma gloire dans aucune autre chose que dans la croix de Jésus-Christ, et que dans Jésus-Christ crucifié : *Mihi autem absit gloriari, nisi in Cruce Domini nostri* Jesu Christi (1). Car en quoi pourrais-je me glorifier, ô sainte et vénérable Croix, toute teinte encore et comme tout arrosée du sang de Jésus-Christ ? en quoi, dis-je, pourrais-je me glorifier, si vous ne faisiez vous seule toute ma félicité et toute ma gloire ? N'avez-vous pas porté entre vos bras notre Loi, notre Évangile, notre Chef, notre Rédempteur, notre Salut, notre réconciliation, notre unique trésor, et tout notre bonheur ? N'êtes-vous pas le monument éternel de l'amour infini d'un Dieu, le gage de la paix et de la rédemption des hommes, une source inépuisable de miséricorde pour tous les pécheurs, l'asile assuré de tous les malheureux, l'unique ressource de tous les chrétiens, l'espoir et la plus douce consolation de tous les élus ? Ah ! chrétiens, ne cessons point de rendre à ce Signe auguste de notre salut de nouvelles marques de notre respect, de notre religion et de notre culte.

Mais bornons-nous dans une matière si vaste et si étendue ; et dans ces nouveaux hommages que nous lui rendons en ce jour solennel, attachons-nous particulièrement à trois différentes idées que nous fournit le dévot saint Bernard, qui font l'éloge le plus parfait de la Croix.

O peuple chrétien ! s'écrie ce dévot Père, qu'il ne vous arrive jamais de regarder la Croix du Sauveur

(1) Gal. vi. 14.

d'un œil impie, comme le Juif incrédule et endurci; d'un œil curieux, comme le Gentil infidèle et superbe; d'un œil brutal et indifférent, comme le mondain et le pécheur. Elle fut toujours, dit saint Paul, pour toutes ces sortes de réprouvés, un sujet de folie, de risée et de scandale : *Judæis quidem scandalum, Gentibus autem stultitiam* (1). Mais regardez-la, au contraire, avec les yeux de la foi, comme l'âme fidèle, qui y trouve tout ensemble et la force et la sagesse d'un Dieu, et la consolation et la joie et toute la gloire de l'homme : *Ipsis autem vocatis, Christum Dei virtutem et Dei sapientiam* (2). C'est en effet cette foi vive et soumise qui vous découvrira toutes les grandeurs, tous les ineffables mystères, et toutes les merveilles que renferme cette divine Croix. C'est elle qui vous fera connaître et qui vous fera goûter les précieux fruits de vie, de vérité et de grâce, que cet arbre divin porte pour vous. C'est cette divine foi, vous disent saint Léon et saint Bernard, qui vous la feront désormais envisager, cette sainte Croix, comme un autel sanglant, où Jésus-Christ s'immole et se sacrifie : *Ara Sacrificantis;* comme une Chaire auguste et sacrée, où Jésus-Christ nous enseigne et nous instruit : *Cathedra Docentis;* comme un Trône glorieux, où Jésus-Christ règne sur tous les cœurs et juge toutes les nations : *Thronus Judicantis.* Trois courtes réflexions qui vont nous édifier pendant une petite demi-heure, et qui doivent occuper, toute la vie, de vrais et dignes Enfants de la Croix, tels que vous êtes.

Levez donc les yeux, mes frères, vers cette respec-

(1) I. Cor. I. 23. — (2) I. Cor. I. 24.

table Croix, et fixez-y vos regards. C'est là cet autel sanglant où le Fils du Très-Haut s'immole pour vos péchés et se sacrifie pour votre amour. Et quel holocauste et quel sacrifice plus complet que celui de ce divin Sauveur! C'est sur cette Croix qu'il se sacrifie tout entier, qu'il se sacrifie pour tout l'univers, qu'il est lui-même le Prêtre et la Victime de son Sacrifice. C'est là qu'il sacrifie tout ce qu'il a, et tout ce qu'il est : ses biens, par le dépouillement honteux où il est réduit; son honneur, par la confusion et par les indignes opprobres dont on le couvre; sa chair, par les cruelles douleurs qu'il souffre; sa vie, par la mort sanglante qu'il endure. Ah! pécheurs, comprenez de là ce que c'est que l'offense d'un Dieu, puisqu'il a fallu que tout ce qui avait servi au péché dans l'homme criminel, servît à l'expiation du péché dans la Victime innocente qui venait le détruire.

Il sacrifie sur la Croix ses biens, par le plus honteux dépouillement. En effet, chrétiens, à peine Jésus est arrivé sur le Calvaire, que d'insolents soldats lui ôtent tous ses sacrés vêtements, et le réduisent au dépouillement le plus humiliant et le plus honteux. Quel spectacle plus digne de toute l'horreur de la nature! On ôte la robe à celui qui revêt les lis de leur blancheur, et qui orne les fleurs de la campagne de ces beautés qui nous charment et qui nous ravissent. On dépouille de ses habits sacrés, celui qui, au rapport du Prophète, a la lumière et le soleil même pour vêtement. On ne craint pas d'exposer nu à des yeux impurs et barbares, ce Corps adorable, ce Corps sacré formé par le Saint-Esprit dans le sein d'une Vierge,

ce Corps divin, dont la pureté des Anges n'approcha jamais. Enfin ces impies, regardant ces sacrés vêtements comme le prix de leur cruauté, en font la matière d'un jeu sacrilége, et se les approprient désormais comme leur plus précieuse dépouille. Ah! Soleil, ne refuseras-tu pas ici ta lumière? Cieux, ne vous abaisserez-vous pas? Chérubins, n'étendrez-vous pas vos ailes pour cacher et couvrir votre Créateur et votre Roi dans une nudité si humiliante? Non, mes frères, non; parce que c'est ainsi, ô divin Jésus, ô Jésus le plus doux, le plus chaste, le plus saint et le plus aimable de tous les Enfants des hommes, que vous voulez nous apprendre à nous détacher de tout, à nous dépouiller d'esprit et de cœur de tous les biens extérieurs de cette vie, et que c'est pour nous mériter ce saint détachement, que vous voulez être privé et dépouillé de tout sur la Croix. Oui, c'est ainsi, divin Sauveur, que vous voulez réparer la nudité honteuse et humiliante où le péché nous a réduits; que vous voulez expier notre vanité, notre luxe, nos scandales, toutes les affreuses immodesties des femmes et des filles peu chrétiennes de notre siècle; parce que c'est ainsi qu'il nous est plus aisé de voir que votre Corps tout entier n'était qu'une seule plaie, et qu'il n'y avait rien en vous qui ne souffrît pour notre amour. Mais avançons.

Il sacrifie, sur la Croix, son honneur, par les plus indignes opprobres. Que vois-je, en effet, sur le Calvaire et à l'entour de Jésus-Christ crucifié? Ah! j'aperçois, d'une part, d'impies bourreaux qui se jouent de lui; d'une autre, les Princes des Prêtres, avec les

Scribes, qui en font l'objet de leurs railleries les plus piquantes. Je vois ceux qui passent, ne s'arrêter devant sa Croix que pour le charger d'injures, et pour lui dire, en branlant la tête : O toi, qui détruis le Temple de Dieu et qui le rétablis dans trois jours; toi qui sauves les autres, eh! que ne te sauves-tu toi-même? Et comme si ce n'était pas assez de tous ces outrages, je le vois, pour surcroît de malédiction et d'opprobre, mis au nombre des scélérats, et crucifié entre deux voleurs, dont l'un n'ouvre la bouche que pour le blasphémer au milieu même des horreurs de son supplice. Grand Dieu, souffrirez-vous toutes ces insultes, et ne lancerez-vous pas vos foudres et vos carreaux sur tous ces scélérats, sur ces impies qui insultent à la divinité de votre Fils! Bravera-t-on ainsi le Roi de gloire? Outragera-t-on impunément celui dont la majesté remplit tout le Ciel, et dont l'éclat éblouit les Anges mêmes? Ah! chrétiens, tous ces outrages demeureront impunis. N'en soyez pas surpris. C'est pour expier votre orgueil qu'il se soumet à des humiliations si profondes. C'est pour réparer l'injure que le péché a faite au Très-Haut, qu'il veut être rassasié d'opprobre et devenir la risée du peuple. C'est pour nous rendre précieux les mépris et les persécutions, qu'il a voulu porter lui-même la confusion et l'opprobre éternel que vous aviez mérités par vos péchés. Mais ce n'est pas encore assez.

Il sacrifie, sur la Croix, sa Chair, par les plus cruelles douleurs. O vous tous qui passez, vous dit-il par son Prophète, considérez et voyez s'il est de douleur semblable à la mienne. Quelles douleurs, en effet,

et qui peut les exprimer! Est-il partie dans son Corps sacré, qui ne souffre? Ce Corps, déjà tout couvert de plaies par le supplice d'une cruelle flagellation; ce Corps déjà épuisé de sang et de force par le fardeau d'une pesante Croix, sous laquelle on l'avait vu souvent succomber; ce Corps déjà desséché d'une soif brûlante, et presque sans force et sans vie, est étendu sur la Croix par des bourreaux inhumains. On le tire, on le remue, on l'alonge, on le disloque pour l'étendre sur ce lit de douleur. On ajoute de nouvelles plaies aux anciennes, en perçant ses pieds et ses mains par de gros clous qu'on y enfonce pour l'y attacher. Si l'on ne brise pas ses os, c'est qu'il est écrit que les os de l'Agneau ne doivent point être brisés : mais rien ne manque à ses douleurs. Jésus étant ainsi attaché, on élève sa Croix, afin que le poids de son Corps augmente ses douleurs et ses plaies. On enfonce la Croix dans la terre, et chaque coup que l'on frappe est pour Jésus un nouveau martyre. Dans ce triste état, tous ses sens sont également affligés : son goût, par le vinaigre et le fiel dont on le rassasie dans sa soif; son odorat, par l'infection des cadavres dans un lieu qu'on avait destiné, tout près du Calvaire, pour y laisser pourrir les criminels; ses oreilles, par les paroles de malédiction et de blasphème qu'on vomit contre lui; ses yeux, par le spectacle le plus accablant et le plus triste qui s'offre de toute part à sa vue. Encore s'il se trouvait quelqu'un auprès de lui pour le consoler! Mais non : J'ai regardé de côté et d'autre, nous dit-il par la bouche d'un de ses Prophètes, et je n'ai vu personne qui voulût me reconnaître; tous se sont éloi-

gnés de moi, et personne n'a voulu se mettre en peine de ma vie. Ses Apôtres mêmes et ses plus chers Disciples, dit l'Évangéliste, l'ont abandonné. Si de saintes Femmes, attachées à son service et reconnaissantes de ses bienfaits, ont le courage de le suivre, ce n'est que de loin. Il voit, à la vérité, près de la Croix, Marie, sa très-sainte Mère, et son Disciple bien-aimé, plongés dans l'affliction la plus amère; mais un spectacle si touchant ne redouble-t-il pas ses douleurs et ses tourments? et le même glaive qui perce le cœur de Marie, ne perce-t-il pas en même temps le cœur de Jésus son Fils? Que dis-je? son Père céleste, loin de tempérer son calice par quelques douceurs, n'en augmente-t-il pas l'amertume par la privation de toute consolation sensible, jusque-là qu'il ne peut s'empêcher de s'en plaindre avec amour : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* Oh! qui pourrait entrer dans le cœur sacré de Jésus souffrant et mourant sur la Croix, qui pourrait voir ce qui s'y passe; dans quelle mer de tristesse, d'amertume et d'ennui ne verrait-il pas cette sainte Ame plongée? Voilà donc l'Homme de douleurs, mes frères! Ah! nous l'avons vu, dit Isaïe, mais nous n'avons pu le reconnaître : il a paru à nos yeux comme le dernier des hommes, et comme le rebut du monde. Son visage, hélas! dit le Prophète roi, n'avait plus de beauté, ni d'éclat, et sa face adorable était toute couverte de son sang. Peu s'en faut, s'écrie un autre Prophète, que nous ne l'ayons regardé comme un lépreux que Dieu avait frappé, que Dieu avait humilié, que Dieu avait comme écrasé sous le poids de sa justice. Approchez,

pécheurs; approchez, pécheresses, approchez de la Croix; venez et voyez les souffrances d'un Dieu; voyez ce que vous lui avez coûté pour vous enfanter à la vie. Ah! nous l'avons vu, mes frères, le triste état où Jésus-Christ a été réduit, parce qu'il était la triste victime d'expiation pour vos péchés; que Dieu l'avait chargé des iniquités et des malédictions de tout l'univers, ainsi que le bouc émissaire était autrefois chargé des malédictions et des péchés de tout le peuple; et que c'était enfin par ses douleurs qu'il voulait expier toutes vos infames débauches et tous vos plaisirs criminels. Enfin, non content de sacrifier ses biens, par le dépouillement le plus honteux, son honneur, par les plus indignes opprobres, sa chair, par les plus cruelles douleurs; il veut encore sacrifier sa vie, sur la Croix, par la mort la plus sanglante.

Hélas! que vois-je? mon divin Sauveur! Une triste paleur couvre déjà votre visage, vos yeux obscurcis se ferment à la lumière, votre bouche est mourante, vos forces sont épuisées, une sueur froide et mortelle se répand par tout votre adorable Corps, votre précieux Sang ne coule plus que lentement et goutte à goutte de vos plaies sacrées; votre tête penchée se repose sur votre poitrine, et ne se lève plus que par les derniers soupirs que vous en tirez. Ah! mon âme, Jésus se meurt, Jésus expire, Jésus est mort. Il est mort, et ce sont mes crimes, mes débauches, mes impuretés, mes injustices, mes danses, mes scandales qui l'ont fait mourir. Oui, ce sont mes péchés qui l'ont porté à s'immoler et à se sacrifier sur cette Croix. Ah! mes yeux, pleurez et fondez en larmes; mon cœur, soyez

déchiré de douleur, et éclatez en soupirs et en sanglots; et vous, mon âme, soyez noyée et abîmée dans une mer de douleur et de tristesse. O ciel, ô terre, soyez à jamais les témoins de l'excès de ma douleur, puisque vous le fûtes de mes attentats, de mes trahisons et de mon horrible déicide. Ah! péché cruel, et détestable péché, qui as immolé mon Sauveur et mon Dieu, quel regret pour moi de t'avoir commis! Serais-je encore assez malheureux pour te commettre; et ne dois-je pas être disposé à souffrir plutôt mille morts, que de te commettre de nouveau? La voilà donc, mes frères, cette Victime sanglante qui vient d'être immolée pour le salut de tout l'univers! Le voilà donc ce Prêtre adorable qui vient d'offrir au Très-Haut, non des victimes étrangères, mais son propre Corps; non le sang impur des animaux grossiers, mais son propre Sang, ce Sang adorable, dont une seule goutte aurait suffi pour laver tous les péchés du monde. Le voilà, dis-je, sur cette Croix, qui est devenue comme l'autel du monde entier, parce que c'est effectivement pour le salut du monde entier qu'il s'immole sur cette Croix et qu'il se sacrifie : *Ara Sacrificantis*. Ajoutons encore, que c'est sur cette Croix, comme d'une chaire sacrée, qu'il nous instruit : *Cathedra Docentis*.

Ah! chrétiens, arrêtons-nous donc aux pieds de cette sainte Croix. C'est ici cette chaire auguste, cette école lumineuse, ce livre tout divin, et ce sacré sanctuaire du Seigneur, où vous pouvez pénétrer jusques dans ses plus adorables et ses plus secrets conseils, et où il ne tient qu'à vous d'apprendre en peu de temps

toute la science suréminente des Saints. Toutes les actions de Jésus-Christ, dit saint Augustin, ont été autant de leçons édifiantes pour l'homme, autant d'expressions sensibles des divines vérités qu'il venait nous apprendre. Mais, où est-ce que ce souverain Législateur des hommes, où est-ce que ce Maître et ce Docteur de tout l'univers nous a instruits d'une manière plus efficace et plus parfaite que sur la Croix? où nous a-t-il appris plus de vérités importantes, plus de mystères relevés, plus de sublimes vertus? où nous les a-t-il appris d'une manière plus touchante et plus vive? Que de lumières, en effet, brillent et éclatent de toute part de la Croix de ce divin Sauveur! Ah! Seigneur, nous ne connaissions pas l'étendue de votre miséricorde ni la grandeur de votre amour : mais pouvons-nous douter de la tendresse et de la bonté d'un Dieu, quand nous le voyons souffrant et mourant sur une Croix pour nous! Voilà, s'écrie l'Évangéliste saint Jean, jusqu'à quel point Dieu a aimé le monde, jusqu'à lui donner son Fils, jusqu'à le livrer à la mort, et à la mort de la Croix, pour le salut des hommes. Que dis-je, mes frères? cette Croix même et toutes ses dimensions ne doivent-elles pas nous rappeler, dans la pensée de l'Apôtre, que la hauteur et la largeur, la longueur et la profondeur de la charité de Dieu pour les hommes, sont sans mesure et sans borne? Nous ne connaissions pas non plus, Seigneur, ni la sévérité de votre justice, ni la haine implacable que vous portiez au péché. Non, mon Dieu, non; les Anges rebelles précipités dans l'abîme, Adam chassé honteusement du Paradis terrestre et condamné à la mort avec toute

sa postérité, le monde entier inondé par un déluge, Sodome et Gomorrhe consumés par le feu du ciel, Pharaon submergé avec son armée tout entière et englouti dans les eaux de la mer Rouge, six cent mille Israélites exterminés dans le désert; tous ces exemples si terribles de votre colère, ne suffisaient pas pour nous convaincre parfaitement de la rigueur de votre justice et de la haine infinie que vous aviez pour le péché. Mais quand nous voyons Jésus-Christ même, votre Fils unique, ce Fils adorable, l'objet de vos complaisances éternelles, expirer sous les coups de votre plus terrible vengeance; quand nous le voyons frappé, meurtri, blessé pour nos iniquités et brisé pour nos crimes; ah! nous comprenons aisément que vous êtes le Dieu juste, le Dieu sévère, le Dieu vengeur, qui hait souverainement le péché, puisque vous n'avez point gardé de bornes ni de mesures dans les châtiments et dans les douleurs de votre propre Fils, qui ne portait que l'apparence du péché. Nous comprenons, et c'est ce qui nous jette l'effroi dans l'âme, que puisque vous n'avez pas épargné le Saint des Saints, combien moins épargnerez-vous des pécheurs et des coupables tels que nous sommes : *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet* (1)? Aveugles que nous étions! nous ne connaissions pas non plus encore le prix de notre salut. Nous comptions le salut pour rien, nous le négligions, nous l'exposions, nous le risquions; un vain intérêt, un faux honneur, un moment de plaisir infame nous le faisait abandonner. Mais

(1) Luc. XXIII. 31.

quand nous voyons un Dieu qui meurt au milieu des plus cruels tourments pour nous le mériter; quand nous entendons un Dieu crucifié qui nous dit, par la voix de son Sang : Approchez, pécheurs, approchez de ma Croix, et, aux dépens de ce que je souffre, instruisez-vous du prix, de l'excellence et du mérite de votre âme; ah! nous comprenons parfaitement qu'un bien qui seul a coûté la vie à un Dieu, et pour lequel un Homme-Dieu n'a point cru trop faire que de se sacrifier soi-même, doit être d'un prix infini, et doit mériter désormais tous nos soins les plus vifs et les plus empressés.

Mais combien d'autres vérités importantes, mes frères, n'apprenons-nous pas de la Croix du Sauveur? N'est-ce pas aux pieds de cette sainte Croix que notre âme fidèle comprend parfaitement toutes les vérités de l'Évangile, ces vérités si incompréhensibles à la raison, ces vérités si crucifiantes, si rebutantes à la nature? Oui, ici je comprends sans peine que bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce que par leur détachement et leur pauvreté, ils se rendent conformes à Jésus-Christ pauvre et dépouillé de tout sur la Croix. Je comprends que bienheureux sont ceux qui sont doux, parce qu'ils portent le caractère de ce doux Agneau qui a souffert qu'on l'égorgeât sans se plaindre; que bienheureux sont les pacifiques, parce qu'ils ont l'esprit de ce divin Médiateur qui a pacifié par sa mort le Ciel et la terre; que bienheureux sont ceux qui souffrent pour la justice, parce que Jésus-Christ a été persécuté pour elle, et que notre bonheur et toute notre gloire consistent à lui ressembler. Ici je com-

prends enfin la nécessité qu'il y a de se renoncer soi-même, de faire pénitence et de porter sa croix, pour entrer dans le Ciel, parce que j'y vois le Roi même des Cieux, qui, malgré toutes les répugnances de la nature, porte la sienne jusqu'au sommet du Calvaire, qu'il veut y être attaché et y mourir, pour entrer par-là dans la gloire. Telles sont les importantes vérités que Jésus-Christ m'apprend aux pieds de sa Croix. Que répliquer à un tel Maître? qu'opposer à ses leçons? et qui peut résister à l'impression de ses actions et de ses souffrances?

Mais de quelles sublimes vertus ne me donne-t-il pas encore, sur cette même Croix, les leçons et les exemples? Ah! mon âme, jette, jette encore les yeux sur cet adorable modèle qui t'est proposé sur la montagne, et pratique enfin les admirables leçons et les exemples tout divins qu'il te donne. Quelle humilité plus profonde que celle d'un Dieu qui veut être méprisé, baffoué, outragé, crucifié, non comme un homme, mais comme un ver, comme l'opprobre des hommes, comme le rebut d'un peuple insolent! Quelle obéissance plus parfaite que celle du Fils unique de Dieu, égal en tout à son Père, grand, éternel, saint, tout-puissant comme lui, et qui cependant, pour lui obéir, se soumet à la mort, et à la mort de la Croix! Quelle charité plus ravissante que celle de ce divin Sauveur, qui veut mourir pour les pécheurs, pour des coupables et des ingrats, et prier pour les bourreaux mêmes qui le crucifient? Quelle plus charmante douceur et quelle plus ineffable patience que celle de cet Agneau divin, qui ne rend point injure pour injure,

ni malédiction pour malédiction, et qui souffre en silence les outrages les plus cruels ! Enfin quelle plus ineffable patience que celle qui éclate dans toute sa Passion ! Il souffre la perfidie de Judas, l'impiété d'Hérode, l'injustice de Pilate, la barbarie et la cruauté de tous ses bourreaux, sans jamais rien laisser échapper de l'impatience de l'homme, quoiqu'il fût revêtu de sa faible nature. Ah ! mes frères, nous apprenons donc tout dans Jésus-Christ, et dans Jésus-Christ crucifié. Ses paroles et son silence, ses actions et ses souffrances, tout nous instruit également dans ce divin Maître. Avant Jésus-Christ, la loi était un livre scellé pour nous, dit l'Apôtre saint Jean ; ses figures étaient des énigmes ; ses prédictions, ses sacrifices, ses cérémonies, ses pratiques et tous ses oracles étaient autant de mystères impénétrables pour nous. Mais c'est en Jésus-Christ, et en Jésus-Christ attaché sur la Croix, que tout se manifeste, que tout s'éclaircit, que tout se développe, et que les ombres les plus obscures deviennent la lumière la plus éclatante. Grand Apôtre, je ne suis plus surpris que vous vous glorifiiez de ne savoir que Jésus-Christ, et Jésus-Christ attaché sur la Croix. Hélas ! le chrétien qui l'ignore, ne sait rien ; mais celui, au contraire, qui est assez heureux que de le savoir et de le connaître, sait en lui toutes choses, et possède toutes les plus sublimes connaissances qu'un esprit chrétien peut désirer. O divin Jésus, avec quel respect ne devons-nous donc point approcher de votre Croix, pour écouter les diverses leçons que vous voulez bien nous y donner ? Avec quelle attention ne devons-nous point y consi-

dérer, sur votre Corps adorable, les plaies sacrées qui nous y parlent comme par autant de bouches, et qui nous instruisent de tout ce qu'il y a de plus important et de plus sacré dans la Religion? Mais combien cette attention et ce respect doivent-ils redoubler, mes frères, si nous considérons la Croix du Sauveur, non-seulement comme la chaire où il nous instruit, mais encore comme le trône glorieux où il règne?

Quel trône, mes frères, et quel trône de gloire! une croix destinée aux supplices des plus infames criminels! N'est-ce pas là un étrange paradoxe? Cependant, mes frères, tel est le grand mystère de notre foi : et jamais royauté n'a paru avec tant d'éclat, que celle de Jésus-Christ sur la Croix. C'est sur la Croix qu'il a régné, c'est par la vertu et les exemples de sa Croix qu'il règne et qu'il règnera à jamais sur tout l'univers.

Ah! Chrétiens, s'écrie saint Augustin, ne jugez point de la gloire et de la royauté de votre Dieu, par ce triste appareil de ce Roi souffrant qui se présente à vos yeux. Ce qui fait le Roi, dit ce saint Docteur, c'est la puissance et l'autorité; c'est la gloire de ses victoires et de ses triomphes. Or, quelle puissance et quelle autorité égalèrent jamais celles de Jésus-Christ sur la Croix? Quels triomphes et quelles victoires plus éclatantes que celles qu'il y remporte? Non, mes frères, rien n'égala jamais la puissance et l'autorité de Jésus-Christ sur la Croix. N'avoir de puissance et d'autorité que sur les corps, c'est un pouvoir trop borné, et c'est néanmoins à quoi se réduit tout ce que peuvent tous les rois du monde; mais c'est sur les

esprits et sur les cœurs, que Jésus-Christ crucifié exerce son empire. Il attendrit les plus rebelles et en dispose à son gré. Il sait faire servir à ses adorables desseins toutes les dispositions de ses ennemis qui y sont même les plus opposées. Il sait se faire reconnaître pour Roi, malgré toutes les contradictions des Juifs. Cette inscription, que Pilate, par une inspiration secrète, fait mettre sur sa Croix, en trois langues différentes, les plus célèbres qui fussent alors dans le monde, ne nous apprend-elle pas que Jésus-Christ, malgré Pilate et tous les Juifs, veut être regardé comme le Roi du monde entier? C'est sur cette Croix, en effet, qu'il décide en Souverain du sort éternel de deux voleurs coupables des mêmes crimes : qu'il justifie l'un et qu'il réprouve l'autre; qu'il sauve l'un par miséricorde, tandis qu'il abandonne l'autre par justice; qu'il promet au bon larron que le même jour il entrera avec lui dans son royaume, tandis qu'il laisse le mauvais dans le désespoir se précipiter dans l'abîme. C'est sur cette Croix, que, Maître absolu des esprits et des cœurs les plus endurcis, il convertit le Centenier, les Juifs, les soldats, ses bourreaux, et qu'il les remplit d'une si amère douleur pour l'attentat et le déicide qu'ils viennent de commettre, qu'ils se retirent tous du Calvaire en pleurant, en gémissant, en se frappant la poitrine, en criant à haute voix, qu'ils ont crucifié le Fils de Dieu. C'est sur cette Croix enfin, que Maître souverain de toute la nature, Jésus-Christ mourant, émeut, ébranle et fait frémir la nature tout entière. Jésus-Christ meurt sur la Croix; mais il faut qu'à sa mort le soleil s'éclipse tout-à-

coup, que les ombres de la nuit couvrent tout d'un coup la terre au milieu de la clarté du jour, que les éléments soient changés, que les rochers se brisent, que les sépulcres s'ouvrent, que les morts ressuscitent, que le voile du Temple se déchire. Il meurt, mais il faut que toute la nature porte le deuil de la mort de son Auteur. Ah! mes frères, où me trouverez-vous un Roi plus puissant que celui qui meurt ainsi quand il veut et comme il veut, et qui, par sa mort, trouble l'ordre de la nature et bouleverse tout l'univers? Ah! divin Jésus, puissant Roi du Ciel et de la terre, c'est à vous seul que ces prodiges devaient être réservés.

Mais quelles plus glorieuses victoires que celles qu'il remporte sur sa Croix! N'est-ce pas là, dit saint Paul, qu'il détruit, par sa mort, celui qui avait l'empire même de la mort, et qu'il renverse sa puissance? N'est-ce pas par l'humilité de sa Croix, qu'il confond l'orgueil de cet Esprit infernal? par ses souffrances, qu'il le désarme? par son Sang, qu'il nous délivre de sa cruelle tyrannie? N'est-ce pas par la Croix enfin qu'il triomphe de toutes les puissances de l'enfer et de toutes les puissances du siècle? A ces traits, Chrétiens, ne reconnaissez-vous pas le vrai David qui triomphe du superbe Goliath, non avec les armes de Saül, mais avec la pierre et la fronde qui étaient la figure de lui-même et de sa Croix? ne reconnaissez-vous pas le vrai Samson, qui confond et qui fait périr, en mourant, tous les Philistins orgueilleux? Oui, je reconnais, divin Sauveur, que malgré votre faiblesse apparente, vous êtes le Roi grand, le Roi fort, le Roi tout-puissant, et que toute votre force est dans vos mains : je dis, dans vos

mains percées, dans vos mains attachées, dans vos mains clouées sur la Croix, puisque c'est par elle que vous triomphez de la chair, du monde et de l'enfer. C'est ainsi, Chrétiens, que Jésus-Christ a glorieusement régné sur la Croix, et c'est encore par la vertu de cette même Croix qu'il règne et qu'il règnera à jamais sur tout l'univers.

En effet, la Croix prêchée et reçue par toute la terre, la Croix, autrefois un objet d'horreur, devenue, malgré tous les efforts de l'enfer et de toutes les puissances du siècle, l'objet de notre culte et le sujet de notre gloire; la Croix arborée partout comme le signe auguste du salut; la Croix placée sur le front des empereurs et des rois, pour être le plus bel ornement de leur diadème et de leur couronne; mais plus que tout cela encore, la Croix purifiant le monde, sanctifiant le monde, renouvelant le monde; la Croix, d'une part, chassant de partout le démon, ce fort armé, renversant les temples, brisant les idoles, abolissant les sacrifices, confondant l'erreur, détruisant les superstitions et le mensonge; de l'autre, attirant à Jésus-Christ, ainsi qu'il l'avait lui-même prédit à ses Apôtres, tant de sectateurs de sa doctrine, tant d'imitateurs de ses vertus, tant de confesseurs de son saint Nom, tant de glorieux martyrs, témoins irréprochables de sa Religion, tant de disciples zélés pour sa gloire; que dis-je? tant de millions d'hommes, tant de peuples entiers, tant de royaumes et d'états; cette Croix, enfin, qui, selon l'Évangile, plus brillante que le soleil, doit être produite, à la fin des siècles et au jour des vengeances du Seigneur, comme le Signe glorieux de tous ses

triomphes, comme le monument éternel de ses miséricordes pour les élus, comme l'instrument redoutable de sa colère la plus terrible pour les réprouvés : *Tunc parebit signum Filii hominis in cœlo* (1); oui, pécheur, écoutez et tremblez : cette Croix vous sera confrontée; et celui qui ne s'y trouvera pas conforme, portera le caractère et le sceau d'une réprobation éternelle. Ah! tout cela, mes frères, ne doit-il pas nous convaincre que Jésus-Christ, et Jésus-Christ élevé sur la Croix comme sur un trône glorieux, est véritablement le Fils de Dieu, le vrai, le grand Roi, le souverain Roi de tout l'univers, le Roi immortel de tous les siècles?

Après toutes ces réflexions, mes frères, à Dieu ne plaise que vous rougissiez jamais de la Croix : elle doit faire au contraire toute votre gloire, tout votre bonheur; elle doit être à jamais le grand objet de votre foi, de votre étude et de votre amour. Ah! mes frères, venez donc aux pieds de cette Croix, comme à un Autel sacré; et puisque ce divin Sauveur s'y immole pour votre amour, sacrifiez-vous-y mille fois vous-mêmes pour sa gloire : votre esprit, par la foi; votre cœur, par l'amour; votre corps et tous vos sens, par la pénitence et la mortification chrétienne. Venez aux pieds de cette Croix, comme à une chaire auguste et respectable : et puisque ce divin Maître daigne vous y enseigner et vous instruire, écoutez en silence ses divines leçons, et suivez avec une parfaite docilité tous les saints exemples de vertu qu'il vous y donne. Venez aux pieds de cette Croix, comme à un Trône glorieux

(1) Matth. XXIV. 30.

où il règne; et puisque c'est ici le Trône de sa miséricorde plus que celui de sa justice, recueillez-y avec reconnaissance tous les dons, tous les secours et toutes les grâces que sa divine bonté vous y présente. Venez-y, pécheurs : c'est aux pieds de la Croix que les Juifs endurcis et les cruels bourreaux de Jésus-Christ se convertirent; c'est aussi aux pieds de cette sainte Croix que vous recevrez des grâces de pénitence et de conversion. Venez-y, âmes fidèles : c'est aux pieds de la Croix que le Disciple bien-aimé et que Magdelène la fidèle amante du Sauveur s'attachèrent plus inviolablement à leur divin Maître ; c'est aussi aux pieds de cette sainte Croix que vous recevrez des grâces de persévérance et de sanctification, qui vous affermiront dans la pratique de vos devoirs, et qui vous élèveront aux plus sublimes vertus. Venez-y vous tous que l'affliction accable : c'est aux pieds de la Croix que les Saints ont nourri leur piété et puisé des forces contre toutes les tentations et les adversités de la vie; et c'est aussi aux pieds de cette sainte Croix que vous recevrez des grâces de soutien et de consolation, qui vous relèveront, qui vous remettront dans la tranquillité et la paix, qui vous adouciront les douleurs les plus vives et les maux les plus cuisants de la vie. Enfin, venez-y, Chrétiens, qui que vous soyez ; venez-y dans tous vos besoins, et soyez persuadés que vous y serez toujours secourus à propos et selon vos nécessités présentes. Venez-y tous les jours de la vie, et ne craignez rien, cher et petit troupeau, vous dit Jésus-Christ dans l'Évangile, puisque c'est à vous que le Père céleste a préparé et destiné son divin Royaume. Non,

ne craignez rien ; ne craignez pas même les menaces ni les railleries que pourraient vous faire les ennemis de votre foi. Le jour viendra, et ce sera, dit le Sauveur, le grand jour du jugement, qu'à la vue de ce glorieux Signe, qui paraîtra dans les airs, tous les impurs railleurs crieront, dans le désespoir de leur âme, qu'ils ont été de grands insensés de n'avoir pas cru comme vous. Venez aux pieds de cette Croix, venez-y tous les jours, et soyez assurés, qu'après avoir été votre consolation dans cette vie, votre plus doux espoir à l'heure de la mort, elle fera le sujet de votre triomphe et de votre gloire dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, mes frères, Au nom du Père, etc.

Dans la triste et affligeante nécessité ou nous sommes de vous quitter et de nous séparer de vous, voilà le grand Prédicateur que nous vous laissons au milieu de vous : Prédicateur, à la vérité, muet, mais bien touchant, puisqu'il vous rappellera sans cesse d'une manière bien plus frappante que nous ne saurions jamais faire nous-mêmes, toutes les grandes vérités de la Religion que nous vous avons annoncées, l'importance de votre salut, l'horreur du péché, la nécessité de la pénitence, les terreurs de la mort, la sévérité des jugements de Dieu, l'éternité des peines de l'enfer, que sais-je ? Cette divine Croix, en notre absence, vous rappellera sans cesse toute la Mission, et l'indispensable obligation où vous êtes d'en conserver éternellement le souvenir. . . . . .

AUTRE COMMENCEMENT

DU MÊME DISCOURS.

Sommes-nous des Idolâtres, et vous exposons-nous à l'idolâtrie, lorsque nous vous conduisons avec tant de religion et de pompe aux pieds de cette sainte Croix? A Dieu ne plaise, mes frères, que nous nous rendions coupables d'une pareille impiété, et que nous vous en rendions vous-mêmes les sacriléges complices! Le Ciel nous est témoin que, quelque respect et quelque vénération que nous ayons pour la Croix de Jésus-Christ, Jésus-Christ seul, oui, Jésus-Christ seul est l'objet de nos adorations et de notre culte suprême. Chers Catholiques, vous le savez, voilà votre foi, voilà ce que nous vous avons toujours enseigné, et ce que nous vous enseignerons toujours; voilà ce que l'Église tout entière de Jésus-Christ, rassemblée dans le saint Concile de Trente, enseignera à jamais à tous les fidèles jusqu'à la fin du monde; parce qu'enfin notre foi, bien différente de la croyance des Hérétiques, qui change tous les jours, ne varie point, ne change jamais, et sera toujours la même. Voilà donc ce que vous devez savoir et tenir pour incontestable à cet égard, c'est que nous ne croyons aucune divinité ni aucune vertu dans la Croix, pour laquelle nous la devions révérer; c'est que nous ne lui demandons aucune grâce, que nous n'y établissons pas notre bonheur,

que nous n'y attachons pas notre confiance, que nous ne lui attribuons, en un mot, d'autre vertu, d'autre prérogative, que d'exciter dans nous de tendres souvenirs d'un Dieu qui nous a aimés jusqu'à se livrer pour nous à la mort, et à la mort de la Croix; c'est qu'enfin tout l'honneur extérieur que nous rendons à la Croix, se rapporte uniquement à Jésus-Christ qui y a été attaché pour notre amour. Voilà, chers Catholiques, encore une fois, ce que vous devez croire et professer, et ce que vous devez professer non-seulement dans nos églises, dans nos saints temples, et parmi des Catholiques comme vous, mais au milieu des rues, des places publiques, des compagnies les plus mondaines et les plus impies, au milieu même des ennemis les plus déclarés et les plus furieux de notre sainte Religion. Eh! que dis-je? voilà ce que vous devez professer, pour me servir de l'expression de l'Évangile, jusques sur les toits, et jusqu'à l'effusion de tout votre sang; car, malheur à vous, si vous rougissiez jamais de votre foi!

Et de là comprenez, mes frères combien sont aveugles, ignorants, injustes, et peu équitables nos prétendus Réformés, et surtout ces Ministres d'erreurs et de mensonge, qui, sans mission et sans études, se mêlent d'instruire, ou plutôt de séduire les peuples. De là, dis-je, comprenez combien ils sont ignorants et peu équitables lorsqu'ils appellent idolâtrie ce mouvement religieux qui nous fait découvrir et baisser la tête, qui nous fait fléchir les genoux et prosterner devant l'image de la Croix; tandis que nous leur protestons à la face du ciel et de la terre, que nous ne l'adorons pas, et

que ce n'est uniquement qu'en mémoire de celui qui a été crucifié pour nous, que nous nous livrons à toutes ces marques extérieures de soumission, de respect et d'amour.

Comme s'ils ne devaient pas savoir, pour peu qu'ils fussent instruits, (mais où est-ce qu'ils ont étudié la Religion?) l'étonnante différence qu'il y a entre ceux qui se confient aux idoles par l'opinion qu'ils ont que quelque divinité y habite; et ceux qui déclarent hautement, comme nous, que nous ne nous servons de l'image de la Croix que pour élever nos esprits et nos cœurs vers Jésus-Christ souffrant, et pour adorer ce Dieu sauveur au milieu de ses souffrances.

Et de là comprenez aussi, nos chers frères séparés, que nous aimons si tendrement, quoique certainement on ne vous inspire pas le même amour pour nous; nos chers frères séparés, dont nous plaignons si amèrement l'aveuglement et le sort, et pour le salut de qui nous sacrifierions mille fois notre vie; comprenez combien vos Ministres, ces faux, ces mercenaires pasteurs, qui ne tiennent leur mission que d'eux-mêmes, vous trompent, vous aveuglent et vous damnent, en vous entretenant ainsi dans l'erreur, en vous faisant croire tout ce qu'ils veulent, en en imposant si impudemment à la foi catholique, en ne vous repaissant, au sujet de notre Religion sainte, que de faussetés et de mensonges, en criant enfin contre nous, dans leurs profanes assemblées : A la Babylone! A l'idolâtrie! tandis que nous ne cessons nous-mêmes de crier anathèmes à tous les idolâtres.

Ah! nos chers, nos pauvres frères, nos infortunés

frères, pour peu que vous fussiez de bonne foi, en faudrait-il davantage pour vous détromper de leurs prestiges et de leurs impostures, pour vous faire connaître toute la noirceur des calomnies qu'ils forgent tous les jours contre nous, et vous faire enfin ouvrir les yeux à la vérité qui brille aujourd'hui sur vos pas, qui vous environne de toute part, mais qui bientôt, hélas! s'éteindra, pour vous laisser périr dans les horreurs d'une nuit éternelle, si vous avez le malheur de résister plus long-temps!

La foi de l'Église de Jésus-Christ ainsi expliquée et justifiée aux yeux de ses plus cruels ennemis, ferons-nous difficulté de vous la faire envisager sous les nobles et magnifiques images sous lesquelles tous les Livres sacrés de l'ancien Testament nous l'ont toujours représentée? Non, bien loin de nous en faire aucune peine, nous nous ferons au contraire une gloire de vous dire, avec toute l'Écriture, que la Croix est ce véritable Arbre de vie qui devait nous garantir de la mort; ce divin Arc-en-ciel, qui est le signe efficace de l'alliance du Seigneur avec son peuple, et le gage précieux de notre réconciliation avec Dieu; que c'est cette Arche sacrée qui nous sauve du déluge de l'enfer dont nous étions tous menacés; la Porte du Ciel, et cette Échelle mystérieuse que Jacob vit en songe, par où il faut nécessairement monter pour arriver à l'héritage céleste; ce Bûcher sacré, où Jésus-Christ, le véritable Isaac, s'est immolé pour le salut du monde; cette Verge miraculeuse du vrai Moïse, qui triomphe de Pharaon et qui l'engloutit dans les flots avec toute son armée; enfin ce mystérieux Serpent d'airain, dont la

seule vue est capable de guérir toutes nos plaies et nos blessures les plus mortelles.

O Croix, autrefois chargée de la rançon du monde entier, toute teinte encore, pour ainsi dire, et toute fumante, tout arrosée du Sang de Jésus-Christ, qui portâtes jadis, entre vos bras et dans votre sein, notre Loi, notre Évangile, notre Chef, notre Rédempteur, notre Salut, notre réconciliation, notre unique trésor et tout notre bonheur; sainte et vénérable Croix, monument éternel de l'amour infini d'un Dieu, gage précieux de la paix et de la rédemption des hommes, source inépuisable de miséricorde pour tous les pécheurs, asile assuré de tous les malheureux, l'unique ressource de tous les Chrétiens, l'espoir, la gloire, le triomphe et la plus douce consolation de tous les élus, recevez, en ce jour solennel, les hommages publics que tout ce peuple fidèle s'empresse à l'envi de vous rendre.

C'est par vous, Croix à jamais respectable, que la terre a été réconciliée avec le Ciel, que nous avons été rétablis dans le droit que nous avions au céleste Royaume, mais dont nous avions le malheur d'être déchus par le péché; c'est par vous que le Sauveur du monde nous a ouvert l'entrée du vrai Sanctuaire; que ce divin Samaritain a guéri toutes les plaies du genre humain; qu'il nous a purifiés de tous nos crimes, et nous a rendus saints et sans tache aux yeux de son Père; qu'il nous a retirés des ténèbres du péché, et nous a enfantés à la vraie lumière de la grâce; qu'il nous a arrachés des ombres de la mort, et nous a donné une vie immortelle; qu'il nous a délivrés de

l'enfer et garanti de la peine éternelle que nous avions si justement méritée : c'est par vous enfin, que ce Roi des nations, comme dit l'Apôtre saint Paul, après avoir dépouillé et terrassé toutes les Principautés et les Puissances, les a hautement menées et comme attachées et clouées sur la Croix, pour les exposer à l'opprobre en présence de tout l'univers, et lui servir à jamais du plus glorieux triomphe.

O peuple chrétien, s'écriait le dévot Père saint Bernard, après toutes ces belles et édifiantes réflexions, qu'il ne vous arrive donc jamais de regarder la Croix du Sauveur d'un œil impie, etc. (*Page* 186, *ligne* 1re.)

PRIÈRE

Qu'on exhorte à faire dans la visite et l'adoration de la Sainte Croix.

Vous expirez, ô Jésus! et votre Ame sainte se sépare enfin de votre Corps. . . . . .
Homme de douleurs, épuisé de forces après avoir perdu tout votre Sang, vous devenez l'innocente et la triste Victime de la mort.

Je vous adore avec respect comme mon Dieu et mon Créateur, sur cette Croix où vous voulez bien mourir comme le plus faible et le plus misérable des hommes. C'est votre amour pour moi qui vous a dépouillé de votre grandeur, qui vous a rendu l'opprobre du genre humain; c'est votre amour qui vous a fait souffrir de la part de vos ennemis les contradictions, les calomnies, les plus horribles blasphèmes, les outrages les plus sanglants, les plus injurieux soufflets; c'est votre amour qui vous a enfoncé dans la tête cette couronne d'épines si cruelles et si meurtrières, qui a déchiré votre sacré Corps de coups de fouets, et qui vous a fait enfin souffrir la mort la plus ignominieuse et la plus barbare. Ah! que vois-je sur cette Croix! une pâleur mortelle couvre votre visage! vos yeux obscurcis se ferment à la lumière; votre bouche est mourante, votre précieux Sang ne coule plus que lentement et goutte à goutte de vos plaies; votre tête penchée se repose sur votre poitrine, et ne s'élève

plus que par les derniers soupirs que vous en tirez. . . . . Mon âme, ô mon âme! voilà ton ouvrage, voilà jusqu'à quel point on peut outrager un Dieu! voilà jusqu'à quel point un Dieu peut aimer sa créature! Sera-t-il vrai, mon Dieu, que je combattrai toujours votre amour immense par ma criminelle insensibilité? Ah! il n'y a que trop long-temps que je me rends coupable! Que mes yeux donc se fondent en larmes, que mon cœur soit lui-même pénétré de la plus vive douleur! Jésus meurt, Jésus expire; Jésus est mort, et ce sont mes crimes qui l'ont fait mourir! (*Ici on fait une petite pause, et l'on baise la terre.*)

C'en est fait, mon divin Sauveur, c'en est fait : si mon crime et votre amour sont la cause de votre mort, votre mort et votre amour seront aussi la cause de ma conversion. O Jésus mon Sauveur, après que vous fûtes expiré, la terre trembla, les morts ressuscitèrent, le soleil et la lune s'obscurcirent : faut-il que mon cœur soit plus insensible et plus dur que les rochers? brisez-le donc en ce moment pour amollir sa dureté; faites-moi la grâce, Seigneur, de mourir au péché, et de ne plus vivre que pour vous. Épargnez, Seigneur, un coupable qui est pénétré des plus vives sentiments de la pénitence. S'il y avait au pied de votre Croix une Vierge innocente, un Disciple bien-aimé, une Magdelène votre fidèle amante, il y avait aussi un Larron converti et pénitent, à qui vous voulûtes bien faire miséricorde. Votre Sang répandu demande cette miséricorde pour moi, et je l'espère, malgré l'énormité de mes crimes, si vous daignez me laver dans ce bain salutaire, source précieuse de salut et de grâce. O Jésus

expirant sur la Croix, lavez-moi donc dans ce Sang précieux, et noyez-y pour jamais toutes mes iniquités : c'est la grâce que je vous demande pour moi, pour tous les pécheurs, pour tous les hommes, pour les Hérétiques, pour les Juifs, pour les Infidèles, et surtout pour les membres de votre Corps mystique. Ah! ne me la refusez pas cette grâce, puisque je vous la demande par les mérites de ce même Sang, de ce Sang précieux que vous avez répandu sur la Croix pour le salut de tout l'univers.

Et vous, Croix sainte et vénérable, teinte du Sang de mon divin Rédempteur, puisque c'est dans vos bras que Jésus-Christ mon divin Maître a bien voulu mourir pour mon amour, que c'est par vous que les Justes attendent l'accroissement de leur justice, et les pécheurs le pardon de leurs crimes; ah! désormais vous serez toute mon espérance, tout mon recours, toutes mes richesses et toute ma gloire. Soyez ma défense contre tous les efforts de l'enfer, et mon salut enfin au dernier jour de ma vie. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION

SUR LA GRACE DU JUBILÉ,

POUR AJOUTER A UN DISCOURS D'OUVERTURE DE LA MISSION.

Mais quelle idée plus avantageuse encore ne devez-vous pas vous en former, si nous ajoutons à toutes ces grâces de la Mission, l'inestimable bienfait de la grâce du Jubilé : grâce la plus précieuse, la plus rare, la plus solennelle, la plus privilégiée, la plus sûre; la plus puissante qui fût jamais; grâce enfin qu'il est si aisé de mériter.

Au reste, si je ne parlais ici à des catholiques parfaitement instruits de leur religion, et également soumis aux décisions et à l'autorité de l'Église, il semble qu'il faudrait commencer par établir les fondements inébranlables sur lesquels est appuyé l'usage des indulgences; mais ce serait faire tort à votre foi, mes frères, que d'entreprendre de vous prouver une vérité dont il n'y a jamais eu que les hérétiques qui aient douté. Il me suffit de vous dire que l'indulgence du Jubilé de la Loi de grâce, est proprement la rémission de la peine temporelle qui reste à subir au pécheur après que son péché lui est pardonné. L'Église, à qui Jésus-Christ a donné le pouvoir de lier et de délier, avec assurance que ce qu'elle délierait sur la terre serait délié dans le Ciel, l'Église, dis-je, qui est la dispensatrice du trésor infini des satisfactions de

Jésus-Christ, en vertu du Jubilé, remet, par grâce, au pécheur, ce que le pécheur, quoique déjà réconcilié avec Dieu, aurait encore dû souffrir dans la rigueur de la justice, pour expier parfaitement son péché. Voilà en deux mots ce qu'il y a de plus important et de capital dans la grâce de l'indulgence du Jubilé; et c'est conformément à cette doctrine, mes frères, et sur le fondement de ce pouvoir donné à saint Pierre et à tous ses Successeurs, que les indulgences se sont établies dans le monde chrétien; que de siècle en siècle l'usage s'en est répandu, affermi, perfectionné; que les plus distingués d'entre les Pères, comme Tertullien, saint Cyprien, les ont reconnues, que les Conciles œcuméniques les ont autorisées, que les plus graves Théologiens les ont éclaircies, que saint Grégoire, Pape, les a accordées, que saint Bernard les a prêchées, que les peuples les ont reçues avec joie, que les Jubilés parmi les fidèles ont été dans une si grande vénération, qu'ils ont produit dans l'Église de Dieu des fruits de grâce si abondants, des conversions si éclatantes, des renouvellements de ferveur si exemplaires. Je vous renvoie d'ailleurs à la lecture du Mandement plein de force, d'onction, de sagesse, d'érudition et de lumières, que notre illustre Prélat a publié pour l'ouverture de ce Jubilé. C'est là que vous trouverez les instructions les plus solides sur cette matière, et que vous aurez la satisfaction de voir réduire en poudre toutes les objections que les hérétiques font pour ne pas reconnaître une vérité si incontestable.) Je m'attache donc uniquement à vous faire sentir toute la grandeur de la grâce qui vous est offerte par l'Église en vous accordant le Jubilé.

Grâce du Jubilé, grâce la plus précieuse. Car de même que dans le Jubilé de l'ancienne Loi les Prêtres étaient chargés de publier une rémission générale pour tous les Enfants d'Israël, c'est-à-dire, que tous les esclaves seraient mis en liberté, que tous les propriétaires rentreraient dans la possession des biens qu'ils avaient aliénés, que tous ceux qui auraient contracté des dettes en seraient déchargés; et cela, dit l'Écriture, parce que c'était l'année du Jubilé : *Ipse enim est Jubileus* (1); ainsi dans le Jubilé de la Loi nouvelle, dont le Jubilé des Hébreux n'était qu'une figure et une ombre, tous les Ministres du Seigneur sont chargés de vous annoncer les mêmes grâces et les mêmes avantages. Eh! que dis-je? des grâces et des avantages mille fois plus précieux. Oui, mon Dieu, c'est dans cette sainte et heureuse année, que, comme un Roi libéral et puissant, répandant avec abondance les trésors célestes de vos miséricordes, vous brisez les chaînes de tant de véritables captifs, de ces captifs qui, arrêtés par les liens de leurs différentes passions, gémissent accablés sous la tyrannie du péché, pour les faire entrer dans l'heureuse liberté de vos Enfants. C'est dans cette sainte année, que, comme un Ami généreux, si j'ose me servir de ce terme, vous voulez bien nous remettre les innombrables dettes que nous avons contractées avec vous. C'est dans ce saint Jubilé, que, comme un Maître également souverain et bienfaisant, vous nous rendez les droits légitimes que le sang de votre Fils nous a mérités sur l'héritage céleste dont

(1) Levit. xv. 1.

nous étions déchus par le péché. C'est dans ce saint Jubilé enfin, que, comme un Père de miséricorde, vous nous ouvrez, quelque pécheurs que nous soyons, votre sein charitable, et que vous voulez bien vous réconcilier parfaitement avec nous, non-seulement en nous pardonnant la coulpe de tous nos péchés, mais encore toutes les effroyables peines qui leur sont dues soit pour le temps soit pour l'éternité. Quelle grâce, mes frères! En fut-il jamais de plus importante, de plus précieuse, de plus digne de votre estime? Grâce si précieuse, que tous les Théologiens conviennent qu'elle équivaut, en quelque manière, à la contrition la plus parfaite, et au martyre même; en sorte que, comme un enfant nouvellement régénéré, une personne parfaitement contrite et pénitente, un martyr de Jésus-Christ, qui meurent dans cet heureux état, entrent dans la béatitude des Saints et dans la possession de Dieu même, sans qu'ils trouvent au milieu de la voie le moindre obstacle qui les arrête : de même il n'est rien, si vous veniez à mourir après avoir gagné le saint Jubilé, non, il n'est rien, eussiez-vous commis pendant votre vie tous les crimes les plus énormes, et dussiez-vous les expier, soit dans cette vie, soit dans l'autre, pendant des siècles entiers et par les plus rigoureuses pénitences; il n'est rien, encore une fois, qui vous pût retarder un seul moment la possession de sa gloire.

Grâce du Jubilé, grâce la plus rare, puisqu'elle ne s'accordait autrefois que de cent en cent ans, qu'une seule fois dans tout un siècle. Il est vrai que le Pape Clément VI, voulant se conformer à ce qui se prati-

quait dans l'ancienne Loi, déclara qu'on pourrait gagner ces sortes d'indulgences de cinquante en cinquante ans; et qu'enfin le Pape Paul II, voulant étendre davantage une grâce de cette conséquence pour le salut des fidèles, l'a fixée de vingt-cinq en vingt-cinq ans. Mais parce que les Souverains Pontifes ont jugé à propos, pour l'édification de l'Église, d'amplifier cette grâce, et de la rapprocher un peu plus de nos jours, en est-elle pour cela moins rare? Hélas! la vie de l'homme est si courte, qu'on peut dire avec une espèce de certitude, que c'est ici une grâce unique, une dernière grâce, un dernier Jubilé pour le plus grand nombre de ceux qui m'écoutent. Car enfin, qui d'entre vous peut se promettre de vivre vingt-cinq ans encore, tandis que nous ne pouvons pas nous assurer seulement d'une année, d'un mois, d'un jour, d'un seul moment de vie? Eh! combien en est-il peut-être, dans cet instant, qui touchent de près au moment fatal qui doit mettre fin à leurs passions et à leurs plaisirs par une mort porchaine? Combien qui voient l'ouverture de ce Jubilé et le commencement de cette Mission, et qui n'en verront peut-être pas la fin? Quelle consolation alors pour vous d'avoir parfaitement apaisé la colère de Dieu et de vous être sincèrement réconciliés avec lui, en profitant de cette grâce! Mais quelle désolation et quel désespoir, si vous laissez passer ce temps heureux sans en profiter; ce temps heureux qui ne reviendra peut-être jamais plus pour vous!

Grâce du Jubilé, grâce la plus solennelle. Toutes les autres indulgences ne s'accordent, pour l'ordi-

naire, qu'à une ville, qu'à une communauté, qu'à une confrérie, qu'à une église particulière : mais le Saint Père accorde celle-ci aux rois et aux peuples, aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, aux prêtres, aux religieux, aux gens du monde, aux justes, aux pécheurs, à toutes les provinces, à tous les royaumes, à tout le monde chrétien : *Et vocabis remissionem cunctis habitatoribus terræ tuæ* (1). Tout est grand, tout est saint, tout est majestueux et solennel dans cette indulgence, soit par les cérémonies augustes qui y sont observées, soit par la publication, la célébration, la clôture de cette indulgence, qui se font avec un appareil plus capable d'émouvoir les cœurs et d'exciter la piété chrétienne, sòit par la dévotion des fidèles qui se trouve alors et plus fervente et plus unanime. Car, imaginez-vous, mes frères, que pendant que vous ne serez ici occupés que de la prière, que des œuvres saintes et du soin de votre salut, des millions de fidèles répandus dans toutes les villes du monde se réuniront à vous pour en faire de même. C'est avec vous qu'il s'assembleront devant les autels du Dieu vivant ; c'est de concert avec vous qu'ils solliciteront la grâce de leur conversion, et qu'ils feront au Seigneur une sainte violence, par la sincérité de leur repentir et par la ferveur de leurs prières. Ah ! grand Dieu, vous qui avez promis de vous trouver au milieu de deux ou trois personnes qui se rassembleraient en votre nom pour vous demander quelque grâce; vous qui vous plaigniez autrefois de ne pas trouver une âme assez

(1) Levit. xxv. 10.

fidèle, pour arrêter, par ses prières, les bras de votre colère prêts à frapper votre Peuple, pourrez-vous voir, sans en être touché, tout le Peuple chrétien, animé par ce même esprit, gémissant aux pieds de vos autels, implorer humblement votre infinie miséricorde? pourrez-vous, dis-je, voir l'Église entière, cette digne Épouse de votre Fils, conspirer avec tous ses Enfants pour apaiser votre justice que nos iniquités ont justement armée contre nous? Non, Seigneur, votre bonté ne me permet pas de douter que votre colère ne soit entièrement apaisée, et que vous ne vous rendiez propice à votre Peuple, à la vue de tous ces spectacles de pénitence et de religion qui de toute part s'offriront à vos yeux dans ce saint temps.

Grâce du Jubilé, grâce la plus privilégiée. Car il n'en est pas de cette indulgence comme des autres, où vos Confesseurs n'ont point de pouvoirs extraordinaires. Dans celle-ci, tous les Prêtres approuvés dans le diocèse, peuvent, pour l'effet du Jubilé, vous remettre de toutes sortes de censures, lever les excommunications, les suspensions que vous avez encourues, vous absoudre de toutes sortes de péchés et de crimes, quelque énormes et quelque griefs qu'ils puissent être, réservés ou à l'Ordinaire du lieu, ou au saint Siége Apostolique. Ce n'est pas tout; vos Confesseurs ont encore le pouvoir de vous dispenser, au moins par échange, de certains vœux réservés à l'Évêque ou même au Souverain Pontife, à l'accomplissement desquels il est survenu des obstacles. Ils peuvent enfin changer les conditions que le Saint Père

prescrit pour gagner le Jubilé, s'il ne vous est pas possible de les remplir; et vous différer même la grâce et l'indulgence de ce saint Jubilé, s'ils ne vous trouvent pas en état de recevoir le bienfait de l'absolution, ou si pour d'autres raisons essentielles ils jugent à propos de vous remettre. Quelles grâces, mes frères, plus amples, plus abondantes pourriez-vous jamais désirer? grâces, encore une fois, dépendantes du Jubilé, et que l'Église, comme une charitable mère, veut bien accorder à ses Enfants, mais qu'elle a comme spécialement et uniquement attachées à ces jours de bénédiction et de salut.

Grâce du Jubilé, grâce la plus sûre, parce qu'elle est donnée pour des raisons et des fins plus importantes que les indulgences ordinaires ne sont accordées; d'où il s'ensuit que vous devez moins douter de sa validité. Or, par cette règle dont tous les Théologiens conviennent, ne puis-je pas dire qu'il n'y eut jamais d'indulgence plus assurée que celle qui nous est maintenant offerte? Car, outre la raison générale de l'année sainte et d'une partie du siècle révolue, il s'agit, dans ce Jubilé, des plus pressants intérêts de la Religion, de demander à Dieu l'extirpation entière des hérésies qui affligent l'Église, d'obtenir de sa divine bonté une paix constante et durable entre les Princes chrétiens, et de remercier son infinie miséricorde d'avoir fait cesser parmi nous le fléau de la plus funeste guerre dont ce florissant royaume a été depuis long-temps accablé. Je vous le demande, mes frères, pour quelles causes plus essentielles le Vicaire de Jésus-Christ peut-il user du pouvoir qu'il a

d'ouvrir les trésors des indulgences? et quand en use-t-il plus sagement et plus sûrement qu'en de pareilles occasions et qu'en de semblables circonstances?

Grâce du Jubilé, grâce la plus puissante, puisque l'effet naturel du Jubilé, à moins que nous n'y portions obstacle, est le renouvellement intérieur et parfait de nos personnes, le renouvellement entier de toutes les conditions et de tous les états du monde. Quel changement prodigieux, en effet, ne voit-on pas dans toutes les villes qui reçoivent ce don de Dieu avec tout le respect, toute la reconnaissance et toute l'obéissance de la foi qu'il mérite? Oui, mes frères, comme le Jubilé, par la plénitude des grâces qu'il renferme, nous décharge du poids du péché qui nous accable, c'est alors que nous avons droit de dire avec l'Apôtre : Dégagés de tout ce qui nous appesantissait, et absolument délivrés des liens du péché qui nous serraient si étroitement, courons avec joie dans la carrière de la pénitence et du salut qui nous est ouverte.

Quelle réforme plus générale de nos actions, de nos conversations, de nos occupations, de nos fausses dévotions; quel attachement plus inviolable à nos obligations; quelle plus fervente application à tout ce qui regarde le service et le culte de Dieu; quelle plus exacte préparation aux Sacrements; quelle plus vive et plus respectueuse attention à la prière; quelle conduite plus charitable envers le prochain; quelle plus exacte vigilance sur vous-mêmes; quelles plus éclatantes conversions enfin, n'aurez-vous pas la consola-

tion de voir? En un mot, l'on peut dire, après un Jubilé, que tout ce qu'il y avait de vieux et de corrompu est passé, et que tout est devenu nouveau pour nous : *Vetera transierunt; ecce facta sunt omnia nova* (1). Eh! que dis-je? il n'est pas jusqu'aux plus grands pécheurs, jusqu'aux plus insignes scélérats, qui ne rougissent, pour ainsi dire, de ne pas donner, dans un temps du Jubilé, des marques éclatantes de religion. Que si, mes frères, dans le dessein que vous avez de retourner à Dieu, vous étiez encore retenus par les considérations du monde; si par un malheureux respect humain vous aviez de la peine à vous déclarer; ah! non-seulement le Jubilé vous invite, mais il vous en facilite l'exécution. Car enfin, à combien de pécheurs et de pécheresses, de mondains et de mondaines, ce saint temps n'a-t-il pas été, pour me servir de ce terme, l'époque de leur conversion; jusqu'à leur avoir attiré l'estime et l'éloge du monde même? Non, non, personne ne résista jamais à cette puissante grâce, à moins d'être entièrement corrompu et perverti.

Grâce du Jubilé, grâce enfin qu'il est très-aisé de se procurer. Hélas! grand Dieu, à quel prix mettez-vous vos plus insignes faveurs? et n'est-ce point peut-être parce qu'il est si facile de se les assurer, que l'homme néglige de les mériter? Vous nous présentez aujourd'hui, quoi? votre amitié, le pardon de nos péchés, la rémission de nos offenses, l'extinction de toutes les dettes que nous avons contractées devant

(1) II. Cor. v. 17.

vous, votre grâce, vos couronnes, votre divin Royaume; mais qu'exigez-vous de notre part pour mériter de si grands bienfaits? Ah! mes frères, reconnaissons ici toute la libéralité du Maître que nous adorons, et touchés de ses bontés, concevons enfin la généreuse résolution de n'en servir jamais d'autre. Ouvrez la Bulle du Saint Père; que nous prescrit-elle? quatre choses seulement : la confession, la communion, la visite de quatre églises pendant quinze jours ou consécutifs ou interrompus, et quelques courtes prières récitées pour les fins et les intentions marquées par le Souverain Pontife. En vérité, mes frères, Dieu ne peut-il pas dire ici par ma bouche à chacun de vous, ce qu'il dit autrefois à son peuple par la bouche de Moïse : *Mandatum hoc, quod ego præcipio tibi hodie, non supra te est, neque procul positum* (1). Les choses que je vous prescrits pour mériter la grâce que je vous offre, ne sont pas au-dessus de vous; elles ne sont point même si difficiles que vous ne puissiez les accomplir sans peine : *Sed juxta te est sermo valde, in ore tuo, et in corde tuo, ut facias illum* (2). Non, Seigneur, nous ne pouvons trop admirer votre bonté. Vous êtes toujours le même à notre égard, toujours miséricordieux, toujours libéral, toujours Dieu. Ah! mes frères, le monde fournit-il jamais de maîtres de ce caractère, lui qui exige de si grands services pour des récompenses si courtes et si trompeuses? Combien donc ne serions-nous pas coupables, si une criminelle négligence nous faisait manquer à des conditions si aisées? et ne mé-

(1) Deut. xxx. 11. — (2) Deut. xxx. 14.

riterions-nous pas que Jésus-Christ nous accablât un jour des mêmes reproches qu'on faisait autrefois à Naaman, lieutenant du roi de Syrie, qui s'en retournait indigné de ce que le Prophète ne lui avait prescrit, pour être guéri de sa lèpre, que de se laver sept fois dans le Jourdain? *Si rem grandem tibi dixisset Propheta, certè facere debueras* (1) : Prince, lui dirent ses serviteurs, si le Prophète vous avait ordonné quelque chose de bien difficile, vous devriez le faire; à plus forte raison, puisqu'il vous ordonne une chose si aisée, devez-vous vous y soumettre. Dieu vous en dira de même, pécheurs : Si le Pontife que j'avais établis sur votre tête pour vous conduire, si mon Vicaire sur la terre eût exigé de vous des choses bien difficiles, s'il vous eût prescrit de grandes aumônes, des jeûnes austères, de sévères pénitences : *Certè facere debueras;* vous auriez dû néanmoins vous en acquitter. A plus forte raison deviez-vous exécuter les choses faciles qu'il vous avait prescrites, et qui devaient vous coûter si peu. N'avez-vous pas mérité, en y manquant, que je vous abandonne à toutes les rigueurs de ma justice?

Mais que devez-vous faire, mes frères, pour vous rendre dignes d'une si précieuse grâce? Trois choses, mes frères, que je vous expliquerai encore mieux dans la suite. La première, c'est d'accomplir exactement toutes les conditions de la Bulle, sans manquer à une seule; car l'oubli, même involontaire, ne vous excuserait pas. La seconde, c'est de les remplir toutes dans l'intervalle du temps où elles vous sont marquées, sans

(1) IV. Reg. v. 13.

qu'il vous soit permis de les changer, de les commuer en d'autres, où même d'y suppléer par quelque chose d'équivalent : le Pape ne donne ce pouvoir qu'à vos Confesseurs, qui ne peuvent même vous dispenser de toutes ces conditions sans des raisons légitimes. La troisième enfin, c'est de les accomplir avec ferveur et dévotion, mais surtout en état de grâce, du moins pour ce qui concerne la dernière action du Jubilé. Car l'indulgence, et surtout la plus signalée de toutes les indulgences comme celle du Jubilé, étant une faveur qui ne s'accorde qu'aux justes, qu'aux pécheurs convertis et réconciliés, qu'aux amis de Dieu; si vous n'êtes point en état de grâce, pour lors il ne peut pas y avoir de Jubilé pour vous. Je dis que vous devez être en état de grâce; et cet état de grâce demande que non-seulement vous renonciez à tout péché, puisqu'un seul péché mortel suffirait pour vous en rendre indigne, mais même que vous arrachiez de votre cœur toute affection au péché véniel, si vous voulez gagner la grâce de ce saint Jubilé dans toute son étendue. Car au moins ne la pourriez-vous pas gagner par rapport à ce péché véniel dont la tache n'est pas effacée. Tel est l'ordre et la disposition de notre Dieu, mes frères, qui ne se relâche de ses droits, par rapport à la peine de nos péchés, quels qu'ils soient, qu'à mesure et qu'à proportion que nous en détachons notre cœur, et que nous les détestons.

Et de là tirez cette conséquence, que pour gagner le Jubilé, il faut se convertir, et se bien convertir, et, pour me servir des termes exprès de la Bulle, qu'il faut être vraiment contrit et pénitent de tous ses péchés :

Verè contritis et pœnitentibus. Ah! je sais bien que, pendant ce saint temps, nous verrons, dans cette ville, un nombre infini de catholiques, qui pour avoir part à l'indulgence du Jubilé, paraîtront touchés de contrition, en donneront des marques publiques, pratiqueront certaines œuvres de pénitence, assiégeront tous nos tribunaux, confesseront leurs péchés, se frapperont la poitrine, verseront même des larmes; mais, hélas! dans cette foule et sous ces dehors spécieux, y aura-t-il beaucoup de vrais pénitents? non, mes frères. Les vrais pénitents, c'est-à-dire, ceux qui prétendront avec raison à la grâce du Jubilé, seront ceux qui ne se contenteront pas de donner quelques marques de religion et même de pleurer leurs péchés, mais qui en retrancheront la cause, mais qui en quitteront l'occasion, mais qui en répareront les pernicieux effets, mais qui en feront cesser le scandale, mais qui en chercheront les remèdes, mais qui s'y assujettiront de bonne foi, pour ne jamais plus les commettre : *Verè contritis et pœnitentibus.* Voilà ce que j'appelle de vrais pénitents; voilà les preuves d'une contrition non suspecte; et voilà, sans en rien excepter, les dispositions absolument requises pour l'indulgence dont je parle; et voilà en même temps par où l'on peut réfuter les reproches que les hérétiques nous font, que l'indulgence anéantit la pénitence; puisque bien loin de l'anéantir, le Jubilé la suppose comme la première et la plus essentielle disposition.

Si vous voulez vous rendre dignes d'une si insigne faveur, ah! ne tardez donc pas de vous convertir et de changer de vie, de rompre une criminelle habitude,

et de faire un divorce éternel avec le crime. Jusqu'ici la coutume, les usages, les maximes du monde ont été la règle de votre vie; vous vous êtes abandonnés à son torrent, vous êtes entrés dans ses plaisirs, vous avez ambitionné ses honneurs, vous avez recherché ses biens, son faux éclat vous a éblouis, et quoique sa figure passe, elle n'a eu que trop de charmes pour vous plaire. Ah! ce doit être à présent l'Évangile, l'exemple des Saints, les maximes et la vie de Jésus-Christ même, qui doivent être la règle de vos pensées, de vos sentiments, de vos actions, de toute votre conduite. Ah! qu'il ne se passe plus parmi vous ni de colère, ni de violence, ni d'injustice, ni de haine, ni de médisance, ni d'impiété, ni d'indévotion, ni d'impureté, ni de débauche, ni de quelque péché que ce puisse être! Que toutes ces idoles soient brisées, que toutes ces victimes soient immolées, que tous ces malheureux Amalécites soient exterminés sans pardonner à un seul! Amis, commerces, entrevues, sociétés, parties de plaisir, divertissements, jeux, spectacles qui vous ont été si funestes, il faut que vous vous éloigniez de tous ces dangereux écueils, contre lesquels votre conversion et votre vertu faible viendraient infailliblement se briser. Il faut, en un mot, que le péché cesse parmi vous, et que vous deveniez tous de nouvelles créatures en Jésus-Christ; il faut que toute la face de cette aimable ville soit heureusement renouvelée.

Mais quels moyens devez-vous employer pour parvenir à un si heureux changement? La prière, mes frères, et l'assiduité aux saints exercices de la Mission auront des grâces puissantes pour vaincre la dureté

de vos cœurs. Ah! mes frères, priez, pressez, sollicitez du Dieu de miséricorde, d'avoir pitié de vous; poussez des gémissements et des cris qui aillent jusqu'à son trône. Jamais aucun pécheur n'a prié comme il faut, sans ressentir les puissants effets de sa prière. Magdelène prie, et Jésus-Christ lui pardonne ses crimes; le bon Larron prie, et Jésus-Christ lui remet toutes ses offenses; Corneille prie, et il est converti; le Publicain prie, et il est justifié; Augustin prie, et il est délivré du joug et de la captivité de l'esprit immonde. Priez de même, et ne doutez nullement du succès de vos prières.

Joignez à ces humbles et ferventes prières, l'assiduité la plus constante et la plus soutenue aux exercices de cette sainte Mission. La parole que nous aurons soin de vous y annoncer chaque jour, comme une lumière vive et brillante, non-seulement éclairera vos doutes, dissipera vos illusions, vous fera connaître vos erreurs, et vous instruira de tous vos devoirs, mais encore vous fera combattre vos passions, vaincre vos habitudes, triompher de tous vos désordres, et parvenir enfin à une sincère pénitence.

Si votre langue ne peut s'exprimer, faites parler votre cœur, gémissez, soupirez, pleurez devant le Seigneur, faites monter vos pleurs, vos gémissements, vos soupirs jusqu'à son trône, dit Tertullien, et vous en ferez descendre sur vous des prodiges et des miracles : *Ascendunt suspiria, et descendunt miracula.*

Telle est la grâce de la Mission, telle est la grâce du Jubilé, telle est l'excellence et le prix de cette double grâce dont j'avais à vous parler, telles sont les dispositions que vous devez y apporter et les moyens

que vous devez employer pour la recueillir. Je finis, mes frères, par où j'ai commencé, c'est-à-dire, en vous exhortant à ne pas recevoir en vain une grâce si importante : *Exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis. Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis* (1). Voici, pécheurs, un temps favorable, des jours de salut, de bénédiction et de grâce. C'est à vous tous en général, mes frères, et à chacun de vous en particulier que je parle. C'est à vous qui n'avez encore ni aimé sincèrement ni véritablement servi le souverain Maître pour qui seul vous aviez été formé; c'est à vous qui avez sacrifié la fleur de votre âge et le plus beau temps de votre vie, au monde, à ses vanités et à ses plaisirs; à vous dont la criminelle passion vous a causé plus d'amertume que de douceur; à vous qui vous sentez si fort pressé par la grâce, et qui avez déjà les commencements d'une véritable pénitence par la honte, la confusion et la douleur que votre péché vous cause; à vous qui vous êtes démenti de votre première ferveur, et qui peut-être d'un degré de perfection assez élevé vous êtes précipité dans le plus profond de l'abîme; à vous qui depuis tant d'années ne vous êtes pas présenté à confesse une seule fois, et qu'une criminelle habitude rend sur cela infidèle aux devoirs les plus essentiels de la Religion; à vous qui, pour mettre votre réputation à couvert, approchez des Sacrements pour les profaner, et qu'une mauvaise honte, qui vous empêche de découvrir les plaies les plus profondes de votre âme, rend aussi depuis long-temps sacrilége! Ah! quelque indigne que vous soyez de sa

(1) II. Cor. VI. 1. 2.

grâce, Dieu vous la présente encore; il vous invite, il vous appelle; il faut être bien obstiné à sa perte pour négliger une occasion si favorable. Quoi! auriez-vous donc juré votre perte, et voudriez-vous malgré votre Dieu devenir la victime de sa colère, pendant qu'il vous offre dans ce saint temps les trésors de sa miséricorde? Quoique Dieu, dont le propre est de pardonner et de faire miséricorde, soit toujours prêt à pardonner le pécheur, il est certain cependant, comme l'Écriture nous l'assure, qu'il y a des moments précieux, des moments de grâce et de salut, hors desquels nous ne devons plus rien attendre de la bonté divine. Nathan va trouver David pour lui reprocher son crime : David se convertit, parce que c'était le moment de sa conversion. Le Sauveur parle à la Samaritaine, il regarde saint Pierre : voilà pour eux des moments de salut; ils y sont fidèles, ils sont prédestinés. Pharaon, au contraire, n'écoute point la voix de Moïse, Saül méprise celle de Samuel : ils sont abandonnés, rejetés de Dieu et réprouvés, parce qu'ils ne profitent pas de la grâce qui les touche et qui les éclaire. Ministre du Dieu vivant, aussi bien que ces prophètes, c'est de sa part que je vous parle maintenant; c'est par son ordre que je vous offre sa grâce : mais quel sera l'effet de ma parole? Vous parlerai-je comme Nathan? vous parlerai-je comme Samuel? Serez-vous fidèles comme David, ou rebelles comme Saül? *Exhortamur vos;* nous vous exhortons. Voici peut-être pour la dernière fois que Dieu vous fait entendre sa voix; comment ne craignez-vous pas d'y endurcir vos cœurs? qu'il vous invite à son festin mystique; comment n'ap-

préhendez-vous pas d'être exclus du Ciel, ainsi que ces ingrats convives le furent de la salle du festin? qu'il vous visite, comme la perfide Jérusalem; comment ne tremblez-vous pas d'exciter toutes les larmes de Jésus-Christ, son courroux et ses vengeances, si vous êtes assez aveugles pour ne la pas recevoir avec reconnaissance? Oui, voici peut-être pour la dernière fois qu'il vous offre sa grâce; comment ne frémissez-vous pas que la nuit affreuse de la mort ne vous surprenne, et ne vous ensevelisse dans ses ombres et dans ses horreurs, si vous ne profitez de la lumière qu'il vous présente? Enfin, comment ne frémissez-vous pas d'horreur, si vous négligez de profiter des vérités que nous vous annoncerons et du Jubilé que nous vous présentons, puisque toutes ces grâces ne doivent servir qu'à rendre témoignage un jour contre vous, qu'à mettre le comble à vos iniquités, qu'à vous préparer un jugement plus terrible que celui des nations infidèles, qu'à former enfin un poids accablant sur vos têtes au jour des vengeances pour vous précipiter dans l'abîme, si vous n'en faites le saint usage que Dieu se propose dans sa miséricorde? Car n'en doutez pas, mes frères, on peut dire de la Mission et de l'indulgence du Jubilé, ce qui fut dit de Jésus-Christ : qu'elles feront la condamnation de ceux dont elles ne feront pas le salut; qu'elles feront le bonheur de ceux qui y seront fidèles, tout comme le malheur éternel de ceux qui n'en profiteront pas : *Positus est hic in ruinam, et in resurrectionem multorum* (1). . . .

. . . . . .

(1) Luc. II. 34.

FRAGMENTS

D'UN DISCOURS

POUR LA CONSÉCRATION D'UNE ÉGLISE.

Avis pour la Quête.

Permettez, mes frères, qu'à l'occasion de cette sainte solennité, je me conjouisse avec vous de la consécration de ce nouveau Temple dans votre Ville. Je le fais avec d'autant plus d'empressement et de joie, que je regarde ce saint Temple comme votre ouvrage, comme le monument de votre religion et de votre zèle, comme le fruit de vos libéralités et de vos largesses. Car tout le monde sait avec quelle générosité vous vous prêtâtes, l'an passé, à la quête qu'on fut obligé de faire pour achever de bâtir cette Église. La plupart se taxèrent avec une édification et un zèle qui n'eurent guères d'exemple. Cependant, mes frères, quoique la somme levée par cette voie fût au-delà de tout ce qu'on aurait pu attendre, dans un temps surtout où l'argent passait pour être assez rare, vous avez sans doute appris qu'elle n'a pas été à beaucoup près suffisante pour fournir à tous les frais de cette importante entreprise. Et c'est ce qui m'engage, mes frères, à venir solliciter encore une fois votre généreuse piété, pour la consommation entière de ce pieux ouvrage, de peur qu'ayant jeté les fondements de cette Église, et ne pouvant achever, tous ceux qui en seront témoins ne

viennent à se moquer de vous, en disant : Voilà des gens qui ont commencé à bâtir et qui n'ont pu achever : *Quia hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare* (1). Vous me direz, sans doute, qu'elle est finie et achevée, par la grâce de Dieu, et par conséquent qu'on n'a plus besoin de rien. Dans un moment je vous répondrai; et afin que ma réponse ait quelque succès, souffrez qu'auparavant je vous remette sous les yeux et en peu de mots, tout ce que les Juifs firent de grand, de saint, de généreux et d'édifiant pour le Tabernacle, l'Arche d'alliance, le Propitiatoire, l'Autel des parfums, la Table des pains de proposition, que Dieu leur avait ordonné d'élever et de construire pour l'honneur de son culte.

Moïse les avait d'abord taxés, par l'ordre de Dieu, à une certaine somme, pour leur donner à tous la consolation de contribuer à une si sainte œuvre. Mais voyant que cela ne suffisait pas, il revint à la charge. Il convoque une seconde assemblée, il les pique d'une noble émulation, et leur dit : Mes enfants, c'est de votre substance que le Seigneur souhaite d'être honoré. Il est bien juste, leur dit le saint Législateur, qu'après avoir contribué de votre or à la construction d'une infame idole, vous répariez votre crime en consacrant vos richesses à la magnificence du culte de votre Dieu. Tous les biens que vous possédez, vous les devez à sa libéralité; et il veut devoir à la générosité de votre cœur, ce que vous viendrez lui présenter. Le saint Législateur ajouta, qu'au reste il n'avait garde

(1) Luc. XIV. 30.

de taxer personne, qu'il ne cherchait que des offrandes libres et volontaires, et qu'il recevrait sans examen ce que chacun offrirait sans contrainte; qu'on avait besoin d'or, d'argent, de cuivre ou d'airain, d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate, de fin lin, de bois de sétim, d'huile pour l'entretien des lampes, d'aromates pour la composition des parfums, de pierre d'onix et de toute autre espèce de pierre précieuse. On donne souvent avec joie, ce qu'on ne paierait qu'à regret; et quand il s'agit surtout de la religion, on se reprocherait de n'être pas prodigue. Moïse réussit au-delà de son espérance. A peine eut-il achevé sa proposition et de donner son avis, que chacun des assistants courut à sa tente pour y mettre à part ce qu'il destinait au Seigneur. On s'y porta avec une si bonne volonté, que le saint Législateur en fut comblé de consolation, et qu'il oublia bientôt toutes ses anciennes amertumes. Les hommes et les femmes se disputèrent l'honneur d'une plus généreuse contribution. Celles-ci se dépouillèrent de leurs plus beaux ornements : colliers d'or, boucles d'oreilles, bracelets, anneaux, riches étoffes, tout fut apporté aux pieds de Moïse. *Obtulerunt mente promptissimâ* (1). Les vases d'or, d'argent et de cuivre, les bois les plus précieux, les peaux les plus belles et les mieux teintes furent présentées dès le premier jour. Des femmes habiles et adroites, qui s'étaient occupées à filer l'hyacinthe, la pourpre, l'écarlate et le fin lin, s'empressèrent à offrir l'ouvrage de leurs mains. Pour les princes de tribus

(1) Exod. xxxv. 21.

et les chefs de famille, ils se réservèrent à ajouter à toutes leurs autres offrandes, les pierres précieuses pour l'ornement des habits pontificaux, l'huile et les aromates qui devaient entrer dans la composition des parfums, ou servir à l'entretien des lampes. Ce qu'il y eut de singulier dans cet événement, c'est que plus on donnait, en se dépouillant de tout ce qu'on avait de riche et de magnifique, plus on se sentait de disposition à donner encore; et que, bien loin d'exciter la générosité de ce bon peuple, Moïse se vit agréablement contraint d'y mettre des bornes. Les ouvriers accablés des nouvelles offrandes qu'on ne cessait de leur apporter tous les matins, représentèrent que les choses allaient jusqu'à une prodigalité importune; qu'ils étaient fatigués et détournés par la multitude des hommes et des femmes qui se présentaient; qu'on avait plus de provisions qu'on n'en pourrait employer, et qu'il était temps de finir ces excessives libéralités : *Dixerunt Moysi : Plus affert populus quàm necessarium est* (1). Moïse se rendit à ces remontrances. Il fit publier par un héraut, dans tout le camp, une défense générale à tous les hommes et à toutes les femmes d'Israël d'apporter rien davantage pour les ouvrages du Sanctuaire, parce que Dieu était content de son peuple, et qu'on avait plus que suffisamment de toute espèce de matériaux. (Je ne sais pas trop si vos excessives prodigalités, dans cette occasion, nous réduiront à la douce nécessité de vous faire une pareille défense.) Dans l'ardeur dont chacun était animé, on eut écouté

(1) Exod. xxxvi. 5.

plus volontiers de nouvelles invitations à donner toujours, qu'une défense de donner davantage : *Jussit ergò Moyses præconis voce cantari : Nec vir nec mulier quidquam offerat ultrà in opere Sanctuarii. Sicque cessatum est à muneribus offerendis, eò quòd oblata sufficerent et superabundarent* (1). On obéit cependant, et on se mit tout de bon à l'exécution de l'entreprise.

Jamais ouvriers ne durent mieux réussir que ceux qu'on y employa : ils étaient du choix de Dieu. C'était Béséléel et Ooliab, que Dieu avait chargés de la conduite de l'ouvrage, et auxquels tous les autres ouvriers les plus distingués qu'on avait pris de chaque tribu, devaient obéir. Moïse leur déclara, devant tout le peuple, la préférence honorable qu'il leur donnait, et Dieu lui-même, dit l'Écriture, leur communiqua à tous son esprit, et les remplit de tant de sagesse, d'habileté et de science pour inventer, pour conduire et pour exécuter tout genre d'ouvrage en or, en argent et en cuivre, pour la coupe et la sculpture des pierres, pour le travail de menuiserie, et pour tout ce qu'un grand maître peut donner de beauté et de perfection à ses desseins, que dans six à sept mois cette grande entreprise, où Moïse présida toujours lui-même, fut achevée, à la gloire du Seigneur Dieu d'Israël, qui voulut bien s'en déclarer lui-même le chef et le premier conducteur : *Ambos erudivit sapientiâ, ut faciant opera* (2). Tel fut, mes frères, le zèle de ces pieux Israélites pour la construction du Tabernacle et de l'Arche d'Alliance, qui n'étaient qu'une image de nos Églises et de nos Temples.

(1) Exod. xxxvi. 6. 7. — (2) Exod. xxxv. 35.

Quel infatigable zèle le saint roi David ne montra-t-il pas encore, dans la suite des temps, pour bâtir et élever un Temple à la gloire du Seigneur. Il savait que le Ciel ne l'avait point destiné pour une si grande entreprise, Dieu ne voulant point employer une vie guerrière et des mains encore teintes de sang, telles que les siennes, à lui bâtir une demeure. Cependant quels soins et quels mouvements ne se donna-t-il pas, dans ses vieux jours, pour avoir l'honneur de contribuer, au moins en quelque chose, à ce saint et magnifique ouvrage. Il se transporte lui-même à l'aire d'Aréuna, habitant de Jérusalem, terrain déjà consacré au Seigneur par le sacrifice d'Abraham, et que Dieu même avait choisi pour s'y faire bâtir un Temple. Il l'achète, et David paie à Aréuna une somme considérable pour la cession qu'il lui fait de tout son terrain. L'achat fait et consommé, le Roi y fait d'abord élever un autel où il offre au Seigneur des holocaustes et des hosties pacifiques : ce qui fut accompagné de tant de prodiges, qu'il ne douta plus un moment que ce ne fût là où le Seigneur son Dieu voulait être honoré par le concours du peuple dans le Temple magnifique qu'il s'y destinait; et qu'il s'écria, dans le transport de sa joie, devant toute l'assemblée : C'est ici la Maison de Dieu; c'est là l'Autel, où, par un privilége spécial, Israël offrira désormais ses sacrifices et ses holocaustes.

Dès lors, mes frères, le saint roi David ne songea plus qu'à faciliter à son fils l'exécution de cette entreprise, qu'il savait être réservée à son successeur. Il rassembla tous ses trésors : l'or, l'argent, le fer, le

cuivre, le bois de cèdre et tant d'autres matériaux dont ce religieux prince avait fait des provisions depuis tant d'années. Il donna ordre, en même temps, qu'on lui fît venir tous les prosélytes répandus dans le royaume d'Israël. Il prit les uns pour tirer les pierres des carrières, les tailler et les polir. Il en choisit d'autres pour les ouvrages de maçonnerie, pour la charpente, pour travailler au cuivre et au fer. Il voulut qu'ils s'exerçassent tous sous les plus habiles maîtres, et qu'ils excellassent chacun dans la profession qu'il leur avait destinée. Il veilla lui-même, avec une constante assiduité, sur leurs travaux; et jamais ceux de la guerre, où il avait acquis tant de gloire, ne lui furent si agréables. Dès que David eut ainsi disposé toutes choses, malgré son extrême vieillesse, il convoqua une assemblée générale de tous les principaux d'Israël, pour leur faire part de ses desseins, et les porter à les seconder. Mes frères, leur dit-il, j'avais pensé à bâtir un Temple à Jérusalem, pour y faire reposer l'Arche du Seigneur. J'ai même fait toutes les avances nécessaires à la construction de ce grand édifice : mais le Seigneur m'a fait connaître ses volontés, et il m'a dit : Ce ne sera pas vous qui bâtirez une Maison au Dieu de la paix; votre vie de guerre et de combat ne convient pas à cette entreprise. Ce sera votre fils Salomon, qui, en héritant de votre couronne, me bâtira une demeure et tous les édifices qui en doivent dépendre. Cependant, mes frères, comme Salomon mon fils est encore jeune et faible, dit le saint Roi, et que je veux que la Maison qu'il bâtira au Seigneur soit d'une magnificence qui l'emporte sur les

temples de toutes les nations, et qu'elle attire sur elle l'étonnement de tous les peuples de la terre; j'ai cru devoir m'employer de toutes mes forces à l'aider dans l'entreprise de ce grand ouvrage ; car il ne s'agit pas de préparer la demeure d'un homme, mais la Maison d'un Dieu. Pénétré de ces sentiments, j'ai rassemblé les ouvriers, l'or, l'argent, le cuivre, le fer, les pierres ; rien ne m'est échappé de tout ce que j'ai trouvé, de tout ce que j'ai pu découvrir de plus habile en fait d'ouvriers, de plus solide et de plus magnifique en matériaux et de précieux ornements. Outre ce que j'ai offert pour la Maison de Dieu, ajouta le saint Roi, je donnerai encore de mon épargne pour fournir plus libéralement à toutes les dépenses, sans y comprendre ce que je réserve pour le Sanctuaire. Mais quelques soins que je me sois donné, dit-il, je ne présume pas avoir tout fait ; et quand je l'aurais pu, je ne prétends pas entrer seul dans une entreprise où tout le Peuple de Dieu a un si grand intérêt de montrer au Seigneur son devouement et son amour. Je ne rejette donc point ici les libéralités d'aucun de mes sujets. Si quelqu'un se sent de la bonne volonté, qu'il remplisse ses mains devant le Seigneur, et qu'il lui fasse en liberté le sacrifice de ses biens : *Si quis sponte offert, impleat manum suam hodie, et offerat quod voluerit Domino* (1). Le saint Roi, en présentant de la sorte à ses peuples le moyen d'être libéraux par piété et par choix, fit bien plus pour la décoration de la Maison de Dieu, que s'il avait voulu en faire la loi et une nécessité.

(1) I. Par. XXIX. 5.

En effet, il n'eut pas plus tôt achevé de parler, que les Princes et les Grands de la cour, les chefs des Tribus et des Familles considérables, se piquèrent d'émulation; les tribuns et les centeniers, les intendants du domaine et le simple peuple, tous s'empressèrent à montrer leur zèle, et voulurent avoir part à la bonne œuvre. Il n'est pas possible d'exprimer jusqu'où allèrent toutes ces libéralités, ni avec quelle allégresse et quelle promptitude elles se firent : *Lætatusque est populus cùm vota sponte promitterent; quia corde toto offerebant ea Domino* (1).

Le Roi en fut lui-même pénétré de consolation, parce qu'il ne découvrait point dans aucun de ses sujets des vœux et des offrandes arrachés par la complaisance ou extorqués par la force; que tout se passait sans déguisement, et qu'une sainte ardeur, peinte sur tous les visages, lui répondait de la droiture et de la sincérité de leurs cœurs : *Sed et David rex lætatus est gaudio magno.* Il leur donne dans ce moment mille tendres bénédictions; il fait à Dieu la plus fervente prière pour eux, et s'adresse enfin à Salomon, en lui disant : Mon fils, voilà que je vous remets entre les mains les dessins détaillés de tous les appartements de la Maison de Dieu, et tous les trésors que j'ai pu ramasser pour la décoration du Temple. Ah! n'oubliez jamais l'honneur que Dieu vous a fait de vous choisir pour lui bâtir une Maison et un Sanctuaire; ne vous montrez pas indigne d'un si beau choix; animez-vous d'un noble courage, et ne vous estimez heureux qu'à-

(1) I. Par xxix. 9.

près l'entière consommation d'un si glorieux ouvrage: *Nunc ergò quia elegit te Dominus ut ædificares domum Sanctuarii, confortare, et perfice* (1).

Paroles qui firent une si vive impression sur Salomon, que ce prince n'oublia jamais que l'édifice du Temple devait être la grande entreprise de son règne, et que c'était surtout pour la consommer, que Dieu lui avait mis la couronne sur la tête. Il ne la perdit pas en effet un seul moment de vue, depuis le jour où il devint roi, jusqu'à celui où il eut la consolation de la voir entièrement achevée. Il fit d'abord rassembler de nouveaux matériaux plus riches encore et en plus grande abondance que n'avait fait son père. Il les fit transporter à Jérusalem, où on les mit en œuvre; et comme si dans tout son royaume il n'y avait pas encore assez de maîtres habiles dans l'architecture, et surtout un assez grand nombre d'ouvriers propres à travailler sur les cèdres du mont Liban qu'il devait envoyer chercher, il écrit au roi de Tyr, pour le prier de lui procurer tous les architectes, sculpteurs et autres ouvriers les plus experts et les mieux entendus qu'il pourra trouver dans toute l'étendue de ses états, avec une quantité immense des plus beaux bois de cèdres qui pourront se trouver sur toutes ses terres. Car, mon prince, ce n'est point ici, lui dit-il, jusqu'à plusieurs fois dans sa lettre, une entreprise commune que celle dont je vous parle; il s'agit de préparer une demeure, non pas à un homme, mais à un Dieu. Notre Dieu est plus grand, ajoute Salomon, que tous les

(1) I. Par. XXVIII. 10.

dieux de la terre. C'est le seul grand et le seul Dieu. Je veux faire par conséquent en sorte, autant que les ouvrages des hommes peuvent se mesurer à sa grandeur, que la majesté de sa demeure réponde à celle de son Nom. Le roi de Tyr, son ami, reçut cette lettre avec un extrême plaisir, et charmé de trouver l'occasion de pouvoir contribuer à une si belle œuvre, il lui envoya sans délai tout ce qu'il pouvait souhaiter et qui pouvait dépendre de lui; et dès lors, mes frères, quel mouvement étonnant ne vit-on pas, dans tout ce royaume, pour faire les préparatifs de ce grand et magnifique ouvrage? On compta jusqu'à cent cinquante-trois mille six cents hommes qui furent employés pour la construction de ce superbe Temple, les uns pour porter les fardeaux et servir de manœuvres, les autres pour tirer les pierres et les tailler, les autres pour travailler sur l'or, sur l'argent, le fer et le cuivre, le bois et le marbre, les autres enfin pour commander aux travailleurs et conduire l'ouvrage. On y travailla, mes frères, avec tant de soin, de promptitude et de diligence, que, par un prodige sans exemple, Salomon, dans l'espace de sept ans et demi, vit achevé ce que les plus puissants rois d'Asie ne se fussent pas promis d'ébaucher dans le cours de plusieurs siècles; et avec tant d'habileté et d'adresse et de prudence, que ce Temple passa désormais, par sa beauté, ses richesses et sa magnificence, pour la merveille du monde, et le plus frappant objet qu'il y eût dans l'univers.

Cependant, mes frères, qui le croirait? ce Temple, le plus somptueux édifice qu'il y eut au monde, l'ob-

jet le plus tendre et le plus cher de la dévotion des Israélites, le monument admirable de la magnificence et de la piété de Salomon, fut extrêmement négligé dans la suite des temps, surtout depuis que l'impie Athalie, et ses enfants autant impies qu'elle, l'eurent si cruellement ravagé et si scandaleusement profané. Oui, ce Temple si magnifique fut extrêmement négligé; et faute d'y faire à propos des réparations convenables, il était considérablement endommagé en plusieurs endroits; il y en avait même quelques-uns où les murailles menaçaient ruine. Quelle douleur et quelle amertume pour Joas, roi de Juda, et pour le pontife Joïada, de voir la Maison du Seigneur dans un état si déplorable! et avec quel zèle ne résolurent-ils pas de réparer le séjour extérieur de la piété publique : persuadés qu'ils étaient, que ces décorations et ces ornements ne contribuaient pas peu à la ranimer. Le malheur était que les fonds nécessaires à cette entreprise étaient épuisés. Athalie, la plus mauvaise de toutes les femmes, avait enlevé tous les trésors, et les avait divertis aux ouvrages les plus profanes. Cette indigence ne fit pas perdre courage à Joas. Il ordonna au Pontife de parcourir toutes les villes de son royaume, et de recueillir, dans toute l'étendue de ses états, l'argent nécessaire à la réparation du Temple, en exigeant de chacun la taxe ordonnée par la loi de Moïse. Mais on ne trouva, dans ce moyen-là, qu'un secours médiocre, en comparaison des grandes dépenses qu'il fallait faire. Joas y pourvut de cette sorte : il ordonna qu'on placerait un grand coffre en forme de tronc, et qu'il serait attaché aux portes du Parvis des

Prêtres à main droite, en entrant dans le Temple. Ce fut le Grand-Prêtre qui se chargea de faire exécuter cet ordre avec son zèle ordinaire : *Et tulit Joiada pontifiex gazophylacium unum, et posuit illud ad dexteram ingredientium Domum Domini; mittebantque in eo Sacerdotes omnem pecuniam quæ deferebatur ad Templum Domini* (1). L'ordonnance du Prince, mes frères, fut reçue des grands et des petits avec un applaudissement général et des signes de joie extraordinaires : *Lætatique sunt cuncti principes et omnis populus; et ingressi contulerunt in arcam Domini, ita ut implerétur* (2). On ne se contenta pas de payer le médiocre tribut qu'on demandait; la piété refroidie se ranima tout à coup, et alla jusques à une espèce de sainte prodigalité. Les particuliers s'avançaient jusques aux portes du parvis des Lévites, où il ne leur était pas permis d'entrer. Là, ils trouvaient des Prêtres chargés de la garde des portes, à qui ils remettaient leurs dons et leurs offrandes, et ceux-ci les portaient ensuite dans le tronc destiné à cet usage. La ferveur était si grande, remarque le Texte sacré, qu'il ne se passait pas de jour que le coffre ou le tronc ne fut rempli. Sur le soir on le portait au palais, selon l'ordre qui en avait été donné : *Porrò arcam reportabunt ad locum suum; sicque faciebant per singulos dies* (3); on le présentait de nouveau le lendemain, et l'on était obligé de le revider encore; et par cette voie si agréable au peuple, on recueillit, dans peu de jours, des sommes immenses : *Et congregata est infinita pecunia;* qui suffirent, non-

(1) IV. Reg. XII. 9.— (2) II. Par. XXIV. 10.— (3) II. Par. XXIV. 11.

seulement pour relever le Temple et le rétablir dans son ancienne solidité, mais même pour lui donner toutes les décorations et tous les ornements que demandait un si bel ouvrage.

Avec un si puissant secours, on n'hésita pas un moment à commencer l'entreprise, à rassembler les charpentiers, les tailleurs de pierre, les ouvriers en or, en argent, en fer, en marbre, et à faire voiturer tous les matériaux nécessaires. Comme les officiers qui présidaient à tous les ouvrages, de même que tous les autres ouvriers qui travaillaient sous leurs ordres, étaient des hommes d'une habileté, d'une piété et d'un désintéressement reconnus de tout le monde, le Roi et le Pontife, pour les encourager davantage, en leur donnant une marque singulière de confiance, leur remirent par compte et par poids tout l'argent qu'on avait reçu du peuple : *Quam dederunt Rex et Joiada iis qui præerant operibus Domûs Domini* (1). Voilà, leur dirent-ils, de quoi réparer la Maison du Seigneur, sur les ruines de laquelle vous gémissez depuis longtemps avec raison. Travaillez sans relâche, et n'épargnez rien pour rendre l'ouvrage solide et parfait. Employez sans inquiétude les deniers qu'on vous confie; on s'en rapporte à votre fidélité, et vous ne serez point comptables des dépenses que vous aurez faites : *Et non fiebat ratio iis hominibus qui accipiebant pecuniam* (2). On mit aussitôt la main à l'œuvre. Quelque diligence qu'on fît, l'ouvrage fut long, parce que la négligence avait été extrême. On en vint cependant à

(1) II. Par. XXIV. 12. — (2) IV. Reg. XII. 15.

bout à force d'assiduité, de diligence et de travail. Les ouvriers s'y employèrent avec autant de zèle que d'habileté. On referma toutes les fentes et toutes les ouvertures, on répara tout, on appuya ce qui menaçait ruine, on rétablit de nouveau des murailles entières, la Maison de Dieu reparut enfin dans son premier état, et le Peuple fidèle eut la consolation, à laquelle il ne s'attendait presque plus, de revoir le saint Temple entièrement rétabli dans son ancienne solidité et dans sa première splendeur : *Et obducebatur parietum cicatrix per manus eorum, ac suscitaverunt Domum Domini in statum pristinum* (1).

Le Roi et le Pontife n'eurent pas lieu de se repentir de la confiance dont ils avaient honoré les intendants de l'ouvrage et les ouvriers qui avaient eu l'avantage d'y être employés. Tous ces vertueux officiers et tous ces ouvriers fidèles, dont on aurait été très-content et à qui l'on se serait reconnu très-redevables, quand ils auraient appliqué au paiement de leurs soins et de leurs travaux ce qui aurait pu rester de l'argent qui leur avait été confié, se tinrent abondamment récompensés par l'honneur qu'on leur avait fait, et par le plaisir d'avoir contribué à l'œuvre de Dieu. Dès qu'ils eurent payé toutes leurs dépenses, ils vinrent en porter le compte au Roi, en présence du Grand-Prêtre, et ils lui remirent entre les mains de très-grosses sommes qu'ils avaient épargnées par leur industrie, et qu'ils s'étaient retranchées à eux-mêmes : *Cumque complessent omnia opera, detulerunt*

(1) II. Par. XXIV. 13.

coram Rege et Joiada reliquam partem pecuniæ (1). Les peuples, instruits de leur générosité, ne purent s'empêcher de faire éclater leur édification et leur joie dans cette occasion. On donna de toute part mille bénédictions à tous ces religieux économes des biens du Sanctuaire, et l'on n'oublia rien pour leur faire trouver, dans les plus sincères et les plus magnifiques éloges, une récompense infiniment plus précieuse que tous les trésors et les biens qu'ils avaient sacrifiés.

Cet argent, mes frères, deux fois consacré aux usages du Temple, d'abord par la piété du peuple, et ensuite par le désintéressement des entrepreneurs, fut employé tout entier, selon sa destination, à l'ornement de la Maison de Dieu. Les réparations payées, ce qui était le plus pressant, tout le reste, par ordre du Roi et de concert avec le Grand-Prêtre, fut employé à faire des vases d'or et d'argent, des encensoirs, des trompettes et d'autres choses semblables qui pouvaient servir à la magnificence du Temple et à la majesté des sacrifices. On ne peut exprimer, mes frères, quel renouvellement de ferveur se mit alors parmi le peuple, et combien la Maison de Dieu fut depuis respectée et fréquentée.

Après de tels exemples, mes frères, (je rougis, hélas! de vous les proposer, parce que je crains qu'ils ne fassent votre confusion, et qu'ils ne vous condamnent;) après de tels exemples, dis-je, que ne devez-vous pas faire dans cette occasion pour signaler votre religion, votre zèle et votre piété? Car enfin, si les

(1) II. Par. XXIV. 14.

Juifs grossiers et charnels, enfants de servitude et de crainte, qui n'agissaient que dans l'espérance et dans la vue des biens temporels de cette vie, ont cependant montré tant de générosité et de zèle pour un Temple, qui, après tout, ne devait renfermer que les ombres et les figures de tous les adorables Mystères qui s'opèrent dans les nôtres ; à quoi n'avons-nous pas lieu de nous attendre de la part des Chrétiens pour leurs Églises qui contiennent l'heureux accomplissement de toutes les merveilles que l'ancien Temple ne faisait que promettre et qu'annoncer ? Car vous n'ignorez pas sans doute l'étonnante différence qui se trouve entre leur Temple et les nôtres. Là, c'était l'Arche du Testament, qui ne renfermait que la manne et les tables de la Loi : mais ici, c'est Dieu même, l'Auteur de la Loi, la vrai Manne du ciel, le vrai Pain des anges et des hommes, que nous avons le bonheur de posséder, et dont il nous est même permis et ordonné de nous nourrir. Là, ce n'était que des bœufs et des taureaux, des animaux vils et grossiers qu'on sacrifiait au Dieu vivant et au Très-Haut : mais ici, c'est Jésus-Christ lui-même, ce Dieu, ce divin Messie, ce Sauveur de tous les hommes, cet Agneau sans tache, qui s'immole à la gloire de Dieu son père. Là, c'était comme une piscine où l'on ne pouvait se laver que des taches légales, et où il fallait attendre long-temps la descente de l'Ange et le mouvement de l'eau pour guérir de ses plaies : ici, les pécheurs reçoivent, en naissant, la grâce de l'innocence, la pureté de l'âme, et, toutes les fois qu'ils veulent ensuite s'en approcher dignement, la guérison parfaite de

toutes leurs blessures, et le pardon de tous leurs crimes, quelque énormes qu'ils puissent être. En sorte, mes frères, qu'autant la réalité l'emporte sur les figures, autant vos libéralités pour vos Églises doivent-elles l'emporter sur leurs largesses envers leurs Temples.

Cependant, mes frères, ne vous alarmez pas : nous nous contenterons bien de moins. Nous ne vous demandons pas vos bagues, vos crochets, vos croix, vos bracelets, vos, etc.; non, mais seulement, à vous, un sou; à vous, deux; à vous, quatre; à vous, dix, vingt, trente; à vous, un écu; à vous, si vous voulez, un louis, plus ou moins, selon que votre piété vous l'inspirera et que vos facultés pourront vous le permettre. Nous sommes, comme vous voyez, bien raisonnables. Nous ne vous demandons pas que vous donniez si abondamment, que nous soyons obligés de vider plusieurs fois le tronc qu'on pourrait destiner à cet usage : non, mais seulement que vous remplissiez, et que vous remplissiez bien, les bourses, les chapeaux ou les bassins que plusieurs Prêtres zélés et très-respectables auront la charité de vous présenter. Nous ne vous demandons pas enfin que vous nous mettiez tellement au large par vos générosités, que nous puissions orner et décorer cette Église, et la lambrisser par le haut et par les côtés, la revêtir de lames d'or et d'argent, comme était l'ancien Temple : non, quoiqu'il dût être bien honteux pour un fidèle, dit l'Écriture, de se voir dans une maison de cèdre, tandis que l'Arche du Seigneur loge sous des peaux viles et grossières : *Videsne quòd ego habitem in domo cedrina,*

et Arca Dei posita sit in medio pellium (1); mais nous vous demandons que nous puissions du moins avoir de quoi payer les matériaux qui y ont servi, et satisfaire les ouvriers qui ont travaillé avec tant d'assiduité et de zèle à la construire.

Mais quoi, me direz-vous, est-ce que tout n'est pas fait? Non sans doute, tout n'est pas fait, puisque tout n'est pas payé. L'Église est bien faite; par la grâce de Dieu, elle est finie et achevée : mais combien de dettes indispensables n'a-t-on pas contractées, auxquelles on n'a pu encore satisfaire? Or, qui les paiera? Ces saints Religieux, qui n'ont d'autres fonds ni d'autre revenu que celui qu'ils attendent de vos charités, et qui ont même fait bâtir cette Église plus pour vous que pour eux? Ah! qu'il serait triste pour vous qu'il n'y eût plus rien à faire, puisque vous ne pourriez plus avoir l'honneur et la gloire de contribuer à un si saint ouvrage! N'ayant pu fournir aucun des matériaux qui y ont été employés, ni travailler de vos mains à une si sainte entreprise, comme fit autrefois si religieusement l'empereur Constantin, qui voulut bien servir d'ouvrier et de manœuvre lorsqu'il fut question de jeter les fondements de l'Église des saints Apôtres de Rome, n'êtes-vous pas bienheureux encore de pouvoir y contribuer par vos libéralités et vos largesses?

Mais ne vaudrait-il pas mieux donner cet argent aux pauvres? Et qu'est-ce qu'il y a de plus pauvre au monde que les Pères Capucins, qui n'ont rien, qui font même vœu de ne rien avoir, de ne rien désirer que les biens

(1) II. Reg. VII. 2.

de l'autre vie? Pauvres volontaires de Jésus-Christ, ne méritent-ils pas vos respects, votre confiance, vos charités, votre préférence enfin sur tous les pauvres du monde! Ah! vous aurez toujours des pauvres avec vous, vous dit Jésus-Christ; mais j'ajoute que vous n'aurez pas toujours l'occasion de concourir à la construction et à la magnificence de ses Temples. Après tout, mes frères, savez-vous quel était celui à qui Jésus-Christ fut obligé de faire cette réponse? Je n'ose pas trop le dire, de peur que vous ne soyez tentés d'en faire l'application à quelqu'un; car peut-être se trouve-t-il déjà parmi vous quelqu'un qui tient le même langage. C'était Judas, qui ne souffrait qu'avec peine que Magdelène répandît du parfum sur les pieds du Sauveur, et qui eût mieux aimé que le prix de ce parfum, qu'il estimait beaucoup, eût été converti en aumône pour les pauvres et remis entre ses mains, parce que c'était un avare, dit l'Évangile, et qu'il en eût pu tirer son tribut secret, selon sa coutume. Ah! lui dit Jésus-Christ, avec une sagesse et une modération si admirable, ne faites point de la peine à cette femme et ne la chagrinez point; c'est une bonne action qu'elle vient de faire à mon égard, et les pauvres n'en seront pas plus mal. Et pour preuve que je l'agrée cette action que vous osez blâmer, je vous déclare, en vérité, que dans tout le monde, et en quelque lieu que cet Évangile soit prêché, ce qu'elle a fait se publiera aussi en mémoire d'elle : *Ubicunque prædicatum fuerit hoc Evangelium in toto mundo, dicetur et quòd hæc fecit in memoriam ejus* (1). De même tout ce que vous donne-

(1) Matth. XXVI. 13.

rez dans cette occasion à la Maison du Seigneur, sera éternellement écrit dans le Livre de vie; et s'il arrive même que les hommes viennent à en perdre le souvenir, ce que je ne puis croire, je vous assure, dit l'Évangile, que les pierres de ce Temple parleront toujours en votre faveur, et sauront bien publier la libéralité et la sincérité de vos dons : *Quia si hi tacuerint, lapides clamabunt* (1); parce qu'enfin Jésus-Christ, dans nos Églises et sur nos Autels, ne veut pas moins être honoré de vos biens, qu'il veut en être assisté dans la personne des pauvres.

Mais fallait-il du moins nous avertir d'apporter quelque chose? Non, mes frères, donnez seulement tout ce que vous avez en ce moment, et je suis content. Que si vous n'avez rien du tout, et que vous vous trouviez absolument les mains vides de toute offrande, ah! gardez-vous bien de vous présenter ainsi devant le Seigneur. Demandez à emprunter; prêtez-vous ici les uns aux autres, afin qu'il soit dit que tout le monde donne : ou bien, vous n'êtes pas bien loin de chez vous; vous n'avez qu'à aller chercher, après le sermon, ce que vous destinez à Jésus-Christ, il n'y aura pas grand mal à vous attendre. Ah! donnez, donnez au Très-Haut, vous dit le Sage; et comme les dons qu'il vous a faits à vous-mêmes ne sont point sujet au repentir, dit saint Paul, que votre offrande soit toute prête, et qu'elle sente la libéralité plutôt que l'avarice: *Quasi benedictionem, non tanquâm avaritiam* (1). Souvenez-vous que qui sème peu, moissonnera peu aussi;

(1) Luc. XIV. 40. — (2) II. Cor. IX. Cor. 5.

et qui sème beaucoup, moissonnera aussi beaucoup : *Qui parcè seminat, parcè et metet; et qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet* (1). Cependant, que chacun en use, ajoute l'Apôtre, selon qu'il a déterminé en lui-même, sans que le chagrin ou la contrainte y ait aucune part : *Unusquisque prout destinavit in corde suo, non ex tristitia, aut ex necessitate.* Car Dieu aime celui qui donne gaiement et de bon cœur : *Hilarem enim datorem diligit Deus.* Ah! mes frères, Dieu est assez puissant pour répandre sur vous toutes sortes de grâces, pour vous donner toujours suffisamment pour vivre, et vous fournir abondamment de quoi faire toutes sortes de bonnes œuvres : *Potens est autem Deus omnem gratiam abundare facere in vobis; ut in omnibus semper omnem sufficientiam habentes, abundetis in omne opus bonum* (2). Eh! mes frères, bien loin de regarder cette offrande, que nous exigeons, comme un effort généreux et un grand sacrifice de votre part, soyez au contraire, mille fois surpris qu'un Dieu, à qui appartiennent la grandeur, la puissance, l'honneur, la victoire, toutes les richesses et tous les biens, daigne la regarder d'un œil favorable, l'agréer et la récompenser. Eh! Seigneur, qui suis-je moi et tout ce peuple, disait autrefois le saint roi David, pour oser vous offrir des présents et des dons? *Quis ego, et quis populus meus, ut possimus hæc tibi promittere : tua sunt omnia; et quæ de manu tua accepimus, dedimus tibi* (3). Tout est à vous; et si nous vous présentons quelque chose, ce sont vos pro-

(1) II. Cor. IX. 6. 7 — (2) II. Cor. IX. 8. — (3) I. Par. XXIX. 14.

pres biens que nous vous rendons. Non, Seigneur, nous ne prétendons vous rien offrir qui soit à nous. Ces biens et ces trésors que nous consacrons à vous bâtir une demeure au milieu de votre peuple, c'est de votre main libérale que nous les tenons. Pouvons-nous en faire un plus saint usage? *Omnis hæc copia quam paravimus ut ædificaretur Domus Nomini sancto tuo, de manu tua est, et tua sunt omnia* (1). Toute la grâce, Seigneur, que nous vous demandons, c'est que, puisque vous avez voulu habiter dans ce saint Lieu d'une manière spéciale pour y faire éclater la sainteté de votre Nom et les effets de votre bonté, vous daigniez y avoir jour et nuit les yeux ouverts sur nous, pour y être témoin de notre repentir, y exaucer nos soupirs et nos prières, et nous y combler de vos plus grandes miséricordes. Ah! Seigneur, que ce ne soit jamais en vain que votre peuple s'assemble dans ce saint Temple; rendez-le toujours plus zélé pour votre gloire et pour la beauté de votre Maison; toujours plus fidèle à ses devoirs, et toujours plus digne de vos grâces et de vos bienfaits. Et vous, mes frères, donnez-vous bien de garde de profaner jamais ce saint Lieu, et de provoquer la colère de Dieu dans l'endroit même où vous ne devez vous rendre que pour l'apaiser et la fléchir : votre crime serait, pour ainsi dire, irrémissible. Le respect, le silence, le recueillement, la modestie, les larmes, les soupirs, les chants, les prières, sont l'hommage qu'il exige de vous avec bien plus de raison, pour la sainteté de sa présence et de son Nom, que

(1) II. Par. XXIX. 16.

les libéralités et les offrandes que je vous demande moi-même aujourd'hui pour la réparation de son Temple.

EXORDE.

Majestas Domini implevit Domum.
La Majesté du Seigneur remplit tout le Temple.
II. Par. VII. 1.

Ce fut sans doute un beau spectacle pour les Enfants d'Israël, quand, après la construction de leur Temple, ils y virent descendre la Majesté du Seigneur, et que toute l'enceinte de ce vaste édifice fut comme investie de la splendeur de sa gloire. Spectacle qui frappa si vivement tous les esprits, que chacun tombant le visage contre terre, tâcha de marquer, par son respect et son anéantissement, ce qu'il devait à un Dieu qui visitait son peuple avec tant de miséricorde et de bonté : *Et corruentes proni in terram, adoraverunt et laudaverunt Dominum* (1). Et tel est encore, mes frères, le prodige qui se renouvelle tous les jours parmi nous, lorsque, dans un esprit de zèle et de foi, nous lui consacrons des Temples et des Églises pour lui rendre plus particulièrement nos hommages, et pour obtenir plus efficacement l'effet de nos prières. Ah ! dès lors, disent tous les Livres sacrés, ces saints Lieux deviennent comme la portion de son héritage,

(1) II. Par. VII. 3.

et comme le Sanctuaire de sa Divinité. Oui, chrétiens, quoique nous n'y apercevions plus, par les yeux du corps, l'éclat de cette souveraine Majesté qui y réside, nous ne laissons pas d'entendre intérieurement cette même voix que le Seigneur fit autrefois sensiblement entendre à son peuple : Tremblez, tremblez, en vous approchant de mon Sanctuaire! Tremblez dans ce saint Lieu, parce que je suis le Dieu saint qui y habite, que c'est le Lieu du Sacrifice, la Maison de la prière, la Porte du Ciel, le Tabernacle de Dieu parmi les hommes : *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus* (1).

C'est donc ici, mes frères, ce Buisson ardent, que la présence du Tout-Puissant rendait si terrible à Moïse; cette Montagne fumante, sur laquelle le Dieu d'Israël descendit au milieu des foudres et des éclairs pour donner la Loi à son peuple; cette Cité sainte, montrée autrefois à Ézéchiel, et que son nom seul élève au-dessus de tout ce qu'il y a dans le monde de plus grand, puisqu'elle n'a d'autre nom que celui de la Demeure du Seigneur : *Dominus ibidem* (2). Le Seigneur y demeure en effet, mes frères. Il y demeure comme Dieu : car s'il remplit le reste du monde par la nécessité qu'il a d'être partout, il remplit cette Église par son élection et par son choix, et il veut désormais que ce soit là son tabernacle et son trône. Il y demeure comme Sauveur : s'il siége à la droite de son Père, pour y solliciter, en qualité d'avocat et de médiateur, le pardon de tous nos crimes, il veut être encore réellement dans nos Églises, jusqu'à la consommation des

(1) Apoc XXI. 3. — (2) Ezech. XLVIII. 35.

siècles, pour nous y servir de nourriture et de victime. Il y demeure enfin comme Roi ; si partout ailleurs il fait sentir ce qu'il peut, c'est dans ces saints Lieux qu'il fait encore mieux sentir tout son pouvoir, y exerçant une autorité si absolue, qu'il n'y a ni sujet, ni souverain de la terre qui puisse s'y soustraire, et qui ne soit forcé de fléchir les genoux devant lui et de l'adorer. Ah ! écrions-nous donc tous ici, mes frères, saisis de respect et de frayeur : Le Seigneur, le Dieu, le Sauveur, le Roi de tous les hommes est véritablement dans ce lieu-ci : *Verè Dominus est in loco isto* (1). Que ce lieu, par conséquent, est terrible ! qu'il est majestueux ! qu'il est saint ! qu'il est redoutable ! *Quàm terribilis est locus iste !*

. . . . . .

Que voit-on en effet dans ces saints Lieux, mes frères, si ce n'est des irrévérences, des immodesties, des profanations, des sacriléges, des impiétés, des scandales, jusqu'à nous faire pleurer et gémir, jusqu'à exciter notre indignation et notre colère, jusqu'à nous faire presque souhaiter que nos Temples vous soient fermés, qu'il n'y ait plus de solennités pour vous, et que vous n'y puissiez paraître enfin que quand on y apportera vos os humiliés et prêts à être dévorés des vers et réduits en cendre et en poussière ? Ah ! chrétiens, ignorez-vous, vous dit l'Apôtre saint Pierre, que les jugements de Dieu doivent commencer un jour par les péchés qui se seront commis dans sa maison ? *Tempus est ut incipiat judicium à domo Dei* (2). Ne savez-

(1) Gen. XXVIII. 16. — (2) I. Petr. IV. 17.

vous pas, vous dit Jésus-Christ, que les pierres de ce Temple, lassées de vos impiétés et de vos crimes, s'élèveront et demanderont un jour vengeance contre vous : *Lapides clamabunt* (1). Ah! vous disent les Prophètes, vous aurez beau crier, dans ce terrible jour : Temple du Seigneur! Temple du Seigneur! *Templum Domini! Templum Domini* (2)! Ce ne seront là que des paroles de mensonge, où vous ne trouverez aucun secours. Ce lieu de sainteté, de miséricorde et de grâce, ne sera plus un asile pour vous, contre les arrêts de sa colère et de sa justice. Le temps de la vengeance du Seigneur sera arrivé; le temps de la vengeance de son Temple : *Quoniam ultio Domini est, ultio Templi sui* (3). Vous n'entendrez alors, dit le prophète Isaïe, qu'une voix effrayante qui sortira de ce Temple profane, la voix du Seigneur, qui tonnera, qui éclatera sur tous ses ennemis, et qui leur rendra tous les cruels châtiments qu'ils méritent : *Vox de Templo, vox Domini reddentis retributionem inimicis suis* (4).

(1) Luc. XIX. 40. — (2) Jerem. VII. 4. — (3) Jerem. LI. 11. — (4) Isai. XLVI. 6.

INSTRUCTION

SUR LA CHASTETÉ.

Beati mundo corde : quoniam ipsi Deum videbunt.
Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. Matth. v. 8.

La Chasteté, disent tous les Pères de l'Église, est une des plus sublimes, des plus relevées, des plus aimables et des plus parfaites vertus de la Religion. Ils ne cessent, dans tous leurs écrits, d'en relever l'éclat et le prix, d'en exalter l'excellence, d'en publier les prérogatives et les grandeurs, et d'en faire partout les plus glorieux éloges. Cette vertu, dit saint Ambroise, distingue par son éclat et sa beauté, de tous les autres fidèles, ceux qui sont assez heureux que de l'aimer et de la pratiquer; elle leur donne le premier rang dans l'Église de Jésus-Christ, et en fait la plus illustre portion de son Troupeau. Elle est au-dessus de toutes les lois de la nature, dit saint Jérôme, parce que c'est une chose qui surpasse les forces naturelles de l'homme, que de vivre dans un corps mortel, comme s'il n'en avait point. Elle a commencé avec le monde, dit saint Jean Chrysostôme, parce qu'Adam et Ève, nos premiers pères, sont sortis purs et chastes des mains du Seigneur, pour être placés dans le Paradis terrestre. Et voilà pourquoi le grand saint Jérôme s'écrie : O sainte, ô tout aimable pureté, il n'y a que le Paradis qui soit à proprement parler votre séjour et votre pa-

trie! *Tua regio Paradisus est.* C'est là, en effet, que cette divine vertu puise toutes ses beautés et tous ses charmes; puisque, selon le sentiment de tous ces Docteurs, elle nous élève à la dignité des Anges; qu'elle est même plus glorieuse dans nous, qu'elle ne l'est dans ces Esprits célestes; qu'elle nous rend semblables à Dieu, et parfaitement conformes à Jésus-Christ même. Peuvent-ils nous rien dire de plus fort, pour nous faire sentir toute l'excellence et tout le prix de cette vertu?

Que la sainte vertu de pureté élève les hommes à la dignité des Anges, et qu'elle les rende semblables à ces Esprits bienheureux, c'est une vérité très-certaine, dit saint Chrysostôme, et dont il n'est pas permis de douter, puisque Jésus-Christ nous l'a enseignée lui-même dans l'Évangile. Car enfin, dit ce saint Docteur, si le Sauveur du monde a déclaré qu'*après la résurrection générale les hommes et les femmes ne se marieront point, mais qu'ils seront comme les Anges de Dieu dans le Ciel;* qui doute que la chasteté n'élève les hommes au rang et à la dignité des Anges mêmes? O divine vertu, s'écrie-t-il ensuite, tout transporté d'amour pour une vertu si aimable, quelle est votre beauté, quelle est votre gloire, de rendre ainsi semblables aux Anges du Paradis ceux qui vivent encore sur la terre; de ne pas permettre que des hommes revêtus de corps corruptibles, soient pour ainsi dire inférieurs et cèdent en rien à ces célestes Intelligences; et de faire que ceux qui sont sujets à la mort, imitent de si près ces Esprits immortels!

Mais ce qui relève infiniment l'éclat de cette vertu et le mérite des personnes qui la chérissent et qui

l'observent inviolablement, c'est qu'elle est en quelque façon plus ravissante et plus glorieuse dans nous qu'elle ne l'est même dans les Anges. Il est vrai, dit saint Jean Chrysostôme, que les Anges sont purs et chastes dans un degré très-éminent : mais en doit-on être surpris? Les Anges du Ciel, dit ce saint Docteur, sont des Esprits dégagés de la matière, exempts de toutes les misères de cette vie, et élevés au-dessus de ce bas monde. Ils ne sont composés ni de chair ni de sang; ils ne conversent pas sur la terre; ils ne ressentent pas en eux-mêmes une foule de passions; ils n'ont besoin ni de boire, ni de manger. Le chant le plus doux, la plus agréable harmonie n'est pas capable d'amollir ces Esprits célestes; les plus beaux visages n'ont pas la force de les émouvoir : en sorte que leur nature ne pouvant être troublée par la violence d'aucune passion, elle demeure toujours dans l'éclat et dans la splendeur. S'ils sont chastes, en un mot, ils le sont sans combattre et sans rien souffrir : au lieu que pour ce qui est des hommes qui sont revêtus d'une chair mortelle, assujettis à mille nécessités de la nature, et obligés de vivre dans ce monde corrompu, pour être chastes il faut qu'il leur en coûte, qu'ils fassent de grands efforts, qu'ils combattent avec un courage intrépide, qu'ils usent d'une sainte et continuelle violence envers eux-mêmes, qu'ils résistent à tous les attraits de la chair, qu'ils surmontent les plaisirs et les voluptés, qu'ils soutiennent, qu'ils repoussent sans cesse toutes les tentations du démon, et qu'ils remportent tous les jours sur l'enfer mille signalées victoires. Ce qui fait conclure à saint Bernard,

que si la pureté des Anges est plus heureuse que celle des hommes, la pureté des hommes est plus glorieuse, plus forte et plus généreuse que celle des Anges : *Castitas Angelum de homine facit; etsi Angeli castitas felicior, at hominis tamen fortior agnoscitur* (1). Aussi saint Basile ne fait pas difficulté d'avancer que les âmes chastes auront dans le Ciel une place distinguée parmi ces suprêmes Intelligences : *Dabo illis locum inter Angelos illustrem atque insignissimum* (2).

Enfin, ce qui achève de faire l'éloge le plus parfait de la pureté, et de nous en faire connaître tout le prix, c'est, dit saint Basile, qu'en conservant nos âmes et nos corps exempts de toute corruption, elle nous rend semblables à Dieu même, qui est incorruptible. C'est, disent saint Jean et saint Augustin, qu'en chérissant et en pratiquant cette divine vertu, nous devenons des copies vivantes de Jésus-Christ, qui l'a rendue à jamais si recommandable. Le Fils de Dieu l'a trouvée si belle, si noble et si parfaite, disent ces saints Docteurs, que voulant se faire homme il a voulu choisir une Vierge pure et sans tache pour être sa Mère, un homme vierge pour lui servir de Père, un Prophète vierge pour être son Précurseur, et un Apôtre vierge pour en faire son Disciple bien-aimé. Il l'a enfin si particulièrement consacrée en sa Personne, durant sa vie mortelle, que ce divin Sauveur, qui a souffert qu'on lui ait suscité les calomnies les plus noires, qu'on l'ait traité de séducteur, d'impie, de blasphémateur, fut cependant toujours si jaloux de

(1) Epist. 22 ad Henr. — (2) Lib. de vera Virg.

l'honneur de sa pureté, qu'il n'a jamais permis qu'aucun de ses ennemis y ait jamais donné la moindre atteinte. O sainte, ô aimable, ô divine vertu de pureté, s'écrie saint Augustin, qu'il faut que vous renfermiez des douceurs, de beautés et de charmes, puisque vous avez su charmer le cœur d'un Dieu!

Mais ne nous contentons pas d'admirer l'excellence et la beauté de cette vertu; souvenons-nous encore qu'elle n'est pas moins nécessaire à chaque Chrétien, dont le corps est devenu, par le Baptême, le temple du Dieu vivant, la demeure de l'Esprit-Saint, et dont la chair, par l'Incarnation de Jésus-Christ, est comme devenue la chair de Jésus-Christ même. C'est ce que l'Apôtre saint Paul ne cesse de répéter aux premiers fidèles : *Vos corps sont les membres de* Jésus-Christ, leur dit-il, *vos membres sont le Temple du Saint-Esprit* (1). *Vous êtes le Temple de Dieu, et l'Esprit de Dieu habite dans vous* (2). *Si quelqu'un*, leur dit-il dans un autre endroit, *vient à profaner le Temple de Dieu, Dieu le fera périr; car le Temple de Dieu est saint, et vous êtes vous-mêmes ce Temple.* Il est donc d'une très-étroite obligation à tous les Chrétiens, d'être chastes, et de conserver leur esprit et leur corps dans toute sorte de décence et de pureté. Cette vertu leur est si absolument nécessaire, qu'ils ne sauraient jamais être sauvés, ni participer un jour à la félicité éternelle, s'ils ne la pratiquent constamment. Tous les Livres sacrés nous attestent cette vérité : *Tâchez de vivre dans la sainteté,* dit saint Paul aux Hébreux, *sans laquelle*

(1) I. Cor. VI. 15. 19. — (2) I. Cor. III. 16. 17.

nul ne verra Dieu (1); *car rien de souillé n'entrera jamais dans le Ciel* (2). *Non*, dit encore saint Paul aux chrétiens d'Éphèse, *l'impudique n'aura jamais aucune part à l'héritage dans le Royaume de* JÉSUS-CHRIST *et de Dieu* (3). *Ni les fornicateurs*, ajoute-t-il en parlant aux Corinthiens, *ni les adultères, ni ceux qui s'abandonnent au péché de mollesse, ne posséderont point ce céleste Royaume* (4). *Hors de ce lieu-là pour jamais tous les impudiques* (5), dit enfin saint Jean, dans l'Apocalypse. De là comprenez combien la vertu de chasteté nous est nécessaire pour faire notre salut, et pour avoir part un jour à l'éternelle béatitude.

Cette vertu est d'une si grande étendue, qu'elle comprend tout l'homme, l'âme et le corps, l'intérieur et l'extérieur, et tous les sens. Il faut être chaste de l'esprit, du cœur, de la volonté; il faut l'être de pensées, d'affections et de désirs. Il faut être chaste du corps : il faut l'être des yeux, des oreilles, de la langue, des mains et de tous les sens. Il ne faut rien voir, il ne faut rien entendre, rien dire, rien penser, ni rien faire qui puisse blesser cette belle vertu. Il faut veiller extrêmement sur soi-même, il faut prendre garde à tout, il ne faut rien négliger pour être pur et chaste devant Dieu. *Appliquez-vous*, dit le Sage, *avec tout le soin possible à la garde de votre cœur et de tous vos sens* (6). *Soyez l'exemple des Fidèles*, dit saint Paul à son cher disciple Timothée, *dans tout ce qui regarde la chasteté* (7). *Voici, mes frères*, dit-il aux Thessaloni-

(1) Hebr. XII. 14. — (2) Sap. VII. 25. — (3) Ephes. V. 5. — (4) I. Cor. VI. 9. 10. — (5) Apoc. XXII. 15. — (6) Prov. IV. 23. — (7) I. Tim. IV. 12.

ciens, *quelle est la volonté de Dieu : c'est que vous deveniez Saints, et que chacun de vous sache user de son corps saintement et avec respect* (1).

Il n'est rien de léger dans le vice qui est opposé à la vertu de chasteté; tout y est grave, tout y est pernicieux, tout y est mortel. Une pensée déshonnête volontaire qu'on ne rejette pas, un désir qu'on ne réprime pas, des mains qu'on ne retient pas, des yeux qu'on ne mortifie pas, nous perdront, comme David, lequel pècha par un seul regard, et s'attira toute la colère du Seigneur. *Non quia concupivit respexit, sed quia respexit concupivit*, dit saint Ambroise.

Il n'est point de vice qui damne plus de monde que celui qui est opposé à la sainte vertu de chasteté. Il perd les hommes et les femmes, les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, dès leur plus tendre jeunesse; il corrompt tous les états; il n'épargne aucune condition, il entre même dans le Sanctuaire ; il attaque ce qu'il y a de plus sacré et de plus saint, Prêtres, Ministres des Autels, Religieux, Religieuses, presque personne n'est à l'abri de son venin. Ce vice seul, auquel tant de malheureux chrétiens s'abandonnent, est capable de justifier l'étonnante vérité du petit nombre des Élus.

C'est un péché qui porte avec lui pour l'ordinaire un scandale affreux qui est la source funeste de plusieurs crimes qui l'accompagnent. Il est la cause fatale de la perte de l'âme, du corps, de la santé, de l'honneur, des biens, des familles, du salut. Ce qui doit

(1) I. Thess. IV. 3. 4.

donner beaucoup de crainte, d'horreur et d'éloignement pour ce péché infame, c'est la difficulté de s'en corriger quand on l'a commis une fois, de s'en confesser et d'en faire pénitence. Ce vice produit souvent l'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur, et l'impénitence finale qui est toujours suivie de la damnation éternelle.

Pratiques pour conserver la Chasteté.

Pour conserver chèrement cette précieuse vertu, il faut souvent considérer la beauté et la gloire d'une âme chaste, les douceurs et les consolations intérieures qu'elle goûte en renonçant à la créature et à tout objet dangereux, en s'élevant au-dessus de tous les sentiments de la nature sensuelle et corrompue pour ne s'attacher qu'à Jésus-Christ qui est le Roi, l'Ami, l'Époux des âmes chastes. Ah! les mondains regardent la pratique de cette vertu comme un joug dur et insupportable, parce qu'ils n'en voient que les peines et les difficultés extérieures, et qu'ils ne reconnaissent d'autre plaisir que les plaisirs brutaux de la chair. Mais, aveugles que vous êtes! leur dit saint Bernard, rompez toute attache criminelle, sortez du vice, prenez une résolution efficace de vivre dans la chasteté, et vous éprouverez bientôt que les prétendues croix des âmes chastes sont pleines de suavité et d'onction, et que la grâce du Saint-Esprit fait goûter à ces âmes fidèles une paix qui surpasse tout sentiment, et une joie surabondante au milieu de tout ce qui paraît si rude et si difficile aux yeux des hommes.

Pour conserver cette aimable vertu de la pureté, il

faut faire de temps en temps quelque sérieuse réflexion sur l'amour que les Saints ont eu pour elle, et sur l'estime particulière qu'ils en ont toujours faite. La très-sainte Vierge en connaissait si bien le prix, et l'aimait si tendrement, qu'elle aurait mieux aimé renoncer à la glorieuse qualité de Mère de Dieu, que de cesser un seul moment d'être Vierge. Combien de millions de Saints de toute condition et de tout état, d'hommes, de femmes, de vieillards, de jeunes filles nobles et délicates, qui ont mieux aimé renoncer à tous les établissements les plus avantageux, à toutes les plus flatteuses espérances; qui ont mieux aimé sacrifier leur liberté, leurs biens, leur sang, leur vie, que de perdre le précieux et inestimable trésor de la chasteté! De tels exemples ne doivent-ils pas toucher tout Chrétien à qui il reste encore quelque peu de foi? Pourquoi ne ferai-je pas pour le Ciel ce que tant d'autres ont fait, disait saint Augustin? *Non poteris quod isti et istæ?*

Pour conserver la sainte vertu de chasteté, il faut souvent demander à Dieu cette grâce par les plus ferventes prières. *Je ne puis avoir la continence,* disait saint Augustin, *si Dieu ne me la donne.* Il faut avoir une dévotion singulière à la Mort et à la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avoir aussi beaucoup de dévotion envers la très-sainte Vierge qui est la belle Mère de pureté, la Reine des Vierges, l'Avocate, la Protectrice et l'Amie particulière des âmes chastes; envers notre saint Ange Gardien, qui est un Esprit si pur, si chaste, si innocent, qu'on ne peut guères lui plaire que par la pratique de cette vertu. Il faut aussi s'approcher souvent de la sainte Communion. *C'est,*

disent les Pères de l'Église, *le froment des Élus et le vin précieux qui fait les Vierges.*

Pour conserver le précieux trésor de la pureté, il faut, tous les matins et souvent dans la journée, faire une ferme résolution d'être pur et chaste dans toutes ses paroles et ses actions, et avoir sans cesse une sainte crainte de dire, faire ou penser quelque chose qui soit contraire à cette divine vertu; veiller beaucoup sur son cœur, sur ses pensées, sur ses discours, sur ses yeux; se souvenir que Dieu est présent en tout lieu, qu'il voit tout et qu'il punira tout; garder, en un mot, une grande modestie dans toute sa conduite.

Il faut se défier beaucoup de soi-même et de ses propres forces; aimer et pratiquer l'humilité, qui est la gardienne de la chasteté; être doux, tranquille, égal; éviter la colère qui nous porte au vice contraire; garder une grande sobriété dans les repas, boire peu de vin : *Car,* dit le Saint-Esprit, *le vin est une source d'impureté* (1); mortifier son corps, ses passions et tous ses sens; jeûner les vendredis, ou pratiquer quelque autre mortification, selon l'avis d'un sage Confesseur. Il faut travailler toujours, s'occuper, et n'être jamais oisif. *Ce fut l'oisiveté qui perdit les filles de Sodôme* (2), dit l'Écriture.

Pour conserver l'inestimable vertu de la pureté, il faut craindre la moindre apparence du mal, résister promptement à la tentation, fuir aux premières attaques, éviter avec un soin infini toutes les occasions où cette chère vertu serait exposée; n'avoir jamais

(1) Prov. xx. 1. — (2) Ezech. xvi. 49.

aucune fréquentation ni aucune familiarité avec les femmes, avec les filles, ni avec quelque personne que ce soit d'un différent sexe, mais garder toujours avec elles, quand on est obligé de s'y trouver, beaucoup de retenue, de modestie et de pudeur; éviter toute curiosité dangereuse, et ne recevoir jamais de présents, qui sont souvent les amorces de l'impureté; éloigner ses yeux de tout regard déshonnête; ne dire et n'écouter jamais des paroles impures, équivoques, bouffonnes; ne chanter et n'entendre jamais chanter des chansons libres et obscènes, des chansons d'amour, ne lire jamais des livres de galanterie, des romans, des contes, des comédies, et ne prêter jamais l'oreille à toutes ces dangereuses et criminelles lectures. Ne point garder chez soi ni images, ni estampes, ni figure, ni statue, ni peinture, dont la vue puisse blesser la pudeur et la modestie; n'assister jamais aux spectacles, aux opéra, aux comédies, aux bals, aux danses, aux assemblées profanes et lieux publics où la pureté, pour l'ordinaire, est dans de très-grands périls.

Enfin, pour conserver inviolablement la belle vertu de pureté, il faut détester sans cesse le vice abominable qui lui est contraire, et faire de sérieuses et fréquentes réflexions sur les suites fâcheuses et sur les malheurs terribles qu'il entraîne après lui. Réfléchir souvent sur les châtiments épouvantables dont Dieu a puni le péché d'impureté; sur le déluge universel qui inonda toute la terre et fit mourir tous les hommes, parce que leur vie, dit l'Écriture, était toute corrompue; sur le feu du ciel qui réduisit en cendres quatre

villes entières, parce qu'il n'y avait dit, l'Esprit-Saint, qu'impudicité parmi tous leurs malheureux habitants; mais surtout il faut penser à la mort, aux Jugements de Dieu, au feu éternel de l'Enfer dont Dieu punira les impudiques, pour un misérable plaisir qui n'aura duré qu'un moment; penser qu'un seul péché d'impureté fera perdre le Paradis et damnera pour jamais celui qui l'aura commis. Ah! souvenez-vous, dit le Sage, souvenez-vous, dans toutes vos actions, de votre dernière fin, et vous ne pècherez jamais : *In omnibus operibus tuis memorare novissima tua, et in æternum non peccabis* (1).

ORAISON

Pour demander à Dieu la sainte vertu de Chasteté.

Divin Sauveur qui étant la pureté même, vous nous avez enseigné le prix inestimable de cette vertu et par vos paroles et par vos exemples, établissez-la si bien dans mon âme, qu'elle devienne votre digne Épouse. Vous me commandez d'être chaste; mais j'avoue que je ne puis l'être, si vous ne m'en donnez la grâce; joignez donc votre secours à votre commandement, afin que l'un me fasse accomplir l'autre. Je me sens une chair faible, une nature corrompue, une convoitise effrénée et toujours portée au mal parmi les occasions dangereuses qui m'environnent. Hélas! je ne pourrais y résister, si votre main puissante ne me soutenait comme elle a soutenu tant de personnes jeunes, nobles, faibles et délicates, pour leur faire vaincre ces fâcheux enne-

(1) Eccli. VII. 40.

mis du salut! Votre bras, Seigneur, n'est point raccourci, vos bontés ne sont point épuisées : venez donc me fortifier contre le tentateur et la tentation, afin de m'en faire heureusement triompher. Éloignez de moi toutes les mauvaises pensées, les objets, et tout ce qui peut souiller mon âme, et faites que je sois chaste d'esprit, de cœur et de corps; que votre grâce, ô mon Dieu! m'anime à dompter ma chair, mes passions et tous mes sens, en rejetant avec courage tout ce qui peut les souiller devant vous; qu'elle ne permette pas que je donne jamais au-dedans de moi aucun accès au plaisir sensuel dont la fausse douceur cache mille amertumes, et dont la durée si courte est suivie d'une peine éternelle. Faites-moi bien comprendre, mon divin Maître, comment cette passion honteuse de l'impureté aveugle la raison, empoisonne le cœur, ruine la santé, flétrit l'honneur, déchire la conscience, et damne enfin l'âme qui s'y abandonne.

Ah! pour me garantir d'un tel malheur, je vous promets, fondé sur votre assistance, de ne souffrir jamais en moi ni pensées, ni désirs, ni regards, ni actions, ni paroles, ni privautés, ni badineries qui blessent tant soit peu la pudeur. Oui, Seigneur, je m'engage à en éviter soigneusement toutes les occasions : toutes sortes de visites, d'entretiens, de danses, de spectacles, de parties, de compagnies capables de me porter à cet infame péché. Et dès maintenant je renonce devant vous, selon les vœux de mon Baptême, à tout ce que le monde, la chair, le démon, peuvent employer d'objets, d'idées, d'artifices, de suggestions pour me tenter de me séduire; vous conjurant, mon adorable Sau-

veur, de m'envoyer plutôt cent fois la mort, que de me laisser trahir en rien l'inviolable fidélité que je vous dois. C'est la prière que je vous fais, par les mérites de votre douloureuse Passion, par l'entremise de Marie votre sainte Mère toujours Vierge, par l'intercession de mon saint Ange Gardien et de mon saint Patron. Ainsi soit-il.

EXORDE

POUR LA FÊTE DE LA PRÉSENTATION

DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Introibo in domum tuam in holocaustis; reddam tibi vota mea.

J'entrerai, ô Seigneur, dans votre Maison, et je vous offrirai mes vœux avec les mains pleines de sacrifices et d'holocaustes. Psalm. LXV. 13.

Voici, mes chères filles, les vœux les plus tendres, les plus sincères et les plus agréables qui furent jamais faits au Seigneur. Voici l'un des plus grands sacrifices et des plus parfaits holocaustes qui aient jamais été offerts à Dieu depuis la naissance du monde. Marie se présente elle-même à son Dieu, dans le Temple de Jérusalem, pour lui rendre solennellement et en présence de ses parents et du Souverain Prêtre, ses adorations et ses hommages, pour se dévouer totalement à son service, et se consacrer tout entière à sa gloire. Quel spectacle plus doux et plus ravissant aux yeux du Très-Haut! vous le savez, mes chères filles, jamais il n'y eut de créature plus sainte, plus auguste, plus parfaite que cette bienheureuse Vierge; jamais offrande ne se fit ni avec plus de religion et de piété, ni avec plus de tendresse et de dévotion, ni avec moins de partage et de réserve, puisqu'elle lui consacra sa personne, ses biens, sa vie, son corps, toutes les puissances de son âme. Jugez donc si une pareille offrande

dût plaire au Seigneur, lui qui connaissait si parfaitement et le mérite de la personne, et les dispositions intérieures dont elle accompagnait une action si religieuse. Mais parmi les circonstances qui durent rendre cette offrande si agréable à Dieu, je ne sais si vous avez jamais remarqué celle qui me touche et m'attendrit davantage, et qui m'a principalement engagé à établir tant de différentes Congrégations de filles dans ce Royaume, sous le glorieux titre de la Présentation de la très-sainte Vierge. Je ne sais, dis-je, si vous avez jamais remarqué dans ce Mystère, la circonstance la plus capable de vous attendrir comme moi. C'est, mes chères filles, l'âge auquel Marie vient se présenter au Temple. Hélas! cette chère enfant, cette tendre, cette digne, cette aimable et incomparable fille n'a encore que trois ans, Marie n'est encore qu'à la troisième année de sa vie, et la voilà abattue, humiliée et prosternée aux pieds des autels. C'est là qu'elle engage solennellement sa liberté, qu'elle voue sa virginité au Seigneur, et qu'elle se consacre pour jamais à celui qui ne devait plus être que l'unique objet de son amour. Arrêtons-nous ici un moment, et voyons, pour notre édification, mes chères filles, quelle est la ferveur de ce divin enfant. Voyons, et ne cessons d'admirer avec quelle vîtesse, avec quel tendre empressement elle sort de sa maison, avec quelle impatience elle court au Temple, avec quelle sainte impétuosité elle monte les degrés de l'autel, avec quelle vive ardeur, mais en même temps avec quelle profonde humilité elle se jette aux pieds du Souverain Prêtre, pour le conjurer d'accepter au nom du Dieu vivant, son sacri-

fice. Par cette piété si extraordinaire dans un enfant de cet âge, ne semble-t-elle pas se reprocher à elle-même, qu'elle n'a déjà que trop différé de s'acquitter de cet important devoir envers son Dieu?

O mes chères filles! que de lumières et d'instructions pour vous dans ce glorieux Mystère, qui sera désormais la fête solennelle de votre édifiante Congrégation, et par conséquent l'objet de votre culte, le juste sujet de votre imitation, et la règle invariable de votre conduite! Que d'instructions, dis-je, pour vous, dans toutes les circonstances de ce saint Mystère! Marie, comme vous voyez, se donne à Dieu de bonne heure, puisqu'elle se consacre à lui dès l'âge de trois ans. Elle se donne à Dieu sans crainte, sans respect humain, puisque c'est en présence de ses parents, de tout un peuple, solennellement et en public, qu'elle se dévoue à son service. Elle se donne à Dieu sans partage, puisqu'elle ne se réserve rien dans le sacrifice qu'elle lui fait, et qu'elle se consacre tout entière à sa gloire. Elle se donne enfin à Dieu pour toujours, puisqu'elle ne s'est jamais démentie dans aucune de ses démarches, et qu'elle fut au contraire toujours plus fidèle à ses promesses. Mais en se donnant à Dieu si promptement, Marie ne condamne-t-elle pas la lâcheté de ces filles mondaines qui diffèrent tous les jours de se convertir, et qui se proposent de ne donner à Dieu que le rebut du monde et les restes d'une vie usée dans le crime? En se consacrant à Dieu si solennellement, Marie ne condamne-t-elle pas la timidité de ces filles peu chrétiennes, qui veulent bien se donner à Dieu, mais qui refusent de le faire avec éclat, et qui rou-

gissent, pour ainsi dire, de paraître converties. En se donnant à Dieu si pleinement, si parfaitement, Marie ne condamne-t-elle pas l'infidélité de ces filles de nos jours, qui ne se convertissent qu'en partie, qu'à demi, qu'avec des réserves injurieuses à Dieu et pernicieuses à elles-mêmes, disons mieux, qui ne se convertissent jamais sincèrement et comme il faut? Enfin, en se donnant à Dieu si constamment, Marie ne condamne-t-elle pas la légèreté de ces filles du siècle, qui tournent les yeux du côté de Sodôme, après l'avoir abandonnée, c'est-à-dire, qui se replongent bientôt dans les mêmes péchés qu'elles avaient auparavant lavés et purifiés dans les larmes d'une sincère pénitence? Ah! quel vaste champ ne s'ouvrirait pas ici à mon zèle, et quel fonds inépuisable de morale ne me fourniraient pas de si justes idées, pour vous humilier, vous condamner, vous confondre? Mais ce n'est pas mon dessein : il aurait trop peu de rapport avec la solennité de ce jour, et avec la sainte joie que votre sainte Fête doit naturellement vous inspirer. Nous aurons d'ailleurs assez d'autres occasions, dans le cours de l'année, pour vous traiter cette importante morale. Contentons-nous donc aujourd'hui de vous exciter à une solide et véritable dévotion envers cette aimable Reine des Anges et des hommes. Une fois que j'aurai allumé dans vos cœurs le désir que vous devez avoir de l'honorer et de lui plaire, je suis très-convaincu que vous n'aurez aucune peine à marcher sur ses pas, et à suivre les saints exemples de vertu qu'elle vous donne dans l'auguste Mystère dont l'Église nous rappelle aujourd'hui le souvenir. Voyons donc, mes chères

filles, quelle est cette vraie dévotion que vous devez avoir envers la très-sainte Vierge, et sur quoi elle est fondée. C'est ce que je me propose de vous montrer dans cet entretien, après que nous aurons imploré les lumières de l'Esprit saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

HOMÉLIE

POUR

LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Parate viam Domini; rectas facite semitas ejus.
Préparez la voie du Seigneur; rendez droits ses sentiers. Luc. III. 4.

C'est ainsi que parlait saint Jean, sur le bord du Jourdain, aux pleuples de la Judée, pour les exhorter à se préparer à la venue du Messie. C'est ainsi que parle l'Église à tous les Chrétiens, pour les disposer à la Naissance du Sauveur dont nous célébrerons . . . . . la solennité : c'est ainsi que j'ai l'honneur de vous parler moi-même, pour me conformer aux intentions et aux desseins de cette bonne Mère. Je viens donc unir ma faible voix à la sienne, et vous dire, avec toute la force que peut m'inspirer le zèle que j'ai pour votre sanctification et votre salut : Préparez la voie du Seigneur : *Parate viam Domini.* Préparez-lui vos cœurs; faites-en sortir le péché, qui est le seul obstacle à ce mystère d'amour. Auriez-vous de la peine à vous y déterminer, pour peu que vous fissiez de réflexions sur la majesté de Celui qui vient naître pour nous et parmi nous? C'est le Roi des rois, notre Maître, notre Père, notre Médecin, notre Créateur, notre Rédempteur. Tous ces titres ne doivent-ils pas vous animer à lui préparer un tabernacle digne de

lui, un cœur bien propre et bien orné? C'est lui qui vous y invite par ma bouche : Préparez la voie du Seigneur : *Parate viam Domini.* N'est-il pas juste que nous fassions pour Jésus-Christ ce que nous ferions pour un grand de la terre, et que nous ayons le même empressement pour le recevoir? Ce ne sont pas vos maisons, ce ne sont pas vos festins que Dieu demande, c'est votre cœur qu'il vous exhorte à lui préparer : *Parate viam Domini.*

Ravis du bonheur que la naissance de Jésus-Christ doit vous procurer, et dans les transports d'une reconnaissance sans bornes, vous devriez vous écrier avec le prophète David : Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour daigner vous ressouvenir de sa misère et de sa pauvreté, et pour vous abaisser jusqu'à descendre chez lui pour le visiter? *Quid est homo, quòd memor es ejus? aut filius hominis, quoniam visitas eum* (1). Si nous étions pénétrés de ces sentiments de reconnaissance, remplis de ces idées des bontés du Seigneur, nous n'aurions pas besoin de vous disposer à la naissance de ce divin Sauveur, vous connaîtriez parfaitement vos obligations, et à la vue d'un si grand bienfait, vous ne cesseriez de lui dire : Qu'est-ce que l'homme? *Quid est homo?*

Car pourquoi croyez-vous que l'Église célèbre toutes les années la naissance du Sauveur? Pourquoi pensez-vous que Jésus-Christ paraît dans ces jours avec sa crêche et son berceau? Pourquoi le voyons-nous dans nos Églises réduit à cet état humiliant où il se trouva dans

(1) Psal. VIII. 5.

l'étable de Bethléem? C'est pour nous porter à avoir pour lui le même amour qu'il a eu pour nous; c'est pour obliger les Chrétiens à l'honorer dans cet état de pauvreté et d'humilité. Il s'était abaissé dans cette première naissance; aujourd'hui il vient recevoir la récompense de ses humiliations. N'est-il pas juste que nous coopérions, à ce dessein, que nous tâchions de réparer, par une dévotion publique, l'obscurité de cette nuit et la solitude de cette étable où Jésus-Christ voulut naître? Mais, hélas! comment un chrétien pourrait-il entrer dans ces sentiments, s'il est en état de péché mortel, s'il veut croupir dans le bourbier de l'iniquité, et s'il a formé le dessein de passer ces saintes Fêtes dans l'esclavage du démon?

Car, pour honorer la naissance du Sauveur, il faut le louer dans ce Mystère, il faut reconnaître l'amour qu'il a pour nous dans ce même Mystère. Or je soutiens qu'un pécheur qui veut croupir dans son péché, est également incapable de s'acquitter de ce double devoir de louange et de reconnaissance.

Je dis qu'il est impossible au pécheur de le louer. Un pécheur, en effet, dans cet état, peut-il donner à Dieu une véritable louange? et Dieu, de son côté, regardera-t-il d'un œil favorable, recevra-t-il avec complaisance les louanges d'un homme qui est son ennemi? *Non est speciosa laus in ore peccatoris* (1), dit l'Ecclésiastique; les louanges ne sont pas belles dans la bouche d'un pécheur, quand il blasphème dans son cœur celui qu'il bénit par sa langue. C'est ce qui a

(1) Eccli. xv. 9.

fait dire à saint Chrysostôme, que toutes les créatures du monde sont capables de louer Dieu, à la réserve de l'homme lorsqu'il est pécheur. Il se fait dans l'univers, dit ce saint Docteur, une musique publique; toutes les créatures s'accordent à louer la main qui les a créées. Il n'y a que le pécheur qui, par un injuste silence ou un faux accord, trouble cette harmonie générale.

C'est pourquoi le Prophète royal invite toutes les créatures à louer Dieu : les êtres les plus inanimés, le le ciel et la terre, les astres qui brillent dans le firmament. Les oiseaux qui volent dans les airs, les animaux sur la terre, les poissons qui nagent dans les eaux, les arbres et les fleurs qui couvrent nos campagnes, le froid et le chaud, la nuit et le jour, la lumière et les ténèbres, les tempêtes et les éclairs, les sifflements des dragons et des serpents, ont reçu la même invitation. Mais nous ne trouvons nulle part qu'il ait jamais appelé le pécheur à cette musique publique, parce qu'il le jugeait indigne et incapable de dire un mot à la gloire de Dieu : *Non est spesiosa laus in ore peccatoris*. Or ce que ce Saint a dit de Dieu dans l'état de sa gloire, je le dis de Jésus dans son berceau. Il se fait, dans l'Église, un monde nouveau où toutes les créatures bénissent cet Enfant qui naît. Les étoiles paraissent dans le ciel, la voix des Chrétiens s'unit à la voix des Anges qui descendent sur la terre. Les ornements de nos autels parés avec toute la propreté, la décence et la pompe possible, la solennité de la Fête et de nos cérémonies, le son harmonieux de nos cloches, le concours des fidèles, tout semble prendre voix

pour louer ce Dieu naissant. Il n'y a que le pécheur qui garde un morne silence dans une si belle occasion, parce que la louange ne va pas bien dans sa bouche : *Non est speciosa laus in ore peccatoris.*

Je veux cependant, mes frères, que ce pécheur obstiné dans son péché, vienne, avec une dévotion apparente, dans nos Églises, qu'il mêle sa voix avec celle des Anges et des vrais Chrétiens, pour louer Jésus-Christ naissant; sera-ce là une véritable louange? Ah! non, mes frères, ce n'est qu'une hypocrisie, ce n'est qu'une abomination, qu'un blasphème. Son cœur ne s'accorde pas avec sa langue; il méprise Jésus naissant : par la perfidie la plus monstrueuse, il foule aux pieds son berceau; par son obstination dans le péché, il contredit toutes les bénédictions que l'on donne à Jésus-Christ. Tandis que les Anges diront : *Gloria in excelsis Deo :* Gloire à Dieu au plus haut des cieux : Et moi, dira ce pécheur, je veux lui ôter cette gloire, je veux profaner son saint Nom. Tandis que les Esprits bienheureux chanteront, *Pax hominibus,* Que la paix soit aux hommes : Et moi, dira-t-il, je veux le détruire, je veux le détrôner, je veux lui déclarer une guerre éternelle. Quelle épouvantable cantique! Tel est cependant le langage de ce pécheur qui ne veut pas sortir de son crime. Sa langue loue Dieu, mais son cœur, ses actions le maudissent, le blasphèment. Comment donc Dieu pourra-t-il recevoir les prétendues louanges d'un homme qui a un cœur si opposé à sa gloire? Ne lui dira-t-il pas ce qu'il disait autrefois par son prophète Isaïe : Ce peuple, ce pécheur m'honore de la bouche, mais son cœur est loin

de moi : *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longè est à me* (1). Ne lui fera-t-il pas encore ce même reproche qu'il faisait autrefois au pécheur par son Prophète? Pourquoi viens-tu m'insulter jusques dans mon berceau? Pourquoi viens-tu faire semblant de me louer avec un cœur corrompu et plein de mille passions? *Peccatori autem dixit Deus : Quare tu enarras justitias meas* (2)? Tu sais que tu es mon ennemi; tu m'as déclaré une guerre ouverte par tes péchés; tes mains sont encore teintes de mon sang : tu es indigne de me louer.

Mais si un pécheur dans cet état est incapable de louer Dieu, j'ajoute qu'il n'est pas moins éloigné d'avoir pour Jésus-Christ de dignes sentiments de reconnaissance. C'est cependant, mes frères, dans la reconnaissance de ce bienfait, que Jésus-Christ fait consister une partie de sa gloire. C'est pour nous en renouveler la mémoire, qu'il a voulu qu'on célébrât toutes les années la Fête de sa Naissance, et pour que cette Fête fût pour nous un monument éternel des faveurs que nous avons reçues de son Incarnation. Bien plus, nous ne devons pas regarder ce mystère de sa Naissance, comme un bienfait absolument passé; mais nous devons le regarder comme présent, en quelque façon, et dire, non pas seulement que Jésus-Christ est né, mais qu'il vient encore naître. Pourquoi? parce que son amour est aujourd'hui aussi vif et aussi agissant, qu'il l'était il y a dix-sept cents ans au premier moment de sa naissance; et qu'il serait

(1) Isai. xxix. 13. Matth. xv. 8. — (2) Psal. xlix. 16.

prêt de renaître une seconde fois, s'il était nécessaire aux hommes. Voilà une double obligation de reconnaître cette faveur, comme présente et comme passée.

Mais un pécheur endurci et déterminé à passer ces saintes Fêtes dans le péché, est très-mal disposé pour reconnaître cette double obligation; car, selon saint Augustin, les Chrétiens, quand ils pèchent, sont ingrats envers Jésus-Christ, parce qu'ils l'offensent malgré les bienfaits qu'ils ont reçus de sa main libérale.

Or je dis que la persévérance dans le péché offense particulièrement le mystère de la Naissance de Jésus-Christ. Car quelle est la fin de ce mystère? Pourquoi Jésus-Christ vient-il naître dans une étable? Ce n'est que pour effacer le péché du monde, et, en particulier, du cœur de cet homme coupable : *Ut finem accipiat peccatum* (1). Si en ce jour Jésus-Christ s'humilie tant, c'est pour arracher de notre cœur l'orgueil qui nous domine : *Ut finem accipiat peccatum*. S'il paraît, dans sa crêche, dans cet état si pauvre, c'est pour nous détacher des biens de ce monde et détruire en nous l'avarice qui nous y attache : *Ut finem accipiat peccatum*. S'il nous témoigne tant d'amour, c'est pour ôter du cœur de ce voluptueux, cet amour impudique qui le ronge : *Ut finem accipiat peccatum*. C'est par sa sobriété qu'il veut détruire l'intempérance de cet ivrogne, pilier de cabaret : *Ut finem accipiat peccatum*. C'est par sa douceur qu'il veut guérir nos emportements, et arracher du cœur de ce vindicatif cette haine invétérée et cette vengeance après laquelle il ne

(1) Dan. IX. 24.

fait que soupirer : *Ut finem accipiat peccatum.* S'il garde le silence, c'est pour ôter le venin de cette langue médisante qui déchire en toute occasion la réputation de son prochain, sans épargner ni parents, ni amis, ni sacré, ni profane : *Ut finem accipiat peccatum.* C'est, enfin, pour laver toutes nos iniquités, que Jésus-Christ verse tant de larmes; c'est pour rompre les chaînes du péché et nous délivrer de la tyrannie du démon, qu'il veut être enveloppé dans des langes : *Ut finem accipiat peccatum.* Que fait cependant ce pécheur? il conserve son péché dans une Fête que Jésus a consacrée pour le détruire; il persévère dans la résolution de s'opposer aux larmes de ce divin Enfant; il se plaît à être sous la tyrannie du démon, et foule aux pieds toutes les grâces de son Sauveur, sans vouloir même lui en témoigner sa reconnaissance.

Cette ingratitude est d'autant plus coupable, qu'un chrétien a plus de moyens de se convertir dans ce saint temps, et plus de motifs de reconnaître ce bienfait et de sortir de son péché par une salutaire pénitence. C'est pour cela que Jésus-Christ verse en ce jour ses plus abondantes bénédictions; c'est pour les obtenir que l'Église redouble ses prières. Serions-nous insensibles à tant de bienfaits? Si Jésus-Christ souffre tant, ce n'est que pour nous rendre heureux. C'est un Dieu qui se fait homme pour rendre les hommes des Dieux; c'est un Dieu appauvri, pour nous rendre riches. S'il s'humilie, ce n'est que pour nous élever; s'il descend du Ciel sur la terre, ce n'est que pour nous faire monter de la terre dans le Ciel; s'il naît selon la chair, c'est pour nous faire vivre

selon l'esprit. Après tant de grâces, pourrions-nous mettre de bornes à notre reconnaissance?

Je vais encore plus loin, et je demande à ce chrétien endurci, comment est-ce qu'il passera ces saintes Fêtes? Ou il pensera à la naissance du Sauveur, ou il n'y pensera point du tout. S'il n'y pense pas, n'est-ce pas déjà une grande ingratitude de recevoir un bienfait, et de ne vouloir pas le reconnaître? C'est la remarque d'un Philosophe païen, qui dit que le premier degré d'ingratitude, c'est d'oublier son bienfaiteur. Et Jésus n'aurait-il pas sujet de renouveler contre ce chrétien ingrat les plaintes qu'il faisait contre son peuple : *Cognovit bos possessorum suum, et asinus præsepe domini sui; Israël autem me non cognovit* (1): Les animaux les plus grossiers ont eu de la reconnaissance; ils ont du moins reconnu la crêche où ils avaient été nourris : mais Israël, mais ce pécheur n'a pas seulement jeté les yeux sur mon berceau ni voulu regarder ma crêche.

Mais non, il n'est pas possible qu'un chrétien passe ces Fêtes sans avoir quelques pensées de Jésus. Quand il entendra sonner les cloches, qui, au milieu de la nuit, réveillent la dévotion des peuples, quand il entrera dans nos Églises, ne se ressouviendra-t-il pas que Jésus-Christ est né? et s'il pense à la naissance du Sauveur et aux bienfaits qu'elle vient lui procurer, ne sera-t-il pas encore plus coupable de vouloir continuer à l'offenser dans un état si aimable?

Si toutes ces raisons ne font point d'impression sur

(1) Isai. I. 3.

l'esprit aveuglé et le cœur endurci de ce pécheur, qu'il vienne se mêler parmi les Anges qui chantent sa gloire, et parmi les bergers qui l'adorent; qu'il se présente au berceau de Jésus, et qu'il lui dise : Vous avez beau pleurer, mon Dieu, en ma présence, vos larmes ne me toucheront point; vous avez beau me témoigner tant d'amour, je ne quitterai pas pour cela ma haine contre vous, en continuant de vivre dans mon péché. Ah! ingrat, est-ce là la reconnaissance que tu portes à Jésus naissant, pour tous les bienfaits qu'il te présente?

Y a-t-il quelqu'un dans cette assemblée, qui, dans le temps même que toute l'Église se prépare à rendre à sa Naissance tout l'honneur possible, voulût faire un si sanglant affront à Jésus-Christ, à ce divin Sauveur, que les Patriarches ont tant désiré, que les Prophètes ont prédit, que les Anges ont annoncé? Ah! si cela est, disons aux Prophètes de se taire, et aux Anges de ne pas l'annoncer. Et vous, mon Sauveur, ne venez pas vous présenter dans cette assemblée de pécheurs, vous y seriez trop mal reçu. Allez plutôt chez les Barbares, les Infidèles, et chez les Idolâtres, qui vous adoreront et vous reconnaîtront pour le véritable Dieu. Vous serez mieux reçu d'eux que des chrétiens qui ne veulent pas pour l'amour de vous quitter leur crime et sortir de leur iniquité.

Êtes-vous dans ces sentiments, mes frères? voudriez-vous donc détruire sa Naissance, ou vous la rendre inutile? Non certainement. Vous avez trop de respect pour lui; vous souhaitez, avec toute l'Église, qu'il naisse, et qu'il naisse dans vos cœurs. Mais pour cela,

il faut quitter vos péchés, vos désordres; il faut lui donner vos cœurs, qu'il vous demande du fond de sa crèche. *Præbe, fili mi, cor tuum mihi* (1), vous dit-il : Mon fils, donne-moi ton cœur, mais un cœur dégagé de toutes les affections de la terre, un cœur brisé de la plus vive douleur, un cœur embrasé de mon amour. Si je ne le mérite pas dans cet état d'humilité et d'anéantissement, refuse-le-moi hardiment ; mais que peux-tu répondre à mes larmes et à ma misère? Puisque je t'ai donné mon cœur, pourquoi me refuserais-tu le tien? *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.* Je sais bien que tu l'as déjà donné à cette malheureuse créature, au monde, aux richesses, aux plaisirs, aux divertissements, à tes passions, au démon : n'importe, je ne me plains point du passé; donne-moi ce qui te reste de ce cœur qui m'appartient sous tant de titres. Bannis-en tout ce qui m'y déplaît, et ce qui peut mettre obstacle à mes bienfaits : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.*

Que voulez-vous que je réponde à Jésus-Christ? que voulez-vous que je lui dise de votre part? Le temps de sa Naissance approche. Voulez-vous le recevoir dans vos cœurs? Voulez-vous lui faire un sacrifice de toutes vos passions? Voulez-vous bannir de ce cœur, cette haine, cette vengeance? Voulez-vous en bannir le monde, la chair et le démon, pour y placer Jésus-Christ? Voulez-vous en bannir tout ce qui peut lui déplaire, et qui l'empêche d'y venir? Oui, mon Sauveur, nous le voulons; je vous le dis au nom de cette assemblée. Venez, venez naître dans nos cœurs; et s'ils

(1) Prov. XXIII. 26.

ne sont pas prêts, préparez-vous-y vous-même une demeure digne de vous. Venez, ne différez plus ; venez-y naître dans ces Fêtes par votre grâce, pour nous rendre éternellement heureux dans votre gloire. Ainsi soit-il.

RÉGLEMENT DE VIE.

MA CHÈRE FILLE EN JÉSUS-CHRIST.

Dans quelque état que vous soyez, votre fin doit être non-seulement de servir Dieu et de vous sauver, mais de servir Dieu le plus parfaitement que vous pourrez; faisant tout ce qu'il vous commande, tout ce qu'il vous conseille, tout ce qu'il souhaite de vous, tout ce que vous connaissez devoir contribuer à sa gloire et à votre perfection.

Votre exemple sera Jésus-Christ, dont vous étudierez les sentiments, les inclinations, les paroles et les actions, afin de régler vos sentiments sur les siens, vos inclinations sur les siennes, vos manières de parler et d'agir sur les siennes : en sorte que vous ne vous permettiez plus de penser, d'aimer, de haïr, de parler, ni d'agir que comme lui; vous souvenant de cette parole de saint Paul, que nous ne serons prédestinés qu'autant que nous serons conformes à l'image de Jésus-Christ, et que nous lui serons parfaitement semblables.

Comme ce n'est pas assez de faire le bien, mais qu'il faut le bien faire, c'est-à-dire, avec ordre, le moyen le plus infaillible et le plus sûr pour remplir comme il faut toutes vos obligations, et pour vous en acquitter avec plus de facilité, plus de perfection, plus de mérite, et plus de constance, c'est d'observer exactement le Réglement de vie qui suit, et de l'ob-

server surtout dans un esprit de soumission aux ordres de Dieu qui vous y sont marqués, dans un esprit de pénitence, en portant avec joie ce joug qui vous y est imposé, dans un vrai désir de faire tous les jours quelque nouveau progrès dans la piété et dans la vertu, enfin dans la vue d'acquérir la parfaite abnégation de votre propre volonté, qui gâte communément tout le mérite de nos bonnes œuvres. C'est en l'observant avec toutes ces saintes dispositions, ma chère fille en Jésus-Christ, que vous pratiquerez toutes les vertus chrétiennes, que vous parviendrez au degré de perfection que Dieu demande de vous, et que vous obtiendrez cette solide et charmante paix que l'Apôtre saint Paul promet à tous ceux qui s'assujettissent à la règle : *Quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos.*

Souvenez-vous, au reste, que comme vous ne devez jamais vous écarter de ce Réglement de vie, ni par légèreté, ni par inconstance, ni par le dégoût que l'on trouve toujours à faire les mêmes choses, ni sous prétexte de mille petits embarras qui peuvent vous survenir, vous ne devez pas cependant vous y assujettir d'une manière servile, ni vous faire une matière de scrupule de le changer, et même de l'abandonner, quand la nécessité, l'obéissance ou la charité vous y obligent : car outre que ce Réglement de vie ne vous oblige sous peine d'aucun péché ; quitter la règle par raison, par obéissance, ou par charité, c'est suivre la première et souveraine Règle, qui est Dieu.

Ce que vous devez faire tous les jours.

1° Vous vous coucherez le soir à dix ou à onze

heures, et vous vous leverez le matin à six ou à sept. Selon que les choses changeront, vous observerez, autant qu'il vous sera possible, les heures qui vous sont prescrites.

2° Vous tâcherez, à votre réveil, que votre première pensée soit un souvenir de Dieu, votre première affection un acte d'amour de Dieu, votre première parole *Jésus et Marie*, et votre première action un signe de Croix.

3° Quand vous vous leverez, qu'il n'entre aucun valet ni aucun autre homme dans votre chambre, que vous ne soyez modestement vêtue. Aussitôt que vous le serez, vous ferez vos prières ordinaires, que vous commencerez par des actes de foi, d'adoration, de remercîment, d'offrande à Dieu de vous-même et de toutes vos actions de la journée, vous proposant de n'en faire aucune que pour lui plaire, et de faire toutes celles qui lui pourront plaire davantage. A la fin de cette prière, vous ferez une bonne résolution d'éviter telles et telles fautes dans lesquelles vous tombez pour l'ordinaire; de marcher tout le jour, autant qu'il dépendra de vous, dans la présence de Dieu; et vous commencerez dès lors à vous y tenir le plus que vous pourrez, sans faire d'effort violent.

4° Après la prière du matin, vous ferez, avant toute autre chose, votre méditation d'une demi-heure.

5° Vous entendrez la Messe le plus tôt que vous pourrez; et si vous n'avez pas pu faire votre méditation en son temps, vous la ferez à l'église après la Messe.

6° Vous pourrez vous habiller convenablement à votre état, et selon les visites que vous serez obligé de faire ce jour-là, avant ou après la Messe; mais je vous recommande particulièrement cinq chose : 1° Que vous n'y mettiez précisément que le temps qui sera nécessaire; 2° Que vous vous rendiez par vous-même tous les services que vous pourrez, afin d'imiter en cela au moins Notre-Seigneur, qui n'a jamais eu personne pour le servir; 3° Que pour les choses que vous ne sauriez faire par vous-même, vous vous serviez de votre fille de chambre, ne souffrant pas qu'aucun homme vous rende ces sortes de services; 4° Que vous ayez toujours un peignoir ou autre chose sur la gorge, quand même il n'y aurait alors que des filles ou des femmes dans votre chambre; 5° Que vous ayez soin de vous entretenir, pendant que vous vous habillez, ou dans une simple présence de Dieu, sans vous attacher à ce que vous faites ni à ce que vous portez; ou dans un esprit d'humilité, ne regardant vos habits, quelque somptueux qu'ils puissent être, que comme les marques honteuses du péché; ou dans un esprit d'obéissance, ne les portant que parce que vos parents, auxquels vous devez obéir, vous l'ordonnent; et que dans les sentiments enfin d'un regret sincère de ne pouvoir vous conformer parfaitement à la pauvreté de Jésus-Christ, et de lui être d'autant moins semblable que vos habits et vos ajustements seront plus propres; 6° Que vous soyez extrêmement modeste dans vos habits, sans être néanmoins singulière, portant toujours sur le col un mouchoir; évitant tout excès, soit pour la poudre, soit pour la frisure, soit pour

l'étoffe, qui ne doit être jamais ni trop chère, ni d'une couleur trop éclatante; soit pour les modes, que vous serez toujours des dernières à suivre, pourvu toutefois qu'elles ne soient point indécentes, car, dans ce cas-là, il ne faudrait jamais s'y conformer.

7° Vous ferez, avant le dîner, un petit examen, à la fin duquel vous renouvellerez la résolution de passer le reste du jour, autant que vous pourrez, dans la présence de Dieu, et de vous corriger de vos fautes journalières. Vous pourriez le commencer par la lecture d'un chapitre du *Nouveau Testament* ou de l'*Imitation*. Quand vous n'aurez pu faire cet examen avant le dîner, vous le ferez après le dîner le plus tôt que vous pourrez, si vous trouvez la commodité de le faire; sinon vous le laisserez pour ce jour-là.

8° Vous ferez tous les jours une demi-heure de lecture spirituelle, entre trois heures après-midi et le souper, et vous ne lirez aucun livre de piété qu'avec le consentement et l'approbation de votre confesseur, à moins qu'il ne soit généralement reconnu pour bon, comme l'*Imitation de Jésus-Christ*, *Rodriguez*, *Grenade*, *etc.*

9° Vous prendrez le temps qui vous sera le plus commode en tout l'après-dîner, pour faire un peu d'oraison, pour dire votre chapelet et autres petites prières, le tout en deux ou trois quarts d'heure de temps, que vous pourrez passer devant le très-saint Sacrement.

10° Dans les repas, soyez extrêmement attentive à éviter l'intempérance, la sensualité et l'avidité. Sanctifiez cette action, qui est si basse d'elle-même, en la

rapportant toute à la gloire de Dieu : buvez et mangez pour réparer vos forces et mieux remplir vos devoirs ; faites avant et après une courte prière ; abstenez-vous, par un esprit de mortification, de ce qui n'est propre qu'à satisfaire le goût ; pensez souvent aux jeûnes rigoureux des Saints, et au fiel et au vinaigre qui fut présenté à Notre-Seigneur sur la Croix : ne sortez jamais, en un mot, de table, sans vous y être mortifiée en quelque chose.

11° Vous emploierez à quelque ouvrage tout le temps qui ne sera point occupé ni par vos exercices spirituels ni par le soin des affaires de votre maison ; vous souvenant que, dans quelque rang et dans quelque condition que vous puissiez être, vous devez aimer le travail. Prenez-le en esprit de pénitence, et pour vous soumettre à l'arrêt de la justice de Dieu, qui a condamné l'homme, quel qu'il soit, au travail, dès qu'il est devenu pécheur ; unissez-le d'intention avec celui de Jésus-Christ, qui n'a cessé, dit l'Écriture, d'être dans les travaux dès sa plus tendre jeunesse. C'est le moyen de réparer les années que vous avez peut-être malheureusement employées au luxe et à la vanité, que de travailler pour vêtir les pauvres ou pour orner les autels.

12° Le soir, vous ferez exactement votre examen et votre prière avant que de vous coucher. En vous déshabillant et en vous couchant, vous observerez les mêmes choses que vous devez observer en vous levant et en vous habillant. Que vos dernières pensées, affections, paroles et actions soient les mêmes le soir que celles qui ont été le matin les premières. Depuis

l'examen du soir jusqu'à la fin de la méditation du lendemain matin, vous ne parlerez à qui que ce soit qu'autant qu'il sera nécessaire.

Ce que vous devez faire toutes les semaines.

Le Dimanche, vous assisterez à la Messe du Prône, aux Vêpres et au Sermon, autant qu'il vous sera possible.

Le Lundi, vous offrirez à Dieu vos prières, vos bonnes œuvres, tous vos exercices de piété, et généralement tout ce que vous ferez de bon, de saint et d'édifiant ce jour-là, pour le soulagement et le repos des saintes âmes du Purgatoire.

Le Mardi, vous visiterez ou l'hôpital, ou les prisons, ou quelque malade dans la ville, ou quelque pauvre famille, pour leur dire quelque mot d'édification et de consolation, et les engager surtout à se confesser, s'il y a long-temps qu'ils ne l'ont fait, sans cependant que la chose éclate beaucoup, ni qu'elle puisse indisposer vos parents contre vous.

Le Mercredi, vous ferez une aumône aux pauvres, selon votre dévotion, votre état et votre pouvoir.

Le Jeudi, vous rendrez visite à Jésus-Christ dans le très-saint Sacrement, pour lui faire une amende honorable de tous les sacriléges, irrévérences, impiétés et attentats qui se commettent tous les jours aux pieds de ses autels.

Le Vendredi, vous ferez et pratiquerez une mortification telle que votre confesseur vous l'aura réglée, à l'honneur de la Mort et Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et pour la réparation de vos fautes passées.

Le Samedi, vous réciterez le petit Office de la très-sainte Vierge. Vous devez avoir toujours une singulière dévotion à cette tendre Mère, et lui demander sans cesse qu'elle vous obtienne la grâce inestimable d'une bonne mort.

Ce que vous devez faire tous les quinze jours.

1° Vous vous confesserez et vous communierez au moins une fois tous les quinze jours, et plus souvent si votre confesseur vous l'ordonne.

2° Dans le cours de cette quinzaine, et dans un jour de communion, vous prendrez une demi-heure pour lire ce Réglement. 1° Vous le lirez tout entier et avec attention, pour marquer les choses que vous n'aurez point gardées, et pour quelle raison, si c'est par affaire, ou par oubli, par lâcheté, ou par mépris. 2° Vous renouvellerez la résolution de les garder désormais toutes, ne quittant point cette lecture que vous ne vous sentiez dans ce ferme propos, autant qu'il pourra dépendre de vous. 3° Vous examinerez si vous ne devez rien ajouter au Réglement qui vous est prescrit, et si Notre-Seigneur ne vous demande pas quelque chose de plus ou de mieux. 4° Vous verrez si vous n'avez point quelque peine et quelque doute, et vous écrirez ce que vous remarquerez sur chacun de ces points, afin de le montrer à votre confesseur pour qu'il en décide. Vous ne changerez ni n'ajouterez rien à vos pratiques de piété, que vous n'en ayez de lui la permission. Vous lui direz aussi, ou vous lui écrirez si vous le voulez, les grâces particulières que vous recevrez de Dieu, et les changements qui arriveront dans votre oraison, soit en bien, soit en mal.

Ce que vous devez faire tous les mois.

1° Vous ferez, tous les mois, un jour de retraite, et vous choisirez pour cela le jour que vous croirez être moins occupée et avoir moins de compagnie chez vous et moins de visites à faire. Dès la veille, vous ordonnerez toutes les choses nécessaires et qui vous regardent, pour le lendemain, afin que vous soyez moins obligée d'y penser et d'en parler. Ce jour-là, il serait bon de communier, et vous ferez trois demi-heures d'oraison, en trois temps séparés, sur les sujets que votre confesseur vous aura marqués. Vous vous occuperez surtout beaucoup de la pensée de la mort, puisque vous ne devez faire ce jour de retraite que dans la vue de vous y préparer comme il faut.

Pour ce qui est des autres exercices de piété qui doivent vous occuper pendant ce jour de retraite, vous consulterez votre confesseur.

2° Vous aurez soin, dès le commencement du mois, de vous mettre sous la protection d'un Saint ou d'une Sainte à laquelle vous vous sentirez plus de dévotion. Tous les jours du mois, vous réciterez quelque prière à son honneur; et le jour de sa fête vous lirez sa vie, vous tâcherez de l'imiter en quelque chose, et vous vous approcherez même des Sacrements, si vous vous y sentez disposée.

Ce que vous devez faire tous les ans.

1° Vous ferez une retraite de cinq à six jours, et dans cette retraite une confession annuelle.

2° Vous irez tous les jours de l'Avent, du Carême, et de l'Octave du Saint Sacrement, au Sermon, quand

il s'en fera, dans la Cathédrale ou dans d'autres Églises, autant qu'il vous sera possible; et vous jeûnerez les jours ordonnés, autant que votre santé pourra vous le permettre.

3° Le jour de votre Baptême, vous vous confesserez, vous communierez, et après votre communion ou l'après-dinée, selon qu'il vous sera plus commode, vous irez remercier Dieu, auprès des Fonts baptismaux, de l'insigne grâce que vous y avez reçue. Vous gémirez quelques moments sur la perte que vous en avez faite, et là, vous renouvellerez, dans toute l'ardeur de votre cœur, ces saintes et solennelles promesses que des bouches étrangères firent autrefois pour vous, et vous vous renouvellerez aussi dans la dévotion à votre saint Ange Gardien et à votre saint Patron.

Ce que vous devez faire toute votre vie.

1° Aimer Dieu au-dessus de toutes choses, et par préférence à tout être créé, et dans tous les temps de votre vie. Le commandement exprès qu'il vous en fait lui-même, les beautés infinies qu'il renferme, les bienfaits signalés dont il n'a cessé de vous combler et dont il vous comble encore tous les jours, tout cela ne doit-il pas vous porter à aimer votre Dieu de l'amour le plus ardent et le plus parfait? Aimez-le de tout votre esprit, en ne vous occupant que de lui; de tout votre cœur, en lui sacrifiant toutes vos affections et tous vos désirs; de toute votre âme et de toutes vos forces, en lui consacrant toutes vos puissances, vos soins, vos démarches, vos entreprises et toutes vos actions.

2° Appliquez-vous uniquement à bien connaître

Jésus-Christ, à l'aimer, à l'adorer, à le bénir, et à lui rendre tous les devoirs de religion qu'il attend de vous. Il est *votre Sauveur :* confiez-vous en ses infinies bontés et en ses ineffables miséricordes. Il est *votre Modèle :* ayez toujours les yeux attachés sur lui, et tâchez de conformer parfaitement votre vie à la sienne. Il est *votre Maître :* écoutez donc avec respect et avec docilité toutes les vérités saintes qu'il vous enseigne dans l'Évangile, et qu'il vous fait si souvent annoncer par la bouche de ses ministres, pour en faire la règle de votre conduite. Il est *votre Chef :* aimez-le, honorez-le, et prenez ses intérêts au préjudice même des vôtres, ainsi que les membres font naturellement pour leur chef; soumettez-vous à lui en tout. Il est enfin *votre Pasteur :* écoutez sa voix, soyez-lui docile, et laissez-vous conduire par cet aimable Pasteur des âmes, et par ceux qu'il a chargés de votre conduite.

3° Aimez et respectez toute votre vie l'Église, et obéissez-lui comme à votre Mère. C'est l'Épouse de Jésus-Christ; c'est l'organe du Saint-Esprit; c'est la colonne de la vérité, qui ne peut jamais être renversée; c'est l'arche du salut, hors de laquelle on ne peut que périr. Ayez pour tous ses ministres et pour tous ses pasteurs, surtout pour notre Saint Père le Pape, le Vicaire de Jésus-Christ, le successeur de saint Pierre, le Père de tous les fidèles, surtout encore pour Mgr votre Évêque et pour M. votre Curé, qui doivent un jour rendre compte du salut de votre âme; ayez, dis-je, pour eux un respect, un amour, une confiance, une soumission telle que vous auriez pour Jésus-Christ lui-même, qui ne les a établis que pour vous conduire et vous sauver.

4° Soyez particulièrement dévote à la très-sainte Vierge, à votre bon Ange et à votre sainte Patronne. Ne passez pas un seul jour sans leur offrir quelque fervente prière ou quelque bonne œuvre, pour leur demander qu'ils vous obtiennent de Jésus-Christ la grâce de persévérer dans son service et dans son amour, et de mourir enfin un jour de la mort des Saints.

Pratiquez constamment toutes les vertus chrétiennes, et évitez avec un soin infini tous les vices qui leur sont contraires. Celles auxquelles vous vous devez principalement attacher sont l'humilité, l'obéissance, la pureté, la patience, la simplicité, la douceur, la persévérance. L'*Humilité* est le fondement de notre édifice spirituel et la gardienne de toutes les vertus. L'*Obéissance* est une vertu qui nous rend parfaitement semblables à Jésus-Christ, qui a été obéissant jusqu'à la mort. La *Pureté* est une vertu qui fait les Anges : celui qui l'a perdue est un démon ; celui qui l'a conservée ou recouvrée par la pénitence est un Ange sur la terre, digne de toutes les plus tendres faveurs du Ciel. La *Patience* vous est absolument nécessaire pour opérer votre salut, n'étant dans ce monde que pour souffrir. La *Douceur* a fait le caractère de Jésus-Christ et de tous les Saints : il faut donc qu'elle soit le vôtre. La *Simplicité* est une vertu qui bannit l'artifice, la dissimulation, l'hypocrisie, le mensonge; c'est aux âmes simples que Dieu communique ses secrets. La *Persévérance* enfin est la vertu de toutes la plus nécessaire; c'est elle qui nous met la couronne sur la tête. Celui-là sera sauvé, dit Jésus-Christ dans

Saint-Matthieu, chap. 10, qui persévérera jusqu'à la fin. En vain auriez-vous bien commencé, si vous veniez à finir mal. En vain seriez-vous entrée dans la voie du Ciel, et y auriez-vous marché pendant plusieurs mois, et même pendant plusieurs années, si vous vous en écartiez pour marcher dans celle de l'Enfer. En vain auriez-vous embrassé le parti de Dieu et de la piété; en vivant dans l'humilité, dans la mortification, dans la fuite du monde, dans la modestie, et dans l'exercice de toutes les vertus, si vous veniez à regarder en arrière, et à suivre l'étendard du démon. Dans l'affaire du salut, ma chère fille en Jésus-Christ, on regarde bien plus la fin que les commencements. Saül et Judas avaient bien commencé, mais ils ont fini leur vie dans le péché : les voilà réprouvés. Saint Paul et saint Augustin avaient commencé par le désordre et le crime, ils se sont convertis et ont persévéré jusqu'à la fin : les voilà prédestinés. La persévérance est un grand don, par conséquent, et le plus grand de tous les dons du Seigneur. Personne ne peut la mériter, voilà qui est terrible : mais nous pouvons tous l'obtenir par de saintes et ferventes prières accompagnées d'une vie réglée, voilà qui est bien consolant. Demandez-la donc à Dieu avec ferveur tous les jours de votre vie. Dites-lui souvent dans un esprit d'humilité : *Seigneur, je sens ma faiblesse et mon inconstance; si vous ne me soutenez jusqu'à la fin, je perdrai bientôt tout le fruit de mes bonnes œuvres, ou plutôt de vos dons, car c'est vous seul qui êtes l'auteur de tout le peu de bien que je fais.* Craignez la rechute; fuyez le monde et les occasions du péché; fréquentez les Sacrements;

aimez la parole de Dieu; défiez-vous de vous-même; mortifiez vos sens et vos passions; suivez exactement ce Réglement de vie qui vous est prescrit; ne vous relâchez jamais, mais allez autant que vous pourrez de vertu en vertu. Si par malheur vous veniez à tomber, ne vous endormez pas dans votre péché; relevez-vous d'abord, et réparez votre chute par une plus ardente charité à courir dans la voie des commandements du Seigneur. Voilà, ma chère fille en Jésus-Christ, le moyen d'obtenir infailliblement du Ciel le grand don de la persévérance, auquel votre salut éternel est attaché.

Avis particuliers.

1° Ayez du respect, de la soumission, de la douceur, de l'obéissance et de l'amour pour vos parents, de la charité et de la complaisance pour toutes les personnes qui composent votre famille. S'il arrivait qu'on dît ou qu'on fît quelque chose qui vous déplût, ne faites pas semblant de vous en apercevoir, ne vous en occupez point l'esprit, n'en parlez jamais ni à eux, ni aux autres, sans une grande nécessité; et quand vous en parlerez, que ce soit toujours sans ressentiment et sans mépris, adoucissant et diminuant les choses, plutôt que de les aigrir et de les exagérer.

2° Pour vos domestiques, autant que vous en êtes chargée, ayez soin qu'ils se trouvent à la prière du soir, si elle se fait chez vous en commun, ce qui se pratique dans toutes les maisons chrétiennes. Qu'ils aillent tous les matins à la Messe; qu'on leur fasse quelquefois, ou faites-leur vous-même une lecture

spirituelle; et qu'ils se confessent au moins aux quatre ou cinq principales fêtes de l'année. Faites-vous une affaire de les y engager, et d'observer s'ils le font, et n'épargnez point vos soins pour leurs âmes, après que que Jésus-Christ n'a point épargné pour eux son Sang. Gouvernez-les, autant qu'ils seront sous votre conduite, par raison, et non point par humeur; avec fermeté, mais avec douceur; plus par de sages avis et par vos bons exemples, que par menaces ou par vos répriman des.

3° Vous prierez tous les jours pour eux, mais bien plus particulièrement encore pour M. votre père, pour Mme votre mère, pour MM. vos frères, et pour Mlle votre sœur, lui demandant pour eux les biens spirituels et éternels, et lui laissant le soin de leur donner des biens temporels ce qu'il lui plaira.

4° Vous entrerez dans les affaires de votre maison autant que la nécessité, la raison, l'obéissance, la bienséance le voudront; mais vous y entrerez avec un esprit et un cœur désintéressé, en prenant le soin, et en abandonnant à Dieu le succès : cherchant l'équité, et la cherchant toujours par les voies les plus douces; conservant la charité pour les personnes qui en useraient mal, soit faute d'intelligence, soit par négligence ou par méchanceté; ne vous permettant point librement de chagrin contre eux, ni de mépris, ni d'indifférance, mais les aimant pour Dieu, priant pour eux, et les ménageant.

5° La conversation étant, pour une jeune demoiselle, très-dangereuse, je vous recommande extrêmement, autant qu'il dépendra de vous, de n'y point perdre la

présence de Dieu, et de vous souvenir qu'en quelque compagnie que vous soyez, il est toujours le premier et le plus considérable de l'assemblée, et qu'ainsi il mérite votre principale attention. Cette attention sera pour vous un excellent moyen de conserver les intérêts de Dieu et la charité du prochain.

6° Vous ne visiterez des personnes qui vivent encore dans l'esprit du monde, que celles que l'obéissance due à vos parents, ou qu'une très-étroite bienséance vous obligeront de visiter; et lorsque vous serez obligée de faire ces visites, vous les ferez toujours le plus tard que vous pourrez, les plus courtes que vous pourrez, les plus sérieuses que vous pourrez. Vous en userez de même à l'égard des personnes qui font profession de piété, lorsque vous verrez que vos visites seraient inutiles pour votre bien spirituel et pour le leur. Mais il y a deux sortes de personnes que vous pourrez voir plus souvent : celles dont les exemples et les entretiens vous animent et vous aident à avancer dans la perfection ; celles que vous pourrez vous-même porter à Dieu et retirer du monde.

Vous éviterez toujours de vous trouver avec certaines personnes d'un sexe différent, qui pourraient avoir été ou qui pourraient être à l'avenir une occasion de péché pour vous.

7° Vous ne direz jamais rien, dans les conversations, qui paraisse appuyer les maximes du monde si contraires à l'Évangile. Ne soyez jamais long-temps dans une compagnie, sans y jeter quelque bon mot de Dieu : vous pouvez faire par-là plus de bien que vous ne pensez; de même cette générosité plaira à Dieu,

elle vous attirera sa bénédiction, et vous aidera à vaincre le respect humain. Surtout qu'il ne vous échappe point de discours ni de vanité, ni de médisance, ni d'impureté, ni de raillerie.

8° Ayez le zèle d'empêcher, autant qu'il sera en votre pouvoir, qu'on ne tienne en votre présence aucun discours impie, indécent, impur, libertin, médisant, railleur. Quand vous ne pourrez les empêcher, ni éviter de les entendre, en vous retirant, s'il est possible, de la compagnie, ayez au moins le courage de parler pour Dieu et pour le prochain; et si la qualité de ceux avec qui vous êtes ne vous permet pas de parler, marquez-leur toujours, par un air sérieux, que leurs discours vous déplaisent.

9° Vous n'écrirez point de lettres sans une véritable nécessité d'affaires, de bienséance ou de charité. Vous affecterez, dans celles que vous écrirez, un style sérieux; vous prendrez garde qu'il n'y ait jamais rien ni de trop honnête, ni de trop tendre, ni de peu charitable; et si l'on vous écrivait d'un autre style, ou vous le ferez changer, ou vous cesserez de faire réponse.

10° Vous éviterez de vous trouver aux parties de plaisir qui se feront hors de chez vous, à moins que vous n'y soyez comme forcée; et lorsque vous y serez, soit chez vous, soit ailleurs, vous vous tiendrez exactement sur vos gardes, pour ne pas donner dans la dissipation ni dans aucun excès de quelque nature que ce soit. Vous ne jouerez jamais, si cela se peut, ou du moins vous ne jouerez jamais ni trop gros jeu ni trop long-temps. Vous serez toujours modeste dans votre parure, dans votre maintien, dans votre démar-

che, dans votre particulier, dans le public, dans votre maison, dans les rues, dans les compagnies; vous souvenant toujours que Dieu est près de vous, qu'il vous suit, qu'il vous accompagne partout, et que votre bon Ange ne vous quitte jamais, et ne vous perd pas un moment de vue.

11° Vous n'userez point de parfums, ni de fard, ni de mouches, ni de rouge. Jamais vous n'irez ni à l'opéra, ni à la comédie, ni aux danses, ni aux mascarades, ni au bal, ni à ces assemblées toutes profanes; vous n'irez pas même rien voir par pure curiosité. Vous devez être morte au monde, ma chère fille en Jésus-Christ, et votre vie doit être cachée avec Jésus-Christ en Dieu, qui ne vous a donné des sens et de quoi les satisfaire qu'afin que vous eussiez de quoi lui faire des sacrifices dignes de lui, et qui trouvera bien le moyen de vous rendre au centuple ce que vous aurez quitté pour son amour.

12° Vous pourrez et vous devez quelquefois vous promener; mais vous éviterez, s'il vous est possible, les promenades publiques, du moins dans les temps où il y aura beaucoup de monde. Vous pourrez chanter des psaumes, des hymnes de l'Église, des cantiques, des chansons de dévotion; mais pour les chansons du monde qui peuvent tant soit peu blesser l'honnêteté et amollir le cœur, elles vous doivent être absolument interdites. Vous devez également vous abstenir de toute lecture qui attaque la religion, la charité et la pudeur : rien n'est plus dangereux pour le salut, que la funeste lecture de toutes ces sortes de mauvais livres.

13° Vous ne ferez jamais de dépenses considérables pour vous-même, à moins que la nécessité et la raison ne vous y obligent : par-là vous aurez toujours de quoi faire quelque aumône, et de quoi racheter vos péchés passés.

14° Que le respect humain ne vous soit plus rien. J'espère qu'il ne vous fera jamais faire le mal ; j'ai même cette confiance qu'il ne vous fera jamais faire le bien ; je vous prie enfin qu'il ne vous empêche jamais d'en faire aucun. Je ne crains, pour ainsi dire, que ce seul obstacle pour votre sanctification. Ah ! ma chère fille en Jésus-Christ, vous n'êtes pas au monde pour plaire au monde, mais pour plaire à Dieu seul, qui est votre Créateur, votre Roi, votre Maître, votre Juge. Pourvu qu'il soit content de vous, de quoi vous mettez-vous en peine ?

15° Vous souffrirez le chaud et le froid avec patience, sans jamais vous en plaindre. Prenez garde que le chaud en été ne vous donne jamais occasion de manquer à la modestie. Dans les maladies, particulièrement lorsqu'elles seront plus longues que violentes, vous aurez soin de ne vous point relâcher. Vous devez alors prendre les soulagements qui sont raisonnablement nécessaires et utiles à votre santé, vous devez quitter les exercices qui pourraient vous empêcher de la recouvrer ; mais aussi vous vous défendrez les délicatesses inutiles, et vous retiendrez de vos pratiques de dévotion ce que vous pourrez en retenir sans vous incommoder.

16° Vous prierez souvent Dieu pour la conversion des pécheurs, des hérétiques, des infidèles, des calvinis-

tes, surtout pour vos parents, si vous en avez qui aient le malheur de vivre hors du sein de l'Église de Jésus-Christ, et vous lui demanderez qu'il forme des ouvriers selon son cœur, et capables de travailler efficacement au salut des âmes. Vous vous accoutumerez peu-à-peu au silence et au recueillement. Pour cela vous prendrez tous les matins une demi-heure, et toutes les après-dînées une autre demi-heure encore, pendant lequel temps, soit que vous soyez seule, soit que vous travaillez ou que vous ne travailliez pas, vous pourrez donner à Dieu une attention particulière, afin de lui rapporter toutes vos actions, et de n'agir que selon ses lumières. Vous pourrez aussi, dans ces quelques demi-heures de silence, faire quelque petit retour sur vous-même, pour observer s'il ne se glisse pas jusques dans vos meilleures actions quelque poison d'envie, de vanité, d'amour-propre, qui les gâte et qui vous en enlève tout le mérite et tout le prix. Si vous avez le malheur de vous en reconnaître coupable, humiliez-vous, et renoncez de tout votre cœur à toutes ces misères et à toutes ces vues si humaines et si indignes d'une grande âme, d'une âme immortelle comme la vôtre.

17° Pour éviter ces défauts, élevez votre cœur à Dieu, au commencement de chacune de vos actions, et ne les faites uniquement que pour lui plaire et que pour accomplir sa sainte volonté. Offrez-la lui de temps en temps. Renouvelez cette même intention chaque fois que vous entendez sonner l'horloge. Faites-vous un usage fréquent des oraisons qu'on nomme jaculatoires. Écriez-vous quelquefois du fond de votre

cœur : *Seigneur, Seigneur, j'espère en vous.* — Jésus *mon Sauveur, ayez pitié de moi.* — *Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur.* — *C'est pour vous seul, et non pour plaire au monde, que j'ai entrepris cette action; c'est pour vous seul que je veux la continuer et la finir.* — *Pardonnez-moi, mon Dieu, la faute que j'ai commise.* C'est par ce moyen, ma chère fille en Jésus-Christ, que tout ce que vous ferez sera saint, bon et exempt de toute imperfection aux yeux de Dieu; c'est par-là que vous éviterez bien des défauts qui pourraient corrompre toutes vos bonnes œuvres; c'est par-là enfin que vous aurez le bonheur de vous accoutumer au saint recueillement, et de marcher presque toujours en la sainte présence de votre Dieu.

18° Quant à certaines mortifications extérieures que vous auriez peut-être quelquefois envie de faire, vous vous contenterez d'en souhaiter l'usage, et de regretter que votre santé et votre état ne vous permettent pas de les pratiquer. Vous n'en pratiquerez même aucune, sans la participation et le consentement de votre confesseur, à l'égard duquel je vous recommande, 1° d'avoir en lui une confiance entière pour lui découvrir tout votre intérieur; 2° d'avoir une très-grande docilité pour suivre tous ses avis. Vous pourrez lui représenter vos raisons, quand vous en aurez de contraires aux siennes. Mais si vous le voulez faire sans craindre les surprises de l'amour-propre, donnez-vous, en premier lieu, le temps de prier Dieu, avant que de lui rien représenter; examinez, en second lieu, devant Dieu, s'il est à propos de lui représenter vos raisons; et ne les lui représentez jamais que vous n'ayez jugé

qu'il est de la prudence, de la gloire de Dieu, et du bien de votre âme de le faire. Troisièmement enfin, quand vous les lui représenterez, que ce soit toujours dans la disposition de soumettre vos lumières aux siennes, de faire tout ce qu'il vous conseillera après qu'il vous aura entendue, et de juger même que ce sera le meilleur pour votre profit spirituel. Honorez par votre obéissance celle de Jésus-Christ, qui a été obéissant depuis sa plus tendre enfance jusqu'à la mort de la Croix.

19° Enfin, vous travaillerez constamment à vous détacher de tout, de tout encore une fois; et quelque raisonnables que soient vos attaches, dès que vous vous apercevrez qu'elles ne seront pas purement pour Dieu, vous tâcherez de vous en défaire. Souvenez-vous que vous n'êtes pas seulement raisonnable, mais que vous êtes chrétienne, et que toutes vos vues et toutes vos actions le doivent être. Souvenez-vous encore une fois, que vous devez être morte au monde, et que le monde doit être mort pour vous; que vous ne devez le regarder, dit saint Paul, que comme une ombre et une image qui passe devant vos yeux, et auquel vous ne devez point par conséquent vous attacher; et que vous devez en un mot en user avec la même indifférence que si vous n'en usiez pas. Morte au monde, à ses biens, à ses pompes et à ses plaisirs, vous vivrez en Dieu et pour Dieu seul dans le temps et dans l'éternité. Heureuse mort, ma chère fille en Jésus-Christ, mais vie encore bien plus heureuse! Je ne puis vous rien souhaiter de plus glorieux, de plus avantageux, de plus grand; et ce souhait, que je fais sans cesse

pour vous, est une des marques les plus certaines que je puisse vous donner de ma plus parfaite charité, et du zèle très-ardent dont je brûle pour votre salut (1).

(1) Voyez les *Avis particuliers*, au tome VII.

LETTRE

DU PÈRE BRYDAYNE (1).

D'Alais,
ce Dimanche de Quasimodo, 20 avril.

Ma paix soit avec vous, *Pax vobis,* disait Jésus-Christ à ses chers Apôtres, huit jours après sa Résurrection, les trouvant assemblés et enfermés dans le Cénacle. Ils avaient réellement besoin de cette paix dans leur retraite, pour les rassurer au milieu de leurs vives alarmes, causées par la crainte des Juifs. Ces paroles qui sont tirées de l'Évangile d'aujourd'hui, ne vous conviennent-elles pas parfaitement, ma chère fille en Jésus-Christ, et ne doivent-elles pas porter l'onction et la suavité dans le fond de votre âme, ainsi qu'elles la portèrent dans celles de ces fidèles disciples? Comme eux, vous vous êtes enfermée dans la retraite et dans ce sacré Cénacle, pour être à l'abri des coups de vos ennemis : le trouble, la crainte, l'effroi vous y ont accompagnée, comme ils y accompagnèrent ces saints Apôtres. Ah! ne doutez pas un moment, que comme eux aussi vous n'y trouviez la paix, qui fut si longtemps le grand objet de vos désirs, et que vous n'y trouviez enfin Jésus-Christ lui-même, le bien-aimé de votre cœur, qu'on ne trouva jamais au milieu du monde tumultueux et corrompu; mais qu'on trouve

(1) Voyez les *Avis particuliers,* au tome VII.

toujours sûrement dans un lieu de recueillement et de retraite. Que la paix du Seigneur soit donc avec vous, ma chère fille en Jésus-Christ, et que cette sainte paix vous fasse oublier tous vos troubles, toutes vos craintes et vos terreurs passées; qu'elle vous console, qu'elle vous sanctifie, qu'elle fasse cesser toutes vos alarmes; qu'elle remplisse votre esprit, qu'elle ravisse votre cœur, qu'elle vous inonde de consolation et de joie! Elle produira tous ces heureux effets dans vous infailliblement, si vous tâchez de la conserver avec Dieu, avec le prochain et avec vous-même. Pour avoir la paix avec Dieu, qui est un ennemi si terrible que nulle créature ne peut nous défendre contre lui, il faut faire la guerre au monde et au démon, ses ennemis irréconciliables : au monde, en méprisant ses plaisirs, ses vanités, ses biens, ses usages, ses modes, ses jugements, ses discours, ses maximes; au démon, en prévenant ses ruses, ses artifices, sa malice, en fermant l'oreille à toutes ses suggestions malignes, en vous moquant de toutes ses tentations et de ses pièges. Ils peuvent bien l'un et l'autre vous troubler, vous agiter, vous susciter des chagrins et des ennuis jusque dans le fond de votre chère solitude, mais Dieu vous consolera si vous lui êtes fidèle. Quand il faudrait vivre cent ans dans les souffrances, dans les peines, dans les mépris, dans l'oubli de toutes les créatures, faudrait-il pour cela quitter le service de notre Dieu, qui est un si bon maître? Et qu'est-ce que tout cela, si l'on pense aux douceurs qu'il y a de le servir, et à cette éternité de paix et de joie qu'il prépare à toutes les âmes qui lui auront été constamment attachées?

Pour avoir la paix avec votre prochain, sans laquelle vous ne l'auriez jamais avec Dieu, il faut pratiquer l'humilité, la douceur, la charité, la patience. Il y a toujours des divisions et des querelles, dit le Sage, entre les impatients, les emportés et les superbes. Si vous cédez à tout le monde, dans l'esprit d'une humilité chrétienne; si vous estimez tous les autres plus que vous; si la charité vous engage à leur parler toujours obligeamment, à les supporter sans vous plaindre, et à les prévenir même avec douceur et bonté dans tous leurs besoins, soyez persuadée que chacun sera bientôt d'accord avec vous, que vous conserverez la paix avec tous : paix qui vous doit être d'autant plus précieuse et plus chère, qu'elle vous fait pratiquer toutes les plus grandes vertus de la Religion. Enfin, pour avoir la paix avec vous-même, il faut déclarer la guerre à vos passions, à vos sens, à votre corps. Plus vous chercherez à contenter votre corps, plus il vous tyrannisera : jamais votre cupidité ne dira c'est assez; le corps demandera toujours d'être nourri plus délicatement, d'être vêtu et logé plus splendidement, et d'avoir tout à son gré. Il en est de même de nos sens, qui ne sont jamais moins contents, et qui ne nous laissent jamais moins en repos, que lorsque nous sommes plus empressés à leur accorder tout ce qu'ils nous demandent. Mortifiez aussi vos passions : ce sont elles qui, comme des vents déchaînés, troublent le calme et la sérénité de votre âme. Ne désirez rien que ce que Dieu veut que vous ayez et que vous soyez. Recevez avec une entière résignation à la volonté de Dieu, tout ce qu'il vous envoie de peines, d'ennui et d'amertume.

Les vraies consolations ne sont pas de ce monde. Ne souffrez rien sur votre conscience qui la fasse gémir. Voilà, ma chère fille en Jésus-Christ, les sûrs moyens pour jouir d'une paix inaltérable. Un autre moyen encore pour posséder un bien si inestimable et le seul que les élus puissent goûter dans cette vie, c'est de ne se point relâcher dans le service de Dieu. Faites-y bien attention, la plupart de vos peines et de vos troubles ne sont partis, pour l'ordinaire, que de cette source funeste et empoisonnée. Voulez-vous donc éprouver une véritable et charmante paix? Servez le Seigneur constamment et avec ferveur. Le Dieu que vous servez est constant et immuable; il est toujours le même pour vous, il ne diminue point son amour, sa miséricorde, ni sa bonté à votre égard; je vois, au contraire, qu'il la fait toujours éclater davantage sur vous : n'est-ce pas en ce point que vous devez l'imiter et le payer d'un juste retour.

Il y a, pour l'ordinaire, deux causes de notre relâchement : prenez garde qu'il n'y en ait pas quelqu'une dans vous, ou même qu'elles n'y soient pas toutes les deux. 1° C'est que nous nous persuadons d'avoir assez travaillé pour notre salut et pour nous mettre en assurance, quand nous avons quitté une certaine vie déréglée qui nons faisait craindre l'enfer. Il est vrai, vous avez quitté cette vie mondaine et déréglée, par la miséricorde de Jésus-Christ, mais vous n'êtes pas pour cela parfaitement assurée d'être dans la grâce de Dieu; car quelque bonnes et excellentes qu'aient été vos confessions, Dieu veut vous laisser néanmoins, comme il y a laissé tous ses Saints, dans

cette cruelle incertitude pendant toute votre vie. Et quand même vous seriez dans la grâce de votre Dieu, comme je n'ai aucun lieu d'en douter, et comme vous devez vous-même le présumer et l'espérer de sa divine miséricorde, qui vous a promis d'y persévérer jusqu'à la mort? Tant de Saints qui à la fin de leur course ont fait des chutes lamentables et sont devenus enfin des réprouvés, tout cela ne doit-il pas vous faire craindre? Ah! travaillons donc sérieusement à notre sanctification, sans jamais nous relâcher. Quel malheur pour nous, si ce divin Maître venait à nous appeler à son Jugement, pour nous demander compte de notre travail, dans le temps même que nous aurions cessé de travailler! Ne perdons pas un moment pour avancer de vertu en vertu : il n'en est pas un seul qui ne vaille une éternité.

Une autre raison encore qui peut être la cause de vos relâchements dans le service de Jésus-Christ, c'est que les austérités, les mortifications, les pénitences, cette vie retirée, éloignée du monde, toute contraire à la nature, que vous menez, vous épouvante sans doute pour l'avenir, surtout lorsque vous réfléchissez qu'il faudra passer dans tous ces rudes exercices, et mener une vie si désagréable, peut-être encore quarante ou cinquante ans, que sais-je? Mais c'est bien là une illusion du démon, car qui peut vous avoir assuré de vivre encore seulement un jour? La vie de l'homme n'est-elle pas un songe, une ombre, une image? Qu'est-ce que mille ans en comparaison de l'éternité, sinon comme le jour d'hier, dont il ne nous reste d'autre vestige qu'un simple souvenir? Eh!

que savez-vous si vous aurez seulement le temps de lui faire le sacrifice que vous vous proposez? Sacrifiez-lui donc, au moment même que je vous parle, qui est le seul dont vous puissiez disposer, et votre esprit et votre cœur, et votre âme et votre corps, vos biens, votre liberté, votre vie, tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes : ne pensez qu'au jour présent, et faites-en bon usage : ne pensez qu'à l'action que vous faites actuellement, et tâchez de la bien faire. Voilà de quoi Dieu vous demandera compte, et non pas de l'avenir qui vous tourmente mal à propos, parce qu'il est fort incertain, et qu'il n'est point du tout en votre disposition.

Après vous avoir donné ces deux avis si importants, sur le bonheur de la paix de Jésus-Christ dans une âme, et sur les malheureuses sources du relâchement dans son saint service, je m'en vais répondre bien succinctement à tous les principaux articles de votre lettre : je dis bien succinctement, car comme je me trouve à la veille de mon départ, et que les confessions me pleuvent de tous côtés, sans compter plusieurs malades qu'il faut que je voie presque sans relâche, je ne sais comment ayant si peu de temps et presque pas un seul instant pour moi, je trouve cependant toujours quelques moments pour vous. Profitez-en, puisqu'ils sont si précieux pour votre salut, et qu'ils sont si courts. Je m'imaginai bien que ma lettre, à laquelle vous ne vous attendiez pas, vous causerait de la surprise; mais je n'aurais jamais cru qu'elle dût vous jeter dans la confusion, parce que je n'aurais jamais pu me persuader que vous fussiez alors en faute.

Cependant c'est une petite faute, qui ne doit pas tant vous alarmer, parce qu'elle n'a point tout-à-fait dépendu de vous, puisque, s'il vous eût été permis d'entrer dans le couvent dès votre arrivée, vous l'auriez fait avec plaisir. Dieu l'a permis ainsi, que vous passassiez ces trois jours dans l'enfer, afin que vous n'y passassiez point un jour pendant toute l'éternité. Ce goût de la parure et du monde, ce désir d'être bien mise et de le paraître, tant d'autres infidélités que vous avez commises dans ce séjour infernal, doivent vous faire sentir que Dieu vous appelle à une vie plus sainte et plus retirée, en sorte que la divine Providence se servira de vos propres fautes, autant que je puis en juger, pour vous faire accomplir ses amoureux desseins sur vous. Dieu tire tous les jours des plus grands maux, les plus grands biens, et des plus épaisses ténèbres, les plus brillantes lumières. O que notre Dieu est bon et miséricordieux, de faire servir, pour ainsi dire, nos péchés mêmes à notre sanctification! Vous avez cependant bien raison de dire, que je vous aurais certainement empêchée de commettre toutes ces infidélités, et de passer ces trois jours dans l'enfer, si je me fusse trouvé à Avignon. Avec quel zèle ne vous aurais-je pas porté, vous connaissant comme je vous connais, à prendre un vol prompt et léger comme la colombe vers votre chère et sainte retraite? Il se serait offert des obstacles, comme il ne s'en est que trop présenté, mais nous les aurions tous surmontés. La chose est faite; il ne faut plus y penser, mais il faut vous appliquer à en gémir devant Dieu, et en faire votre profit pour l'avenir par les

plus solides réflexions. Je ne vous dissimulerai point, en passant, que quand on me dit que vous ne deviez entrer dans le couvent que le mardi l'après-dînée, j'avais prévu avec douleur toutes les fautes que vous commettriez et tous les justes remords qu'elles vous causeraient dans la suite. N'en parlons plus, puisque la miséricorde de Jésus-Christ a tout pardonné.

Je ne suis point surpris, après tout cela, si votre entrée dans cette sainte Communauté dont vous me dites tant de bien, a été accompagnée et suivie pendant plusieurs jours de tant de sécheresses et de dégoûts pour la piété et pour l'état Religieux; si vous avez senti tant d'éloignement et même de l'horreur pour les austérités de vos saintes voisines, et une répugnance presque invincible pour la vie solitaire : en un mot, je ne suis point surpris de la résolution surprenante que vous aviez prise de n'avoir aucune relation avec le père Marin, de peur qu'il ne vous fît Religieuse : tout cela n'était qu'une suite, ou, pour mieux dire, qu'une juste punition de vos dissipations. Vous me faites un portrait assez naturel de l'état et du triste embarras où vous étiez par rapport à votre conscience, et surtout au sujet de vos Pâques; mais je le comprends encore mieux par la connaissance parfaite que j'ai de votre pauvre âme. Vous prîtes alors le bon parti, qui était de vous adresser au Père Combes, et de lui demander un Confesseur de sa main. C'est un excellent guide, qui ne pouvait vous en donner un mauvais. Je lui avais écrit trop fortement et trop poliment sur votre compte, pour qu'il ne vous donnât pas toutes ses atttentions. Si ma lettre vous a été un

peu trop favorable, je tâcherai, à mon premier loisir, avec la permission que vous m'en donnez, de réparer ma faute; mais ce sera toujours à votre avantage, parce que le mal que je lui dirai de vous ne servira qu'à le rendre plus ardent, plus attentif et plus zélé pour votre salut. Ayez donc bien confiance au Père Chapat, puisque c'est un Saint, et un Saint qui vous l'a donné. Recueillez avec soin toutes les étincelles du saint Amour qui partent de son cœur, et renfermez-le dans le vôtre pour en consumer toute la crasse et en faire un cœur tout nouveau. Ayez de fréquents entretiens avec le Pères Combes, et ne lui cachez rien de l'intérieur de votre âme bon et mauvais; faites bien tout ce qu'il vous dira, et soyez après cela tranquille. Ne vous inquiétez point du tout sur les ténèbres et les obscurités où vous vous trouvez enveloppée au sujet de votre vocation. Ne prévenez point le moment et l'heure que Dieu a marquée, par un trop ardent ou trop inquiet empressement. On n'est pas moins blamable en prévenant l'heure de son sacrifice, qu'en la retardant quand elle nous est connue. Si vous êtes encore là-dessus dans des perplexités, lorsque nous arriverons à Avignon (à Saint-Charles), qui sera la veille de l'Ascension, environ les 10 ou 11 heures du matin, je convoquerai, sous votre bon plaisir, une petite assemblée composée du R. P. Combes, du R. P. Chapat, de MM. de Cabanis, Guinaud, Maystre, et moi, si vous ne jugez pas à propos de m'en exclure; où nous examinerons devant Dieu toutes vos raisons pour et contre. L'on vous décidera pour la volonté de Dieu une bonne fois pour toutes. Après quoi, plus de raisons, plus

d'examen, plus de peines, plus de retour : la volonté de Dieu, rien autre. Moyennant quoi, vous voilà certainement une Sainte; et en reconnaissance vous aurez la charité de prier Dieu pour moi toute votre vie. En attendant, ne cessez de solliciter tout le Paradis par vos prières et vos bonnes œuvres, et par votre fidélité à la grâce, de vous faire connaître tout ce que Dieu demande de vous, dans la résolution de l'exécuter fidèlement.

Quoique je vous aie dit que les premiers pas décident pour l'ordinaire du reste de la carrière, vous n'en devez pas pour cela tirer de funestes conséquences pour vous. Cela est vrai, quand on n'a pas soin de les redresser, et qu'on continue de marcher dans l'égarement. Pour vous, qui avez eu le bonheur de revenir promptement sur vos pas, et de corriger ce qu'il pouvait y avoir de défectueux, cette fatale vérité ne vous regarde en aucune manière et ne doit vous causer aucune inquiétude. Ne vous alarmez point de cette prétendue tiédeur qui prend en vous de si fortes racines; elle se dissipera par l'esprit de prière et d'humilité, par la confiance en Jésus-Christ, par l'exactitude à votre Réglement de vie, et par une volonté sincère de ne plaire qu'à Dieu seul. Je suis au comble de ma joie que votre communion vous ait apporté un peu de tranquillité et de paix. Si vous les faites avec plus d'assiduité, de simplicité et d'amour à l'avenir, vous en serez toujours plus contente. Quand il vous faudrait revenir dans le monde, ce que j'ai peine à croire, vous ne devez nullement vous en mettre en peine. Que vous importe? laissez parler le monde, qui parlera

toujours sans savoir ce qu'il dit. Pourvu que vous soyez dans l'état où Dieu vous veut, et que vous y fassiez votre salut, tout n'est-il pas fait pour vous? Il est vrai que vous auriez bien mieux fait de ne point faire entendre que vous aviez dessein de vous faire Religieuse : c'est ce que je vous recommandais toujours, de dire partout que vous alliez seulement chercher à connaître la volonté de Dieu, et c'est ce que je me tue de dire encore moi-même à quiconque m'en parle; en sorte que le monde est fort revenu sur ce sujet. Mais quand il n'en reviendrait point, et qu'il serait toujours imbu que vous devez prendre le parti de la Religion, n'appréhendez pas que nous vous le fassions prendre, si vous n'y êtes bien appelée. Craignez encore moins, si vous retournez au siècle, le qu'en dira-t-on : parce qu'il n'y a que la volonté de Dieu, qui doive faire votre règle et votre loi; et que la certitude de votre vocation, qui doive faire toute votre consolation et votre bonheur. Le monde ne mérita jamais que vos anathèmes et vos mépris, et il faudrait bien vous donner de garde de risquer votre éternité, pour lui plaire ou pour le trop ménager.

Votre indifférence pour la Religion et le célibat m'enchante. Voilà l'heureuse situation où je souhaite que vous vous établissiez toujours davantage, en attendant que Dieu s'explique et qu'il vous parle dans le fond de votre âme et par la bouche de ses ministres. N'allez point vous écrier ici : Mais quel combat pour me décider! parce qu'encore une fois vous ne déciderez pas vous-même, mais vous vous contenterez de suivre avec douceur la voix de Dieu qui se fera en-

tendre dans le fond de votre cœur, et qu'on vous fera si bien connaître que vous ne pourrez vous y méprendre.

Le Père Marin vous répondit en homme prudent, en vous disant que votre situation demandait d'être examinée, et c'est à quoi vous allez, par la grâce de Dieu, travailler. Vous devez comprendre, par sa réponse, qu'il faut aller doucement en fait de vocation, et d'une vocation qui doit en quelque façon décider de votre éternité. Soyez persuadée qu'avec l'assistance de l'Esprit-Saint, que vous devez réclamer nuit et jour, nous ne vous ferons point faire une fausse démarche. Tout ce que vous me dites de l'humilité de ce bon Père ne me surprend point. Je l'ai toujours regardé comme un homme d'une piété distinguée, de même que M. de Cabanis que vous avez le bonheur de posséder à votre voisinage : ils joignent tous les deux beaucoup de sainteté à des lumières très-étendues ; ainsi vous voyez que je ne vous adresse pas si mal, sans vous parler ici du Père Combes, qui est un des plus grands hommes pour la direction, qu'il y ait dans toute sa province. Je suis surpris que M. de Cabanis, notre bon Père, ne vous ait pas encore vue, et plus surpris encore qu'il ne m'ait point répondu. Il est si charitable et si poli, qu'il faut qu'il ait été bien sérieusement occupé, pour se dispenser de vous voir et de m'écrire. Il est plein de bonté pour moi, soyez remplie de confiance pour lui : il est homme à vous donner d'excellents conseils.

Je suis charmé que Monseigneur l'Archevêque vous ait reçue avec l'accueil le plus favorable et le plus gra-

cieux; je n'en attendais pas moins de sa politesse. Vous ferez fort bien de ne pas profiter de toutes les permissions qu'il vous a données. Si vous avez occasion de voir Madame de Calvière, je vous prie de la bien assurer de mon tendre respect. Elle a à la vérité un peu contribué à votre dissipation; mais n'importe, je lui pardonne, parce qu'elle avait bonne intention. Il ne m'a pas été encore possible de m'aboucher avec M. votre père. Il se trouva l'autre jour avec M. Maystre à l'Évêché, par hasard, où il fut fait grande mention de vous en présence de Monseigneur l'Évêque et de M. l'abbé La Tour, son Grand Vicaire. Tous ces Messieurs prirent votre parti avec beaucoup de zèle et de feu, et il fut enfin obligé de convenir que votre conduite était pleine de lumière et de sagesse. Il se plaignait, entre autres choses, que vous vous étiez fait recevoir de la Congrégation, et la preuve qu'il en apportait, c'était que toutes nos filles s'écriaient en pleurant et en lamentant sur votre départ : Hélas! que ferons-nous, que deviendrons-nous? notre bonne sœur est partie. L'assemblée en rit beaucoup, et le convainquit enfin que vous n'étiez point Congréganiste. Il ajouta que puisqu'on lui disait partout que sa fille était une Sainte, il voulait que le premier miracle qu'elle fît, ce fût de lui redresser sa jambe. A quoi Monseigneur l'Évêque répliqua, dans le même badinage, qu'il fallait au contraire que, par vos prières, vous lui redressassiez sa conscience. Toute cette conversation, en un mot, se passa le mieux du monde, il ne manquait que moi pour la rendre parfaite. Les bonnes manières qu'on a eues pour vous à Avignon,

l'ont enchanté, et lui ont fait oublier tous ses chagrins. Soyez exacte à lui écrire, et dans quelque lettre, où vous serez de bonne humeur et où vous le croirez de même, marquez-lui ce que vous savez. Mademoiselle de Constant est toujours bien mal. Priez et faites prier pour elle; vous le devez par l'amitié qu'elle a toujours eue pour vous. M. de Mandajors, le fils, qui pensait à s'établir honorablement au premier jour, est mort dans bien peu de temps. Le voilà avec tout son bel esprit, avec toute sa brillante jeunesse et tous ses grands desseins, dans son éternité. Pensons bien à la nôtre, elle s'approche à tous moments, et elle fondra sur nous dans le temps que nous nous y attendrons le moins. Votre Messe se dit régulièrement tous les samedis, selon la promesse qui vous en a été faite : vous voyez bien que je ne vous oublie pas; mais il faut avouer que vous oubliez bien ma pauvre converse, qui est un des plus précieux présents qu'on pût faire à vos Religieuses. Mademoiselle de Saint-Laurent, Mademoiselle Nanon, Suson, Mazotte, et votre mère nourrice, m'ont tant chargé, quand je vous écrirais, de vous faire tous leurs compliments et de les recommander à vos prières : je m'acquitte de la commission. Je pars demain mercredi pour me trouver à Nîmes avec M. Guinaud, qui me donnera sans doute de vos nouvelles, et pour nous rendre de là à Valmagne, où vous pourrez m'écrire, si vous le jugez à propos, par Montpellier et par Loupian. Comme je n'aurai guère le temps de vous répondre par de longues lettres, surtout les deux dernières semaines où nous sommes accablés de confessions; car, dans la première, nous sommes assez tran-

quilles; j'ai cru que je devais, pour votre tranquillité et votre consolation, amplifier un peu plus celle-ci. Dieu merci, vous n'avez pas à vous plaindre, car vous en avez bien pour toute votre après-dînée de lecture.

Je finis, en vous exhortant de tout mon cœur à goûter la paix de Jésus-Christ qu'on trouve dans la retraite, et à faire un saint usage des grâces que sa divine bonté vous y a préparées. Au nom de Dieu, plus de troubles, plus de remords, et plus de peine sur tout le passé. Jésus-Christ a tout oublié : oubliez-le de même, et ne vous en souvenez que pour vous en humilier et en gémir devant Dieu. Souvenez-vous de cette belle parole de saint Augustin, que la véritable sainteté dans cette vie consiste moins à n'avoir point de défauts, qu'à gémir et qu'à s'affliger de ceux que l'on a effectivement : cela veut dire, qu'il n'y a point et qu'il ne peut y avoir de vertu parfaite dans ce monde, et que la solide perfection consiste à pleurer continuellement sur ses imperfections. Que vos distractions, que vos sensibilités, que votre amour-propre, que vos vues humaines, que votre insensibilité pour Dieu, que vos lâchetés, que vos ingratitudes, que toutes vos omissions ne vous troublent point non plus. Méprisez-moi tout cela. Ce n'est que de la rouille, que le feu de l'amour de Jésus-Christ doit consumer. Rien n'est péché s'il n'est volontaire. Quand vous tomberiez cent fois par jour, relevez-vous cent fois par jour avec confiance, et qu'un abîme n'en appelle jamais un autre. Quand vous avez commis quelque infidélité, tâchez de vous en corriger, mais qu'elle ne soit jamais la source

d'une infidélité nouvelle. Demeurez tout le jour, si vous le pouvez, collée aux pieds de Jésus-Christ dans le Saint Sacrement, et faites-lui une sainte violence pour vous attirer ses grâces. Engagez sans cesse la très-sainte Vierge à être votre tendre mère et votre bonne amie. Conversez familièrement tant que vous pourrez avec votre bon Ange, et tâchez, par votre confiance et votre respect, de mériter ses plus tendres soins. Invoquez nuit et jour votre saint Patron saint Louis : il s'est fait un grand Saint sur le trône, environné de mille obstacles et de mille dangers; comment ne vous sauveriez-vous pas dans la retraite et dans le centre des grâces? Soyez extrêmement humble, charitable et respectueuse envers toutes les personnes avec qui vous êtes obligée de vivre : je vous recommande surtout l'humilité, qui est la base et le fondement de toutes les vertus; la chasteté, qui est la vertu des Anges; l'obéissance, qui vous rendra parfaitement semblable à Jésus-Christ, qui a été obéissant jusqu'à la mort.

Enfin, pour vous préparer à monter avec Jésus-Christ dans le Ciel le jour de sa glorieuse Ascension, menez une vie conforme à celle qu'il mena après sa Résurrection. Si vous êtes véritablement ressuscitée avec lui, comme je n'en doute point, revêtez-vous, vous dit saint Paul, de Jésus-Christ même; pensez comme lui, parlez comme lui, n'agissez plus que comme lui, n'ayez que du dégoût pour toutes les créatures et du mépris pour toutes les choses d'ici-bas, ne soupirez qu'après les choses célestes. Comme Jésus-Christ ressuscité, menez une vie recueillie, silencieuse,

retirée, intérieure, toute divine. Comme lui, paraissez rarement dans le monde : rarement dans la ville, rarement au parloir, rarement dans des conversations inutiles. Comme lui-même enfin n'y paraissait quelquefois que pour édifier ses Apôtres, que pour les consoler et les instruire, que pour les entretenir du Ciel, et que pour les préparer à la descente de son Saint-Esprit, n'y paraissez également que pour édifier votre prochain, que pour l'animer à servir Dieu, et que pour mériter le Ciel un jour. Qu'on s'aperçoive, en un mot, que vous êtes toute ressuscitée et une nouvelle créature en Dieu. C'est de cette sorte que vous mériterez vous-même un jour de monter dans le Ciel, après avoir reçu sur la terre toute l'abondance des dons de l'Esprit-Saint. Dieu vous en fasse la grâce!

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE

DU TOME CINQUIÈME.

CONFÉRENCE sur l'Impureté. Page 1
Fragments sur le même sujet. 54
Fragments d'une Instruction sur l'occasion prochaine. 59
INSTRUCTION sur le Mariage. 81
INSTRUCTION sur le Scandale. 116
Fragments d'une Instruction sur la Médisance. 150
INSTRUCTION sur la Rechute. 155
Fragments d'une autre Instruction sur la Rechute. 171
EXHORTATION sur la Croix. 185
Autre Commencement du même Discours. 206
Prière pour la visite et l'adoration de la Sainte Croix. 212
INSTRUCTION sur la grâce du Jubilé, pour ajouter à un Discours d'ouverture de la Mission. 215
Fragments d'un Discours pour la Consécration d'une Église. Avis pour la Quête. 234
Exorde du Discours. 257
INSTRUCTION sur la Chasteté. 261
Exorde pour la fête de la Présentation de la très-sainte Vierge. 275
HOMÉLIE pour le quatrième Dimanche de l'Avent. 280
RÉGLEMENT DE VIE pour une pieuse Demoiselle. 292
LETTRE du Père Brydayne. 315

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.